

Digitized by the Internet Archive  
in 2025

Le Bienheureux

Pierre-Julien Eymard



## " LES SAINTS "

Collection fondée par M. HENRI JOLY, membre de l'Institut;  
publiée sous la direction de M. ANDRÉ PÉRATÉ.

### DERNIERS VOLUMES PARUS :

- Sainte Marie-Madeleine de Pazzi, par M. M. VAUSSARD.  
Sainte Lydwine de Schiedam, par HUBERT MEUFFELS. 2<sup>e</sup> édition.  
Le B<sup>x</sup> Pierre Canisius, par l'abbé CRISTIANI. *Deuxième édition.*  
Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, par le Baron J. ANGOT DES  
ROTOURS. *Onzième édition.*  
Saint Pierre Claver, par GABRIEL LEDOS. *Deuxième édition.*  
Le B<sup>x</sup> Robert Bellarmin, par le R. P. J. THERMES. 2<sup>e</sup> édition.  
Saint Jean, par l'abbé LOUIS PIROT. *Quatrième édition.*  
Saint Albert de Louvain, par DOM B. DEL MARMOL. 2<sup>e</sup> édition.  
Saint Norbert, par l'abbé E. MAIRE. *Deuxième édition.*  
Saint Bonaventure, par le R. P. EUSÈBE CLOP. *Deuxième édition.*  
Saint Paul, par le R. P. F. PRAT. *Onzième édition.*  
Saint Jean Berchmans, par le R. P. H. DELEHAYE. 6<sup>e</sup> édition.  
Saint Grégoire VII, par AUGUSTIN FLICHE. *Troisième édition.*  
Les B<sup>ses</sup> Ursulines de Valenciennes, par l'abbé J. LORIDAN. 3<sup>e</sup> édit.  
Saint Sigisbert, par l'abbé GUISE. *Deuxième édition.*  
Les Martyrs de Septembre, par HENRI WELSCHINGER. 2<sup>e</sup> édition.  
Sainte Radegonde, par l'abbé R. AIGRAIN. *Troisième édition.*  
Sainte Paule, par le R. P. GÉNIER. *Troisième édition.*  
Sainte M.-M. Postel, par S. G. M<sup>sr</sup> GEORGES GRENTE. 6<sup>e</sup> édition.  
Saint Nicolas de Myre, par l'abbé MARIN. 2<sup>e</sup> édition.  
Sainte Claire d'Assise, par MAURICE BEAUFRETON. *Quatrième édit.*  
Saint Jean de la Croix, par M<sup>sr</sup> DEMIMUID. *Quatrième édition.*  
Saint Pie V, par S. G. M<sup>sr</sup> GEORGES GRENTE. *Troisième édition.*  
Les B<sup>ses</sup> Filles de la Charité d'Arras, par L. MISERMONT. 4<sup>e</sup> édit.  
Saint Justin, par le R. P. LAGRANGE. *Deuxième édition.*  
Saint François Régis, par JOSEPH VIANEY. *Sixième édition.*  
Saint Athanase, par l'abbé G. BARDY. *Troisième édition.*  
Saint Cyprien, par PAUL MONCEAUX. *Deuxième édition.*  
Saint Césaire, par l'abbé M. CHAILLAN. *Deuxième édition.*  
La Vénérable Emilie de Rodat, par M<sup>sr</sup> RICARD. *Quatrième édit.*  
Sainte Marguerite-Marie, par M<sup>sr</sup> DEMIMUID. *Huitième édition.*  
Saint Charles Borromée, par LÉONCE CELIER. *Cinquième édition.*  
Le B<sup>x</sup> Urbain V, par l'abbé M. CHAILLAN. *Deuxième édition.*  
La B<sup>se</sup> Louise de Marillac. M<sup>lle</sup> Le Gras, par E. DEBROGLIE. 6<sup>e</sup> édition.  
Saint Patrice, par M. l'abbé RIGUET. *Deuxième édition.*  
La Vénérable Catherine Labouré, par EDMOND CRAPEZ. 9<sup>e</sup> édition.  
Saint Léon le Grand, par ADOLPHE REGNIER. *Deuxième édition.*  
Saint Léger, par le R. P. CAMERLINCK. *Deuxième édition.*  
Saint Ferdinand III, par JOSEPH LAURENTIE. *Deuxième édition.*  
Saint Sidoine Apollinaire, par PAUL ALLARD. *Deuxième édition.*  
Sainte M. S. Barat, par GEOFFROY DE GRANDMAISON. *Neuvième édit.*  
La Vénérable A.-M. Javouhey, par V. CAILLARD. *Quatrième édit.*  
Saint Thomas Becket, par M<sup>sr</sup> DEMIMUID. *Deuxième édition.*  
Saint Benoît-Joseph Labre, par M. MANTENAY. *Cinquième édition.*

Chaque volume se vend séparément. Broché : 5 fr.

Avec reliure spéciale : 10 fr.

" LES SAINTS "

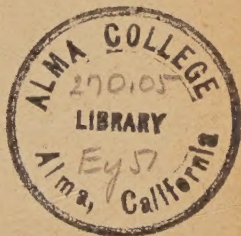
Le Bienheureux  
Pierre-Julien Eymard  
(1811-1868)

par

le R. P. J.-M. LAMBERT

CHANOINE HONORAIRE, MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE  
DIRECTEUR DE L'ŒUVRE DES PRÊTRES ÉDUCATEURS

TROISIÈME ÉDITION



PARIS  
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE  
J. GABALDA, Éditeur

RUE BONAPARTE, 90

1925

25170

## NIHIL OBSTAT

Parisiis, die 10<sup>a</sup> novembris 1925.

M. TUAL,

doct. theol., censor deputatus.

## IMPRIMATUR

Niceæ, die 11<sup>a</sup> novembris 1925.

F. CHANVILLARD,

v. g.

---

## DÉCLARATION DE L'AUTEUR

*Pour se conformer au décret du Pape Urbain VIII, l'auteur déclare n'avoir attribué à la qualification de « saint », employée en divers endroits de cet ouvrage, que son acception commune et ordinaire, et n'avoir voulu, en aucune façon, prévenir le jugement infallible de notre Mère l'Église catholique, apostolique et romaine.*



## AVANT-PROPOS

---

Il entre dans l'ordre ordinaire du plan providentiel de Dieu que lorsque, par un choix du Ciel, une âme est appelée à procurer la gloire divine par quelque œuvre éclatante, cette âme soit l'objet de grâces spéciales, destinées à la rendre apte à cette œuvre et à devenir, entre les mains de Dieu, un digne instrument de ses desseins <sup>1</sup>.

Telle est l'idée qu'exprime saint Bernardin de Sienne à propos du virginal Époux de Marie.

Cette action particulière de la grâce, s'accompagnant de dons spéciaux, est manifeste dans la vie de la plupart des saints fondateurs d'Ordres reli-

1. Omnium singularium gratiarum alicui rationabili creaturae communicatarum, generalis regula est, quod, quando-cumque divina gratia eligit aliquem ad aliquam gratiam singularem, seu ad aliquem sublimem statum, omnia charismata donet, quae illi personae sic electae et ejus officio necessaria sunt, atque illam copiosa decorant (S. BERN. SEN., *Serm. de S. Joseph*).

gieux et d'Instituts approuvés par la sainte Église. Il est rare, pour ne pas dire qu'il est inouï, que ceux que le Seigneur a ainsi prévenus de son choix et de ses dons, ne répondent pas, par une éminente sainteté, à ces prévenances divines. Et en les plaçant sur les autels, en les proposant à la vénération et à l'imitation de ses fidèles enfants, l'Église ne fait qu'authentifier, en quelque sorte, cette constante fidélité qui a conduit ces élus de Dieu aux cîmes de la sainteté.

Les pages qui vont suivre seront une démonstration des plus sensibles, croyons-nous, de cette action simultanée de la grâce divine et de la volonté docile et généreuse de l'âme objet de cette grâce.

Le XIX<sup>e</sup> siècle a vu se produire un mouvement des plus accentués de la piété catholique vers l'admirable Sacrement de l'autel. Le Bienheureux Pierre-Julien EYMARD a été suscité de Dieu pour collaborer efficacement à cette orientation plus sensible des âmes vers la sainte Eucharistie. Par le double Institut des *Prêtres du Très Saint Sacrement* et des *Servantes du Très Saint Sacrement*, il a puissamment contribué à faire rayonner l'Hostie sur la France et sur le monde, à lui susciter d'ardents apôtres et à prosterner devant elle d'innombrables adorateurs.

Avant lui, et en même temps que lui, d'autres



serviteurs et servantes de Dieu ont reçu une grâce similaire et ont fondé des Instituts voués au même but. Il semble toutefois que, plus que les autres, le nouveau Bienheureux ait exercé sur le monde une influence plus profonde au point de vue de la diffusion du culte et de l'apostolat eucharistiques.

Quoi qu'il en soit, l'acte solennel par lequel la sainte Église, vient, par l'organe de son Chef suprême, de décerner au vénérable Fondateur les honneurs de la Béatification, nous a paru un motif suffisant de faire connaître sa physionomie morale à un public dont elle est peut-être moins connue.

C'est à cela que sont consacrées ces pages brèves.

Une Vie du Bienheureux, plus complète, sera sans doute publiée par les soins de sa famille religieuse. La biographie que nous présentons n'a d'autre prétention que d'en être une simple ébauche.

Nous passerons rapidement, et bien à regret, sur la première période de la vie du Bienheureux, sur ce que nous pourrions appeler les préparations providentielles, encore que les années qui composent cette période soient fécondes en vertus admirables et en exemples des plus édifiants.

C'est surtout le Fondateur et son Œuvre que nous voulons présenter ici; c'est sa foi profonde,

sa confiance inébranlable, son amour « royal » envers la divine Eucharistie, sa générosité héroïque dans l'établissement et le développement d'une OEuvre qui, par sa nouveauté même, devait lui susciter des difficultés et des obstacles de toute nature, que nous voulons mettre en un particulier relief.

Pour cela, nous n'aurons qu'à le faire parler lui-même. D'une nature simple, expansive, le P. Eymard n'avait aucun secret pour les âmes qu'il savait capables de le comprendre et de le seconder de leurs prières et de leurs sacrifices.

C'est par ce côté, croyons-nous, que sa physiologie présentera un caractère très personnel et apparaîtra toute illuminée des clartés de la grâce et des vertus qui font les saints.

L'auteur a puisé les éléments de cette simple étude biographique aux meilleures sources : les témoignages qui ont servi à l'instruction de la cause du Serviteur de Dieu, ses lettres, ses notes intimes, ses Constitutions, le recueil de ses pensées, de ses entretiens de retraites, et autres.

Puissent ces pages brèves contribuer à allumer dans les âmes un ardent amour envers le Dieu vivant de l'Eucharistie et permettre à celui qui fut, ici-bas, son parfait adorateur et son apôtre au zèle infatigable, de réaliser le souhait qu'il expri-

maît aux jours de sa terrestre existence : « Donnez-nous, Seigneur, la grâce et la mission de votre saint amour, afin que, tout-puissants, nous prêchions, étendions et répandions partout votre règne eucharistique, et qu'il nous soit donné par là d'accomplir le désir que vous exprimiez par ces paroles : « Je suis venu apporter le feu sur la terre, et que désirè-je ? sinon qu'il embrase le monde entier. Oh ! puissions-nous être les incendiaires de ce feu céleste ! »

Paris, 12 juillet 1925.

En la béatification du Vénérable P. Eymard.

En 1910, le T. R. P. Estèvenon, Supérieur général de la Congrégation du Très Saint Sacrement, écrivait à l'auteur de ces lignes :

« C'est avec plaisir que je vous autorise à citer des écrits du Vénérable Pierre-Julien Eymard ce que vous croirez bon pour la plus grande gloire du Dieu de l'Eucharistie. Vous ne sauriez puiser à meilleure source.

« Daigne Notre-Seigneur bénir de plus en plus votre infatigable zèle et vous donner de pouvoir continuer votre apostolat eucharistique ! »





## LE BIENHEUREUX

# PIERRE-JULIEN EYMARD

---

### I

On reproche assez souvent aux hagiographes de ne voir et de ne montrer dans la vie de leurs héros que des traits de vertu, une perfection idéale.

Ce que l'on peut dire de celui dont nous allons esquisser la vie, c'est que chez lui les défauts sont presque éclipsés par les qualités naturelles et les vertus dont la pratique lui fut comme familière, dès sa plus tendre enfance.

La Mure d'Isère, au diocèse de Grenoble, le vit naître, le 4 février 1811, de parents profondément chrétiens; il fut baptisé le lendemain sous les noms de Pierre-Julien<sup>1</sup>.

Dès avant sa naissance, sa mère l'offrit à Dieu,

I. C'est par le seul prénom de *Julien* que nous le désignons au cours de ce chapitre; c'est d'ailleurs sous ce prénom seulement qu'il signait ses lettres jusqu'à l'époque où il fonda la Société du Très Saint Sacrement.

lui demandant de le choisir pour en faire un prêtre. Déjà elle avait donné au ciel deux enfants morts en bas-âge. Un prêtre vénérable, curé dans la région et mort en odeur de sainteté, avait prédit aux parents de Julien qu'ils auraient un fils qui serait prêtre et *fondateur d'un Institut consacré à l'Eucharistie*.

Dès ses premières années, cet enfant de bénédiction justifia les espérances qu'il avait fait concevoir. Grande était sa joie d'accompagner sa mère à l'église pour ses visites quotidiennes au Très Saint Sacrement; quelque prolongées qu'elles fussent, Julien se tenait tranquille et recueilli; plus tard il avouera qu'elles avaient été pour lui une source de nombreuses grâces et qu'il ne saurait trop recommander aux mères chrétiennes la pratique de la visite à l'Hôte divin du Tabernacle.

Déjà sollicité par un attrait intérieur de la grâce eucharistique qui devait s'épanouir en lui, l'enfant s'échappait parfois de la maison paternelle et se rendait à l'église. Grimant sur un escabeau placé derrière le maître-autel, il y restait longtemps, tout heureux de se sentir près du divin Ami des enfants. Un jour, on le trouva, les mains jointes, les yeux fixés sur le tabernacle. Et à la question : « Que fais-tu là? — Ma prière, répondit-il : *je suis plus près de Jésus, et je l'écoute.* »

Un autre jour, se croyant seul à l'église et s'inspirant sans doute de quelque exemple de la *Vie des Saints* dont la lecture était faite en famille, le petit Julien se déchausse, met une corde autour



de son cou, allume un cierge et vient se prosterner au pied de l'autel pour faire amende honorable à Celui dont il dira plus tard : « J'ai le cœur bien triste et les larmes aux yeux de voir si peu de fidèles comprendre Jésus-Christ, si peu d'adorateurs au pied du divin tabernacle. »

Julien avait une sœur plus âgée que lui de dix ans, née d'un premier mariage, qui devait être pour lui une seconde mère ; jeune fille pieuse et vertueuse dont les progrès spirituels étaient remarqués par son jeune frère. « Vous êtes bien heureuse, lui dit-il un jour, de communier souvent. Faites-le donc une fois pour moi. — Et que devrai-je demander pour toi ? — Demandez que je sois bien doux, bien tempérant, bien pur et que *je sois prêtre un jour.* »

Cette pensée du sacerdoce se précisera de plus en plus dans son esprit et contribuera à ses rapides progrès dans la piété et la vertu.

Dès qu'il sera en état d'apprendre les prières et les cérémonies de la messe, il mettra tous ses soins à se familiariser avec elles, afin d'assister tous les jours au Saint Sacrifice et de remplir les fonctions de servant à l'autel. Tous les jours aussi, en compagnie de camarades choisis, il fera la visite au Très Saint Sacrement et, plusieurs fois par semaine, l'exercice du chemin de la Croix à genoux, sur les dalles de l'église, baisant la terre à chaque station.

Bien différent de la plupart des enfants, Julien, au lieu de se porter vers des amusements bruyants,

prendra plaisir à construire de petits autels et à reproduire des cérémonies liturgiques.

Grâce à une intelligence très vive, à une mémoire très heureuse, il fera de rapides progrès à l'école où sa conduite exemplaire lui conciliera l'estime de ses maîtres et de ses petits condisciples.

D'une nature très droite, il a en horreur le mensonge et, pour rien au monde, ne voudrait déguiser la vérité ni s'écarter de cette simplicité, dont il devra faire, plus tard, l'une des caractéristiques de l'esprit de l'Institut fondé par lui.

Il a pour ses parents un respect et une affection qui se manifestent par une parfaite docilité à leur autorité et un véritable empressement à satisfaire tous leurs désirs.

Au catéchisme, on constate qu'il en possède si bien la lettre, qu'on se dispense de l'interroger.

Il semble que, par une sorte d'instinct surnaturel, cet enfant ait eu une secrète horreur pour tout ce qui peut porter atteinte à l'innocence ou flétrir la candeur de l'âme. Sa sœur, qui fut sa première éducatrice et ne le perdit jamais de vue pendant les trente premières années de sa vie, pourra dire de lui : « Il a toujours mené une vie pieuse, irréprochable; je ne lui ai jamais vu faire un péché véniel délibéré; je l'ai connu enfant tel qu'il est aujourd'hui; si ce n'était pas mon frère, j'ajouterais qu'il a conservé toute la grâce de son baptême. » Un de ses camarades d'enfance, devenu son condisciple au Grand Séminaire et son confrère dans le ministère paroissial, dira pareillement : « Je ne pense pas

qu'il ait commis dans sa vie de faute capable de lui faire perdre l'innocence. »

Et pourtant, à l'entendre, son âme n'est pas encore entièrement gagnée par la grâce. De son propre aveu, c'est seulement de l'âge de neuf ans qu'aurait daté ce qu'il appellera, plus tard, sa conversion. Ses grands péchés auront été quelques actes de gourmandise, quelques étourderies avec ses camarades...

Avec cette simplicité, pour un peu nous dirions cette candeur toute évangélique qu'il conservera jusqu'à la fin de sa vie, il lui arrivera de dire un jour : « Oh ! j'ai fait bien des péchés dans mon enfance ; surtout, j'ai volé un plumet de soldat chez une revendeuse ; mais, de repentir, j'ai été le reporter dans la boutique. »

C'est dans ces dispositions admirables que Julien voyait approcher la date de sa première Communion. Pour y préparer mieux encore son âme, il s'en allait, pieds nus au cours de l'hiver, par des sentiers couverts de neige, jusqu'à un calvaire qui domine La Mure ; il s'imposait des mortifications bien au-dessus de son âge, allant même jusqu'à jeûner. Plus tard il avouera que cette mortification était très pénible à son débile estomac « Vers onze heures, dira-t-il, je sortais et j'allais faire le tour de l'église pour tromper la faim. » Par ailleurs, il s'adonnait avec plus d'ardeur à la prière. Ayant demandé à sa sœur de lui enseigner à faire la méditation, celle-ci lui en expliqua la



méthode ordinaire « N'est-ce que cela? » observa l'enfant, témoignant par là que déjà la grâce d'oraison était déposée en germe dans son âme.

La première Communion de Julien (16 mars 1823) devait être, comme celle de son baptême, une date ineffaçable. « Quand je pressai Jésus sur mon cœur, dira-t-il bien des années après, je lui dis : *Je serai prêtre*. Je vous le promets. » Le souvenir de ce grand jour lui arrachera des larmes de reconnaissance. « Quelles grâces le Seigneur m'a faites à ma première Communion ! Oui, je le crois, ma conversion fut alors sincère et parfaite. »

Dès ce jour, un attrait puissant le pousse vers la réception fréquente du divin Ami qui a conquis son cœur ; mais hélas ! son désir de s'unir sacramentellement à Jésus se heurte à l'esprit rigoriste de son confesseur. — Faisons remarquer en passant qu'on était à une époque où la communion fréquente n'était guère en usage, si ce n'est parmi une élite.

A quelque temps de là, l'enfant étant allé en pèlerinage à Notre-Dame du Laus s'adressa à un vénérable missionnaire, le P. Touche, qui devait, plus tard, servir, de façon tout à fait providentielle, à la fondation de la Société du Très Saint Sacrement. Frappé des rares dispositions, de la ferveur angélique de son jeune pénitent, le missionnaire lui dit : « Mon enfant, communiez souvent, communiez au moins tous les huit jours. »

Ce n'est pas en vain que le chrétien, l'adolescent surtout, vient s'abreuver à cette source de tout bien qu'est la communion. Grâce à cette plus fréquente

réception du Dieu de pureté, la délicatesse de l'âme de Julien par rapport à l'angélique vertu ne fait qu'apparaître encore plus sensible, plus exemplaire, dirons-nous, à mesure qu'il entre dans la période toujours critique de l'adolescence. Il ne supportera pas que ses camarades se permettent devant lui des propos équivoques. A l'occasion, il s'éloignera de leur compagnie ou les reprendra même vivement : « Taisez-vous, dira-t-il, c'est bien mal de parler ainsi; cela offense Dieu! »

Mais la vertu ne va pas sans combat. L'ennemi de tout bien, entreprendra d'attaquer cette âme virginale, en s'efforçant de souiller son esprit de mauvaises pensées « Personne, dira à plus de trente ans de là le P. Eymard, personne ne peut savoir ce que j'ai eu à souffrir pendant cinq ou sept ans... Je me défendais par des mots énergiques. Quelquefois je disais : « Mon Dieu, coupez-moi plutôt bras et jambes ; coupez-moi la tête, mais sauvez-moi du péché!.. »

Devenu Fondateur, au cours d'une conversation intime avec un de ses religieux, il avouera humblement que depuis sa première communion, le démon l'avait tenté et tourmenté horriblement sous le rapport de la chasteté. « Si je n'avais pas eu la communion pour me soutenir, ajoutait-il, je serais tombé. Que de soufflets je me suis infligés! Puis, je glissais dans mon lit quelques planches; mais cela me faisait trop mal. J'étais si maigre alors! Je n'aurais pas voulu, de dix à vingt ans, toucher une femme... Ma mère et ma sœur elles-mêmes, je les

traçais respectueusement, mais pas affectueusement dans les manières, comme tant d'enfants le font, ce qui du reste est légitime. »

Ainsi s'exercera à la sauvegarde de la pureté de son âme et à la modestie des sens, celui qui devra, plus tard, se montrer si accueillant, si souriant à tous, mais, en même temps, toujours si digne, si religieusement réservé dans sa tenue, son langage et toute sa personne.

Une des vertus qui brillèrent de très bonne heure dans cet enfant prédestiné, fut une grande bonté de cœur qui le faisait partager avec ses camarades ses petites friandises, compatir aux peines d'autrui, jusqu'à éprouver une vive peine en voyant maltraiter les animaux. D'un cœur extrêmement sensible, il était particulièrement attiré vers les pauvres et les malheureux et se montrait plein de pitié à leur égard. Aussi ne pouvait-il les voir s'éloigner sans leur faire quelque aumône. Souvent ces derniers le guettaient au passage ; plus d'une fois aussi Julien, à l'exemple de quelque saint dont il avait lu la vie, rentrait à la maison escorté d'un ou de plusieurs de ces malheureux en faveur desquels il sollicitait l'assistance paternelle ou maternelle.

De telles vertus supposent un fond considérable de piété. Cette piété, on l'a vu, s'alimentait à cette source de tout bien qu'est l'Eucharistie dont l'angélique adolescent aurait tant voulu faire la nourriture quotidienne de son âme. Cette privation relative de l'Aliment céleste sera l'une des grandes



épreuves de ses jeunes années; il en tirera, dans la suite, dans ses rapports de direction avec les âmes, un puissant motif de les soumettre au régime vivifiant de la fréquente communion.

Et, en même temps que ce tendre amour pour l'adorable Sacrement de l'autel, se manifestait aussi chez Julien une particulière dévotion envers la Très Sainte Vierge. Il y aurait des traits ravissants à relater ici de cette dévotion qui devait être une des meilleures sauvegardes de sa vertu, le conduire à la Société de Marie. L'un des plus saillants est celui-ci.

Dans un des pèlerinages qu'il fit à diverses reprises au sanctuaire de N.-D. du Laus, distant de La Mure d'environ soixante kilomètres — il n'avait qu'une dizaine d'années lorsqu'il accomplit à pied le premier de ces pèlerinages — une seule pensée préoccupait son esprit : « Pourvu que la Sainte Vierge me réponde sur ce que je vais lui demander, je serai content... » La réponse ne tarda pas. Un des missionnaires du Laus auquel Julien avait ouvert son âme, frappé de ses admirables dispositions, n'hésita pas à l'engager à embrasser l'état ecclésiastique. « Oui, répondit-il résolument, *je veux être prêtre et missionnaire.* »

Telle fut aussi sa réponse à son père qui, à quelques années de là, lui faisait envisager la perspective d'un mariage. Ce père, très actif et naturellement fort adroit, exerçait plusieurs métiers : coutelier, taillandier, pressureur d'huile, grâce auxquels il avait acquis une certaine aisance.

Foncièrement chrétien au demeurant, sa seule ambition était de s'associer le seul fils qui lui restait et de le voir lui succéder dans son commerce.

Mais le ciel avait d'autres vues sur ce fils.

## II

Le refus de Julien, qui ruinait les espérances de son père, donna lieu à une opposition absolue de la part de ce dernier au désir exprimé par le jeune homme — il avait alors seize ans — de faire des études en vue du sacerdoce. Sans se décourager, il achète pour quelques sous, une grammaire latine, et se met à l'apprendre en cachette, comme s'il faisait une mauvaise action.

Quelques séminaristes, mis au courant de son désir du sacerdoce, avaient consenti à lui donner des leçons de latin. Obligé de se dérober aux regards paternels, il rejoignait ses jeunes maîtres à plusieurs kilomètres du pays, pour recevoir ces leçons. Mais les progrès, dans de telles conditions, étaient trop lents au gré de notre aspirant à la cléricature.

Après maintes démarches en vue de moyens plus rapides de faire ses classes, Julien finit, au grand déplaisir de son père, mais encouragé par sa vertueuse mère, par se faire accepter à la pension de La Mure comme enfant de pauvres. En compensation de la gratuité dont bénéficiait son élève, le chef de cette pension l'employait, en dehors des

heures de classes, à cultiver son jardin. En peu de temps Julien eut dépassé ses camarades.

La Providence lui fournit une occasion de se soustraire aux importunités de son père, qui persistait à s'opposer à la vocation de son fils, non par esprit d'irréligion, mais pour des motifs par trop utilitaires. Un prêtre de passage à La Mure, qui cherchait un élève, obtint de l'emmenager à Grenoble. Domestique plus encore qu'écuyer, Julien dut accepter, en échange des leçons irrégulières qu'il en recevait, de vaquer aux soins du ménage de cet ecclésiastique. Tout autre que ce vertueux jeune homme se fût découragé de ces humiliants contre-temps.

Sur ces entrefaites, sa mère vint à mourir (5 août 1828). En apprenant la nouvelle de cette mort qui le laissait orphelin, il courut à la chapelle de l'Établissement dont son maître était aumônier et, prosterné devant l'autel de Marie, il la supplia de lui servir de mère et de protéger sa vocation ecclésiastique.

Rappelé auprès de son père, il n'en continua pas moins, tout en aidant ce dernier dans ses diverses occupations, d'étudier seul les auteurs classiques et de s'initier sans maître à la connaissance de la langue latine dans laquelle il devait, plus tard, s'exprimer avec tant de facilité et d'élégance pour la rédaction des Règles de sa Congrégation.

La Providence veillait sur son élu. Le futur cardinal et archevêque de Paris, le P. Guibert, alors missionnaire oblat de Marie Immaculée, étant

venu à La Mure, Julien alla vers lui et lui fit part de son ardent désir de se donner à Dieu, le suppliant d'obtenir le consentement de son père et de l'em-mener avec lui.

Ce consentement obtenu à titre d'un simple essai, Julien se rendit à pied à N.-D. du Laus pour remercier la Sainte Vierge de cette grande grâce qui allait fixer sa destinée, et, quinze jours plus tard, il partait pour le Noviciat des Oblats à Marseille. Là il reçut l'habit ecclésiastique et reprit ses études dans des conditions plus régulières.

Mais, une fois de plus, sa vocation devait connaître l'épreuve. Après dix mois, sa santé, à bout de forces, l'obligeait à revenir au pays natal, où il devait rester deux années encore, plusieurs fois en danger de mort, mais gardant invinciblement dans son cœur plus que l'espoir, la certitude qu'il serait prêtre.

La mort de son père, arrivée le 3 mars 1831, le rendit libre de donner pleine exécution à ses pieux désirs. Après quelques nouvelles difficultés que la Providence aplanit de façon presque miraculeuse, Julien fut admis au Grand Séminaire de Grenoble pour y suivre, pendant trois années, le cours de Théologie.

Les témoignages d'anciens condisciples proclament à l'envi sa fidélité exemplaire au règlement, sa piété angélique, sa tenue profondément religieuse à l'église. « A l'église surtout, atteste l'un d'eux, sa seule vue inspirait la piété. » Et combien grande aussi sa charité dans l'exercice des fonctions d'in-

firmier qu'il remplit durant les trois années de Séminaire!

Après la réception des divers ordres hiérarchiques, notre fervent séminariste se prépara à la grâce suprême du sacerdoce. « Impossible, témoigne un de ses condisciples d'alors, de vouloir raconter comment il se prépara à la prêtrise. Dieu seul en a le secret. Ce que je puis dire, c'est qu'il suffisait aux autres ordinands de le voir pendant la récréation et à l'église pour se sentir portés à une plus grande ferveur. »

Tout pénétré de la sublimité de la grâce du sacerdoce dont il venait d'être investi, s'inspirant en cela encore de l'exemple de plusieurs saints et grands serviteurs de Dieu, le nouveau prêtre courut se réfugier dans la solitude du Sanctuaire de N.-D. de l'Osier et, après une journée de profond recueillement, laissant ignorer à tous ses parents et amis sa retraite, il monta pour la première fois au saint autel, le 22 juillet 1834, date dont l'anniversaire fidèlement célébré par lui, devait, dans la suite, tirer de douces larmes de ses yeux, et de ses lèvres des accents d'une profonde reconnaissance...

### III

L'impression produite par la vue de sa ferveur séraphique à l'autel engagea les Missionnaires qui desservaient le sanctuaire de N.-D. de l'Osier, à le demander comme curé et même comme supérieur



de leur résidence. Mais, sur les instances justifiées de sa sœur, l'abbé Eymard dut revenir à La Mure pour consolider sa santé notablement ébranlée. Durant les trois mois qu'il passa au pays natal, sa présence fut une prédication continuelle pour la population paroissiale qui le considérait déjà comme un saint.

Nommé vicaire à Chatte, au canton de Saint-Marcellin, il y passa trois ans. Son court passage dans cette paroisse n'y fut pas infructueux. Sa piété, sa charité envers les pauvres, son zèle pour les âmes lui concilièrent rapidement la confiance et la vénération universelles. « Venez, mes frères, disait-il aux hommes, venez le jour, venez la nuit ; écrasez-nous ; puissions-nous mourir à la tâche ! Dieu nous en fasse la grâce ! »

En juillet 1837, il était nommé curé de Monteynard. Tout son traitement de vicaire à Chatte avait passé entre les mains des indigents ; en quittant cette paroisse il lui restait soixante centimes, dont vingt servirent à payer le port de la lettre qui lui annonçait sa nomination de curé...

Son détachement des biens de ce monde, sa charité envers les pauvres ne se manifestèrent pas moins dans son nouveau poste. Émule de son contemporain, le Saint Curé d'Ars, il se privait en leur faveur du nécessaire. Parfois à sa sœur qui lui demandait de l'argent pour les achats indispensables du ménage il lui arrivait de répondre : « J'ai donné tout à l'heure l'honoraire de la messe que je viens de célébrer. »

Et comme sa sœur lui demandait un jour : « Mais alors que mangerons-nous ? » : « Oh ! répondit-il, nous ne mourrons pas de faim : il y a bien du fromage. »

Donnant tout, il entendait ne rien recevoir de ses paroissiens. « Je ne veux pas, disait-il, engager mon ministère. Je dois rester libre, indépendant. Je veux le salut de mes brebis et non leur laine et leur lait. »

Sous un tel pasteur, la paroisse de Monteynard, jusque-là indifférente, se transforma peu à peu. La confiance des paroissiens envers leur curé était égale à leur estime. Aussi, en constatant le zèle de ce dernier, disaient-ils : « Nous ne le conserverons pas longtemps, il est trop saint pour nous ! »

De fait, le ministère pastoral, malgré le zèle qu'il y déployait, ne répondait pas entièrement aux aspirations de l'abbé Eymard. Il se sentait intérieurement travaillé par un puissant attrait vers la vie religieuse.

Le P. Touche, qui l'avait encouragé à Notre-Dame du Laus à embrasser l'état ecclésiastique, étant venu le voir, l'abbé Eymard lui parla de ses aspirations. Et, sur la réponse du vénérable missionnaire et ses indications, notre curé partit pour Lyon afin de s'aboucher avec les Maristes, puis, bientôt après, pour Grenoble, dont l'évêque ne voulut tout d'abord pas renoncer à un prêtre si généralement estimé : « Donnez, Monseigneur, lui écrivit l'abbé Eymard, donnez, à la Société de Marie, comme prémices de votre diocèse, ce pauvre prêtre qui ne

vous sert de rien, et qui est comme un frêle roseau. La Sainte Vierge vous saura gré de cette légère offrande, toute modique qu'elle soit. »

Touché par de si humbles instances, l'évêque remit à l'abbé Eymard une lettre destinée au Supérieur Général des Maristes, dans laquelle le prélat rendait ce précieux témoignage : « *Je montre assez mon estime pour la Société de Marie en lui donnant un tel prêtre.* »

Sans perdre un seul jour, l'abbé Eymard partit pour le noviciat des Maristes. En vain sa sœur insista-t-elle pour le retenir au moins encore un jour. — « Non, ma sœur, répondit-il, c'est impossible; Notre-Seigneur m'appelle *aujourd'hui*. Laissez-moi être fidèle à sa voix. *Demain il serait trop tard!* »

Plusieurs années après, il avouera qu'en brisant le seul lien de famille qui lui restait encore sur cette terre, en se séparant de cette sœur qui avait été pour lui une seconde mère, son âme avait éprouvé une torture indicible. « Ah! dira-t-il à un ami, si j'avais attendu encore un jour, je ne serais pas parti, tant l'émotion me gagnait à la vue des larmes de ma sœur!... »

Ce départ précipité, inopiné, jeta dans la consternation ses paroissiens qui firent tout pour obtenir le retour de leur bien-aimé pasteur. Pétitions adressées à l'évêque, délégation au curé transfuge, tout fut inutile. Et, quelque attache qu'il eût conservée pour cette paroisse, jamais, dans la suite, il ne devait plus y remettre les pieds.

Écrivant à sa sœur, à quelque temps de là, il lui disait, en faisant allusion à l'émotion causée par son départ : « Je puis vous certifier que tous ces regrets qui nuisent à la religion et la font abandonner, me causent de grands remords, crainte de n'avoir bâti que sur le sable mouvant. Il paraît donc qu'on m'aimait plus que le bon Dieu : alors il était nécessaire de m'en aller. »

Le Seigneur poursuivait ainsi ses préparations providentielles en faveur de cet élu de son cœur. Encore une étape, et son docile et fidèle serviteur entrera à pleines voiles dans le monde inexploré vers lequel sa grâce illuminatrice l'oriente. O sagesse sublime du domaine de Dieu sur ses créatures privilégiées ! Heureuses ces dernières lorsqu'elles se prêtent, dans un abandon absolu et en toute générosité, à ses adorables et bienfaisantes volontés !

Les vœux du Serviteur de Dieu étaient réalisés. La vie religieuse ouvrait à son âme apostolique un champ plus vaste à exploiter et des moyens de sanctification plus en rapport avec ses aspirations surnaturelles.

La Société de Marie semblait répondre, en effet, à ses désirs les plus intimes. « Je ne puis vous dire, écrivait-il, la fraternité qui règne ici, la sainte joie qui en anime toutes les réunions, l'édification constante des anciens. Comme on s'aime dans cette Société de Marie !... Ici on est au Paradis sous tous rapports. Pour y arriver, il faut beaucoup

souffrir ; mais une fois le but atteint, on y est si heureux ! »

Entré au Noviciat de Lyon, le 20 août 1839, il fut admis à la profession religieuse le 16 février de l'année suivante, et immédiatement envoyé à Belley comme directeur spirituel du Petit Séminaire que dirigeaient les Maristes. On se souvient des paroles qu'il avait dites, enfant : « Je serai prêtre et *missionnaire*. » Bien que les fonctions qui venaient de lui être dévolues ne répondissent pas à ses aspirations apostoliques, il prit la résolution de s'y consacrer entièrement et sans réserve et ne tarda pas à constater le bien qui résultait de son zèle.

« Je suis occupé du matin au soir, écrivait-il, comme une mère envers ses petits. C'est un travail accompagné de bien grandes consolations... Assurément ma position est admirable, et vraiment considérable, parce qu'on peut espérer faire un bien solide, ayant toujours sous la main ces enfants que l'on cultive. »

Il écrivait encore : « Je remercie souvent Notre-Seigneur de m'avoir fait la grâce d'exercer le saint ministère sur des jeunes gens et des enfants. C'est bien le ministère le plus méritoire et le plus consolant. On prépare des prêtres à l'Église ; on peut soigner ces enfants avec toute l'assiduité d'une mère. »

En peu de temps, le directeur spirituel eut gagné tous les cœurs par sa grande bonté et par l'intérêt paternel qu'il portait à chaque élève. Un irrésistible instinct de confiance et de respectueuse affection



attirait vers lui ces derniers. L'un d'eux, devenu prêtre, rendait plus tard de lui le témoignage suivant : « Pour moi, pour tous les élèves, pour tous les professeurs, le P. Eymard était un saint, dans la plus haute acception du mot. Son zèle ardent, persévérant, pour les chères âmes dont il était chargé, son activité, son ingéniosité d'apôtre pour diriger les volontés et les porter au bien ; les succès spirituels qu'il a obtenus sont une preuve éclatante de sa sainteté. Personne de ceux qui ont eu le bonheur de le connaître n'en a jamais douté. »

Instruit de la valeur d'un tel sujet, le Supérieur Général songea à l'utiliser pour des fonctions plus étendues et lui confia la charge de Provincial de la Société de Marie. « Ce sera un bonheur pour moi, écrivait-il à sa sœur, d'être en la compagnie de si saints personnages, et je ne puis qu'y gagner : aussi mettant de côté tout sentiment humain, je remercie le bon Dieu de m'avoir mis dans une position où j'aurai encore plus de moyens de perfection. »

Pour faire face à sa nouvelle charge, le P. Eymard prend pour résolution principale « d'établir en lui un grand vide, afin que Dieu le remplisse, et de travailler courageusement à l'anéantissement de lui-même. — « Dieu, ajoute-t-il, ne fera de grandes choses en nous que s'il nous trouve bien dépouillés de nous-mêmes. »

Cette pensée de dépouillement, d'anéantissement de soi, deviendra la pensée dominante de sa vie spirituelle ; elle reviendra invariablement dans ses

lettres, ses prédications, ses retraites personnelles.

« L'amour véritable, dira-t-il, s'oublie, se dévoue, s'immole perpétuellement, non par intérêt ni par violence, mais avec joie et pour le seul bonheur de plaire à Dieu.

« Pour aimer royalement Notre-Seigneur, il faut mourir totalement à soi et en soi-même, car l'amour, c'est la mort, puis la vie. L'amour n'a ni jour ni heure limités : l'amour, c'est l'éternité toujours croissante en dons nouveaux. »

A peine arrivé à Lyon, le Père fut chargé d'une Œuvre à laquelle il allait consacrer tout son zèle et son dévouement apostolique : le Tiers-Ordre de Marie. En peu de temps, cette Œuvre, qui végétait, reprit sous sa direction une vitalité et une extension extraordinaires. Un bien immense en devait résulter. C'est dans la direction du Tiers-Ordre de Marie qu'il devait rencontrer un certain nombre d'âmes dociles et généreuses qui, devenues ses pénitentes, allaient tendre à une perfection peu commune dans le monde et dont quelques-unes seraient, dans la suite, les premières ouvrières de l'Œuvre eucharistique fondée par lui. De ce nombre furent M<sup>lle</sup> Marguerite Guillot, la future supérieure générale des Servantes du Très Saint Sacrement, et ses sœurs Mariette, Claudine et Jenny, dont les deux premières devaient partager la vocation eucharistique de leur aînée.

A Lyon, où le Tiers-Ordre avait son centre,

l'apostolique directeur travailla avec une activité intelligente à en organiser le fonctionnement, à en rédiger les règlements, et à le propager en établissant des fraternités en diverses villes.

Mais il ne devait pas jouir longtemps du fruit de son zèle. Ayant accepté de vivre de dépouillement, il allait devoir en fournir la preuve et se préparer ainsi à cette « vie de mort » qu'il devait tant recommander dans la suite aux âmes qu'il dirigeait dans les voies de la perfection. Le 21 septembre 1846, le P. Eymard dut échanger ses fonctions de Provincial contre celles de Visiteur, charge qui l'obligeait à de fréquents voyages et à des absences plus ou moins prolongées. Il ne devait remplir que peu de temps aussi cette charge. En septembre 1851, ses supérieurs l'envoyaient à La Seyne-sur-Mer, dans le département du Var, en qualité de Supérieur du Collège qu'y possédaient les Maristes.

Au milieu de tous ces changements successifs, l'âme du Serviteur de Dieu demeurerait calme et abandonnée à la Volonté divine : « Voir Dieu en tout, écrivait-il, aller à Dieu pour toutes choses ; s'abandonner entièrement à tout son bon plaisir de chaque instant : voilà la règle invariable d'une âme intérieure. Priez pour que la sainte Volonté de Dieu s'accomplisse parfaitement en moi. Je suis ici, vivant au jour le jour, sans savoir l'avenir : mais le bon Dieu y pense pour moi. »

De ce collège de La Seyne le nouveau Supérieur écrivait encore : « Me voici de nouveau au milieu des enfants, et j'en bénis Dieu, puisque c'est sa

sainte Volonté qui m'a envoyé ici ; et c'est ce qui me donne la force et un peu de bonne volonté.

« Oh ! que je remercie le bon Maître de m'avoir envoyé ici ! Il veut me forcer à ne vivre qu'en lui, à ne me consoler, à ne me fortifier, à ne me reposer qu'en lui.

« Mon séjour ici me sera, je l'espère, bien utile, et m'aidera à mourir à moi-même. J'en avais besoin, et le bon Dieu m'a traité en enfant de son amour.

« Je me dis quelquefois : Ou le bon Dieu va m'appeler bientôt à lui, ou *il veut, quand je serai bien mort à moi, se servir de mon néant pour sa gloire.* »

Le Seigneur ne pouvait qu'avoir pour agréable et que bénir une si excellente disposition. Ce collège de La Seyne traversait alors une passe difficile ; on pouvait craindre pour son avenir. « Mais, dit un des témoins de la vie du Serviteur de Dieu, dès que parut le P. Eymard dans cette maison, il y produisit l'effet de l'aurore après la nuit, de l'arc-en-ciel après l'orage. Il y fut un véritable ange de consolation et de paix. Le collège devint plus florissant qu'il ne l'avait jamais été. »

N'écoutant que son zèle, le Père se dépensait avec tant d'ardeur, que sa santé en fut sérieusement éprouvée. « Il est clair, confiait-il à un de ses confrères, que je m'use rapidement... Mais qu'importe si je fais en quatre ans ce que d'autres font en dix ! Ma vie est une immolation continuelle. Depuis le

matin jusqu'au soir, je suis tout au public, tout pour les autres. A chaque instant, on frappe à ma porte pour mille objets divers. Je ne peux, une seconde, ouvrir un livre et prendre une plume. On ne me laisse pas même faire ma lecture spirituelle. La nature en souffre continuellement. Ah ! si je voulais faire comme on fait quelquefois, être brusque, avoir un air sévère, un abord peu avenant, ce serait bien facile de couper court et d'éloigner. Mais cela n'est pas à propos pour le bien, ni pour la charité. Il y a tant de bien à faire, du matin au soir, surtout par l'abnégation de la volonté propre ! »

On conçoit dès lors l'influence exercée par tant de vertu au service d'un zèle qui savait se faire tout à tous et, comme le disait un de ses anciens élèves, « enfant avec les enfants, maman avec les mamans, soldat et marin avec les marins et les soldats, homme d'affaires, au besoin ».

« C'est vraiment extraordinaire, observait un autre, la fascination qu'exerce ce prêtre-là sur tous ceux qui l'approchent. »

« En voyant la prospérité du collège, nous disions : « Ce n'est pas étonnant puisqu'il a à sa tête  
« *un saint !...* »

Ce « saint » allait bientôt entendre au plus intime de son être l'appel de Dieu qui le voulait employer comme ouvrier principal d'une Œuvre nouvelle, destinée à promouvoir à travers le monde le règne de grâce et d'amour du Dieu de l'Eucharistie.



La Seyne devait être la dernière étape avant l'établissement de cette Œuvre, dont nous allons retracer dans les pages qui vont suivre les origines et les développements.

#### IV

Ainsi qu'on l'a pu constater au commencement de cette biographie, dès ses plus jeunes années, l'âme du futur Fondateur fut particulièrement attirée vers la Sainte Eucharistie. Cet attrait alla toujours en grandissant, manifesté chez lui par un besoin de visiter Notre-Seigneur en son tabernacle, d'assister au Saint Sacrifice et de le recevoir à la Table Sainte. Au séminaire, son attitude en présence de l'Hôte divin remplissait d'admiration ses condisciples; devenu prêtre, il manifestait dans la célébration des saints mystères une ferveur séraphique. Nous savons par sa sœur que, plus de deux heures avant sa messe, son frère était inabordable, et qu'il passait un temps presque égal dans le plus profond recueillement après son action de grâces... A Chatte, à Monteynard, on le voyait prolonger ses stations au pied de l'autel, exhorter ses paroissiens à la visite au Très Saint Sacrement et à la communion fréquente. Au noviciat, à Belley, même attrait, même zèle eucharistique.

Dans une de ses retraites, il écrivait, à la date du 16 mai 1841 : « Notre-Seigneur, depuis longtemps, me poursuit... Ma pensée dominante sera : mon

Jésus au Très Saint Sacrement... *L'attrait de grâce est là pour moi.* »

On l'a dit avec raison, et cela devait se réaliser à la lettre pour le Serviteur de Dieu : c'est par Marie que l'on va à Jésus, *per Mariam ad Jesum*. La Très Sainte Vierge, dont le P. Eymard fut toujours le serviteur fidèle et dévoué, devait, par une suite de faveurs insignes, l'orienter de façon décisive, vers la mission de glorifier son Fils dans le mystère de sa suprême charité envers les hommes. Voici en quels termes le futur Fondateur, quelques jours seulement avant sa mort, dans une conversation intime, retraçait la circonstance dans laquelle lui vint la pensée de l'Institut dont il devait être le chef : « Un après-dîner du mois de janvier 1851, je montai à Notre-Dame de Fourvière. *Une pensée m'absorba au point de me faire perdre tout autre sentiment. Notre-Seigneur Eucharistie n'avait point, pour glorifier son Mystère d'amour, de corps religieux qui en fît sa fin et y consacraît tous ses soins. Il en faut un...* Je promis à Marie de m'occuper de cette affaire... C'était encore bien vague et je ne fis pas là le sacrifice de ma vocation de mariste. » « Oh ! ajouta-t-il avec un accent indicible, quelles heures j'ai passées là ! »

Et comme son interlocuteur lui demandait « : Vous avez dû voir la Sainte Vierge ? » le Père, sur un ton que son humilité s'efforçait de rendre aussi bas que possible, répondit : « Oui ! »

Mais dans une autre circonstance, en juillet 1863,

s'entretenant avec la Mère Marguerite, Supérieure générale des Servantes du Très Saint Sacrement, il fut plus explicite. « Le 21 janvier 1851, dit-il, j'allai faire une visite à la Sainte Vierge, à Fourvière; là je demandai à Marie ce que je pourrais faire pour faire aimer le Très Saint Sacrement. Je lui disais : *Chaque Ordre honore un mystère; l'Eucharistie, le plus grand de tous, est le seul qui n'en a point.* Alors Marie se montra à moi vêtue de blanc et me dit qu'elle voulait que je me dévouasse à faire honorer son divin Fils dans l'Eucharistie. »

Là ne devait pas se borner l'intervention de la Reine du Ciel dans l'orientation de son serviteur vers l'Œuvre Eucharistique. Le 2 février de la même année, le P. Eymard, vers deux heures de l'après-midi, revint au sanctuaire de Marie. « Là, dit-il, Marie fut si bonne pour moi ! je vis clairement ce qu'elle voulait de moi : que je me dévouasse à faire connaître Notre-Seigneur au Saint Sacrement. *Elle se montra ensuite avec tout le costume des Servantes du Très Saint Sacrement en entier.* Elle me dit : « Pierre, tu les appelleras *Servantes*, et « tu leur donneras ce costume. » *Voilà ce que j'ai vu.* »

A partir de ce jour, la pensée d'un Institut voué à la glorification du Christ en l'Eucharistie devint la préoccupation constante du Père.

Mais c'est surtout à La Seyne que ce qu'il appelait « l'attrait de grâce », devait s'accroître

davantage, prendre un caractère plus exclusif, une orientation qui se préciserait de plus en plus, d'une année à l'autre. Ses notes personnelles de retraite, sa correspondance de cette époque permettent de suivre cette marche progressive vers le but à atteindre.

A la date du 25 février 1845, il avait écrit les lignes qui suivent et qui semblent marquer le point de départ de l'attrait qui devait devenir la vocation définitive et la passion de sa vie : « Depuis le commencement de ce mois, je suis dans un grand attrait vers l'Eucharistie. Jamais il n'a été si fort. Cet attrait me pousse, dans la direction, dans la prédication, à porter tout le monde à l'amour de Notre-Seigneur et à ne prêcher que Jésus-Christ, et Jésus-Christ Eucharistie. C'est une chose arrêtée. Ce sera l'objet désormais de toutes mes prières, de tous mes vœux... »

Un peu plus tard, il demandait à Dieu « de lui donner *une mission qui lui fit faire du bien par toute la terre*, s'il n'y avait pas d'orgueil dans cette pensée... »

Dès son arrivée, comme supérieur à La Seyne, après avoir réorganisé le Collège et lui avoir imprimé l'impulsion qui devait faire de cette maison l'un des plus florissants établissements de la Société de Marie, le P. Eymard fut invité à s'occuper de l'Œuvre de l'Adoration nocturne par les hommes, établie à Toulon. Aucun apostolat ne pouvait lui être plus agréable. Aussi bien s'y consacra-t-il avec toute son âme, et il ne lui fallut pas beaucoup de

temps pour imprimer à cette Œuvre un mouvement régulier et lui donner une organisation sage et bientôt féconde.

« Je suis chargé, écrivait-il, de l'adoration de Toulon. C'est une Œuvre admirable. Cent messieurs passent la nuit devant le Très Saint Sacrement, et trois cents dames, au moins, le jour, du jeudi au vendredi soir. »

Ne pouvant satisfaire à son gré son besoin personnel d'adoration, il avait fait pratiquer dans sa chambre une lucarne donnant sur le tabernacle, et, durant des heures arrachées au sommeil de la nuit, il savourait le bonheur de converser avec l'Ami divin.

C'est à Toulon, parmi les Membres de l'Adoration nocturne, que la Divine Providence allait lui faire rencontrer celui qui devait être son premier compagnon dans la fondation de l'Institut eucharistique : M. Jean Raymond de Cuers, capitaine de frégate, résidant alors à Toulon. Ayant entendu prêcher le Père sur la Sainte Eucharistie dans la réunion de l'Œuvre de l'Adoration, cet officier, qui était un fervent chrétien, s'écria : « Voilà l'homme qu'il nous faut ! » et aussitôt se formèrent entre le P. Eymard et lui des relations spirituelles qui allaient devenir de jour en jour plus intimes.

Dans leur rencontre, le Serviteur de Dieu fit à M. de Cuers des ouvertures sur l'attrait dominant de son âme et sur l'appel intérieur qui le sollicitait de fonder un Institut en l'honneur de la Sainte Eucha-



ristie. Les deux âmes se comprirent. M. de Cuers, qui avait eu la pensée d'organiser lui-même une œuvre apostolique en faveur des missions, y renonça pour entrer dans les vues du P. Eymard. Dès ce moment, une correspondance régulière s'établit entre eux, — le capitaine de Cuers avait quitté Toulon pour Brest, — grâce à laquelle ces deux âmes pouvaient échanger leurs pensées intimes, entretenir leur commun attrait.

Ainsi que nous l'avons observé, la correspondance de cette époque avec un certain nombre d'amis intimes auxquels il pouvait librement ouvrir son âme, se ressent de sa préoccupation dominante.

« J'ai souvent réfléchi sur les remèdes à cette indifférence universelle qui s'empare d'une manière effrayante de tant de catholiques, et je n'en trouve qu'un : l'Eucharistie, l'amour de Jésus eucharistique. La perte de la foi vient d'abord de la perte de l'amour; les ténèbres, de la perte de la lumière; le froid glacial de la mort, de l'absence du feu. Jésus n'a pas dit : « Je suis venu apporter la révélation des plus sublimes mystères »; mais bien : « Je suis venu apporter *le feu* sur la terre, et tout mon désir est de le voir embraser l'univers. »

Le 30 avril 1853, il avait écrit également à celle qui devait lui servir de collaboratrice dans la fondation de l'Institut des Servantes du Très Saint Sacrement et en être la première Supérieure : « Laissez-moi vous dire que je ne voudrais pas

encore mourir, avant d'avoir vu se réaliser une belle et grande pensée que le bon Dieu m'a mise au cœur, relativement au culte de Jésus-au Très Saint Sacrement. Elle est si grande, que la pauvre nature en a presque peur; mais si belle, que sa vue me réjouit et m'encourage à tous les sacrifices. »

Mais, dans son souverain désir de se conformer de tous points à la volonté divine et de répondre à ce qu'il sentait être l'appel manifeste de Dieu, le P. Eymard n'avait pas hésité à envisager et à accepter l'épreuve inséparable de toute sainte entreprise, si douloureuse qu'elle dût être et d'où qu'elle dût venir.

Dans une lettre écrite en 1868, l'année même de sa mort, faisant allusion au fait relaté dans la lettre du 23 juin citée plus haut, il écrivait :

« Durant mon action de grâces, Notre-Seigneur me demanda le sacrifice de ma vocation de mariste. Je dis oui à tout, et je fis vœu de me dévouer jusqu'à la mort à fonder une Société d'adoration. Je promis à Dieu que rien ne m'arrêterait, *dussé-je manger des pierres et mourir à l'hôpital*. Par-dessus tout, je demandai à Dieu (peut-être était-ce présomption de ma part) de travailler à cette Œuvre *sans consolations humaines*. La force qui me fut alors donnée m'a soutenu dans toutes mes épreuves, qui n'ont pas été petites... »

« Ce fut en ce jour, ajoutait-il, que fut posée la première pierre de la Société du Très Saint Sacrement. »

L'idée eucharistique mûrissait dans la prière et l'abandon d'une âme qui ne veut que ce que Dieu veut d'elle.

A la date du 1<sup>er</sup> janvier 1855, le P. Eymard écrivait à une de ses pénitentes : « Nous voilà donc en 1855, et cette année commence avec la guerre ! Comment se passera-t-elle ? Le dogme de l'Immaculée Conception répond : avec la paix et l'ère nouvelle de la Très Sainte Vierge. Nous en avons bien besoin ; le monde est si mauvais et les chrétiens si pauvres ! Mais le bon Dieu nous aime, et il a fait les nations guérissables. Moi j'espère beaucoup. J'attends de grandes choses ; tout l'annonce ; il y a une attente générale d'un meilleur avenir. On sent le besoin de Dieu. *Que je voudrais faire le beau règne de Dieu sur la terre !* Ah ! du moins, ce qu'il y a de mieux, c'est de le voir dans mon cœur et dans le cœur de mes amis ! »

Et il terminait cette lettre par un mot significatif : « Priez bien pour moi : J'ai *une grande pensée au cœur*, afin que Dieu la bénisse ! »

Cette grande pensée, on le devine, n'était autre que celle de l'Institut dont il devait être le fondateur.

Une lettre du 23 juin 1853, adressée à une chrétienne que le Serviteur de Dieu dirigeait par correspondance, nous révèle également ses préoccupations, à cette époque de sa vie en laquelle devait se décider son avenir.

... « Le 19 avril, dans l'action de grâces de la Sainte Messe, je fus tout à coup saisi par un grand

sentiment de reconnaissance et d'amour pour Jésus, et alors, de lui dire : *Que pourrais-je faire de grand pour vous ?* Et une pensée paisible, mais forte et vive, me rendit heureux : de me dévouer au service du Très Saint Sacrement, d'en demander la permission à mes Supérieurs, de chercher les moyens de soutenir et de former la grande Œuvre de l'adoration perpétuelle, de pousser à établir l'*Ordre religieux du Très Saint Sacrement*. Quelle belle pensée ! n'est-ce pas ? N'est-il pas surprenant que, depuis l'établissement de la Sainte Église, la Sainte Eucharistie n'ait pas eu son corps religieux, sa garde, sa cour, sa famille, comme les autres mystères de Notre-Seigneur ont tous un corps religieux pour les honorer et les prêcher. Et il me semblait que j'étais disposé à faire tous les sacrifices pour Jésus au Très Saint Sacrement... »

On le voit, la même pensée revient comme un *leitmotiv*, et ne fait qu'attiser au cœur du Serviteur de Dieu le désir de se dévouer, sans condition ni réserve, à sa réalisation, si c'est la volonté divine.

Dès l'année 1854, le P. Eymard s'était ouvert de sa pensée au T. R. P. Colin, fondateur et Supérieur général de la Société de Marie. Ce grand Serviteur de Dieu<sup>1</sup> chez qui la dévotion envers la Sainte Eucharistie était, avec l'amour de la Très Sainte Vierge, comme une des caractéristiques de sa vertu,

1. Mort en odeur de sainteté en 1875. Sa cause en vue de la béatification a été introduite et se poursuit à Rome. Il a été déclaré Vénérable en 1908.

après avoir reçu l'ouverture qui lui était faite, avait répondu : « *Cela vient de Dieu.* »

« Mais, écrivait le P. Eymard, il m'a dit que nous avions besoin de prier et de marcher avec prudence et patience. Ce bon Père est tout pour cette Œuvre : c'est sa pensée favorite. »

Toutefois le T. R. P. Colin avait un attrait particulier pour la réparation. Ses rapports avec la Révérende Mère Marie Thérèse, fondatrice de la Société de l'Adoration réparatrice, lui avaient inspiré, en approuvant les aspirations du P. Eymard, de conseiller à ce dernier de s'associer à l'Œuvre de la réparation, en établissant la branche des hommes. Ainsi qu'on le verra plus loin, le Serviteur de Dieu avait conçu autrement l'Œuvre qu'il souhaitait voir réalisée. Cette Œuvre devait avoir pour but non une partie seulement du culte eucharistique, mais la glorification totale du Dieu Sacramenté par les quatre formes du culte qui résument toute la religion, à savoir : l'adoration, l'action de grâces, la réparation et la supplication.

A quelque temps de là, pressé par le désir de connaître aussi la pensée du Chef suprême de l'Église, le P. Eymard s'adressa au Révérendissime Père Jandel, Maître général des Dominicains, qui soumit à Pie IX l'idée de l'Institut eucharistique, telle qu'elle avait été conçue par le Serviteur de Dieu. Le Saint-Père répondit que « *c'était une belle pensée et qu'il l'encouragerait si le Seigneur la faisait aboutir...* »

Fort de cette parole qui était la confirmation en



germe de son projet, le P. Eymard n'hésita pas à le soumettre au T. R. P. Favre qui avait succédé au T. R. P. Colin dans la charge de Supérieur général. Mais ce dernier jugea nécessaire d'ajourner l'exécution du projet et, ne s'inspirant que d'une prudence humaine, il avait écrit au P. Eymard : « Vous êtes mariste avant tout, la Société, c'est votre barque de salut. Soyez donc si prudent, qu'on n'ait pas l'ombre d'un prétexte pour vous accuser de vous occuper plutôt d'une Œuvre qui n'est qu'un projet, qui *n'est pas la vôtre*, que de celle à laquelle vous vous devez tout entier par votre consécration absolue et irrévocable. Le mieux est souvent ennemi du bien. »

Quelle allait être l'attitude du Serviteur de Dieu après une réponse aussi peu encourageante, disons mieux, aussi décourageante ?

Celle, tout à la fois de l'humilité et de la confiance.

« Le T. R. P. Général, écrivait le P. Eymard, le 17 juillet 1855, ne veut pas donner son concours à l'Œuvre eucharistique. Peut-être est-ce un bien pour l'Œuvre : Dieu le sait... J'espère toutefois de la miséricorde de Dieu que cette Œuvre ne sera pas étouffée sous terre, et qu'il enverra plutôt un ange pour la diriger... du désert à la terre promise. »

Ainsi donc cette pensée eucharistique, qui, réalisée, devait doter la sainte Église et le monde d'un Institut dont l'opportunité devait s'affirmer dans la suite au grand jour, se heurtait, dès le début, à de graves obstacles. Mais n'est-ce pas la

condition ordinaire des Œuvres que Dieu veut faire siennes de connaître l'épreuve et de se fonder sur le sacrifice qui, selon les desseins providentiels de sa sagesse, doivent consacrer, en quelque sorte, ces Œuvres et les ouvriers qu'il y emploie?

Ainsi l'avait compris et accepté le Serviteur de Dieu.

« Réjouissons-nous, écrivait-il à M. de Cuers : l'œuvre de Dieu commence, et elle commence à s'enraciner sur le calvaire. On souffre avec joie, et on voudrait souffrir encore davantage pour l'arroser avec plus d'abondance du sang divin de Jésus Hostie. »

« Priez pour moi, lui écrivait-il encore, afin que j'immole la nature et sois bien fidèle à la grâce. Toutes ces tempêtes éclaireront le temps, et *Dieu aura le dernier mot...*

« Ne vous étonnez pas, si les œuvres de Dieu se font dans un laborieux enfantement. Dieu a ses moyens, et il faut une certaine mesure de souffrance pour arriver à la vie. »

A la fin de l'année scolaire, le P. Eymard fut remplacé au collège de La Seyne et envoyé par ses supérieurs à Chaintré, près de Mâcon, où avait été transféré le Noviciat de la Société de Marie.

« L'Œuvre eucharistique est toujours sous terre, écrivait-il à un de ses confrères dont il avait fait le confident de ses pensées intimes<sup>1</sup>; dans sa

1. Le R. P. Mayet, de la Société de Marie, auteur de la vie du Commandant Marceau et de celle de Marie Eustelle,

sagesse, le T. R. P. Général n'a pas cru devoir donner la permission temporaire. Est-ce une épreuve? ou bien Dieu veut-il quelqu'un autre qui soit mieux que moi selon son cœur? Qu'importe en ce qui me concerne! Pourvu qu'Il soit connu, aimé, glorifié de tous! Qu'Il m'immole et me pulvérisse, pourvu que l'Œuvre de sa gloire vive et grandisse comme le grain de sénévé! »

L'humilité de ces sentiments, de tous points sincères, n'empêchait pas le P. Eymard de songer qu'au-dessus de l'autorité de ses supérieurs immédiats il y avait l'autorité suprême du Vicaire de Jésus-Christ, auquel tout véritable fils de la Sainte Église a le droit de recourir pour le consulter et se diriger d'après ses conseils, ses décisions.

Déjà le P. Eymard l'avait fait, on l'a vu, par l'intermédiaire du Général des Dominicains.

Au mois d'août de cette même année 1855, le P. Touche, le missionnaire dont il a été parlé plus haut, étant allé à Rome, se chargea d'une supplique adressée par le P. Eymard au Souverain Pontife et d'un projet des Constitutions de la future Société. Après en avoir donné lecture à Pie IX, en audience particulière, le vénérable missionnaire reçut de l'auguste Pontife cette réponse qui confirmait la première et devait être d'un si grand poids sur la

surnommée l'ange de l'Eucharistie, dont la cause a été introduite à Rome. On doit aussi à ce vénérable religieux de très nombreux détails biographiques sur le Bienheureux, dont il avait entrevu la future glorification par la sainte Église.

volonté du Serviteur de Dieu : « *Cette OEuvre vient de Dieu, j'en suis convaincu ; l'Église en a besoin : qu'on prenne tous les moyens pour faire connaître la divine Eucharistie. Que le Père Mariste s'entende avec le supérieur et l'Évêque du lieu. »*

Rendant compte au P. Eymard de l'audience pontificale, le P. Touche ajoutait : « Je vous dirai, mon bon ami, que de la manière dont s'est exprimé le Pape, je croirais aller contre la volonté de Dieu en m'y opposant. Je puis, mon Père, *vous certifier tout ceci avec serment.* »

Et dans une autre lettre, il écrivait encore : « Si j'étais Supérieur Général des Maristes, *je croirais pécher gravement en m'opposant le moins du monde à cette OEuvre.* Notre Saint Père le Pape m'a répété : « *C'est l'OEuvre de Dieu, je la désire.* Je ne puis pas encore l'approuver, plus tard je le ferai. »

Mais, ainsi que nous l'avons déjà dit, il entraînait dans les vues de Dieu que l'Œuvre projetée reçût la consécration de l'épreuve. Malgré les déclarations si favorables du Vicaire de Jésus-Christ, le P. Favre persista dans son premier sentiment et ne jugea pas opportun d'autoriser le P. Eymard à réaliser son projet de fondation.

« La prudence, lui écrivait-il en septembre 1855, me fait un devoir d'attendre de Rome quelque chose *de plus officiel*, avant de faire le sacrifice que vous me demandez. Et puis, il me sera bien permis, sans doute, d'exposer au Très Saint Père les motifs de mon refus, comme on lui a exposé le bien de votre Œuvre. J'espère bien, d'ailleurs,

concluait-il, avec la grâce de Dieu. *ne jamais m'opposer à la volonté du Saint Père, quand elle me sera suffisamment connue.* »

Avant dû se rendre à Rome pour y traiter les affaires de la Société de Marie, le T. R. P. Favre s'était proposé d'exposer, en même temps, au Souverain Pontife sa pensée sur le projet du P. Eymard. Par une sorte de dérision du sort ou plutôt par un effet manifeste de la Providence, alors que le supérieur général des Maristes, en attendant son tour d'audience, s'était entretenu plus d'une heure de cette affaire dans l'antichambre pontificale avec un prélat attaché au Vatican, il oublia totalement d'en parler au Pape, et dut revenir en France sans avoir d'autre parole de Pie IX que celles adressées au P. Touche.

A son retour de Rome, le T. R. P. Favre vint voir le P. Eymard à Chaintré et eut avec lui un long entretien au cours duquel le Serviteur de Dieu exposa en tous ses détails le plan de l'Œuvre eucharistique et demanda instamment à son supérieur de l'autoriser à faire au moins un essai de cette Œuvre, pendant quelques années, sans toutefois sortir de la Société de Marie. Tout fut inutile. Le P. Favre opposa à ces instances le refus le plus formel.

Devant ce refus, le P. Eymard n'entendit plus que la voix de sa conscience ; convaincu qu'il n'était pas victime d'une funeste illusion, *fort des paroles prononcées par Pie IX*, il n'hésita pas à solliciter la dispense de ses vœux de religion. « Le dimanche du pèlerinage de saint Joseph, écrivait-il à son ami de Cuers, après la sainte messe, dans mon action de



grâces, je me suis senti bien recueilli, il m'a semblé que Dieu me demandait le sacrifice non de mon désir de me dévouer à l'Œuvre, mais de me mettre dans la sainte indifférence et l'abandon à sa sainte volonté et dans la disposition ferme de me soumettre, si le Souverain Pontife me faisait défendre ou dire de m'en occuper. Je l'ai promis franchement, puis après ce sacrifice, Dieu m'en a demandé un second : celui de me croire indigne de travailler à cette Œuvre et de l'abandonner à son choix. Je l'ai fait, et depuis j'ai travaillé à combattre toute pensée de retour, de défense, de moyens, etc.

« Seulement hier, quand le P. Général est arrivé, j'ai senti un mouvement de force pour tout sacrifier; puis la nature a crié, a craint, voulant des moyens plus doux. Ce matin, Dieu a tout fait : *Dabo vobis os et sapientiam cui non poterunt resistere.* »

L'entrevue fut des plus émouvantes.

A cette question posée par son Supérieur : « Mais sur quoi fondez-vous votre conviction ? Où sont les preuves divines de votre vocation nouvelle ? » l'humble religieux avait répondu : « Je n'ai ni miracles ni visions, ni rien d'extraordinaire à faire valoir... Dieu m'attire avec force vers cette Œuvre, surtout depuis deux ans; depuis plus de quatre ans, cette grâce travaille mon âme. Je l'ai combattue, je l'ai crainte. J'ai eu peur de la croix, des épreuves, des souffrances, et j'avoue qu'en demandant seulement une permission temporaire et gardant mon lien avec la Société de Marie, c'était par affection d'abord pour cette chère Société, ensuite par

prudence humaine, pour avoir toujours un recours, un abri. Eh bien ! mon Père, je vois que Dieu me demande le sacrifice entier, que je brûle la nacelle que je voulais me conserver. Je m'abandonne entièrement à sa grâce ; c'est fait, j'y suis décidé. »

Et comme le supérieur général insistait, lui disant : « Réfléchissez ! prenez garde ! », avec le même accent de sincérité et d'humilité, le P. Eymard répondait : « Mon Père, j'ai prié depuis bien longtemps, j'ai conjuré Notre-Seigneur, la Très Sainte Vierge, saint Joseph, de ne pas permettre que je m'égare, que je tombe dans l'illusion : plutôt mourir ! Et toujours, je me sens poussé, attiré par la croix, la souffrance, à devenir le premier de cet Ordre.... »

Ébranlé par des sentiments si généreux et une décision si énergique, le P. Favre, finit par promettre au P. Eymard la dispense de ses vœux et, à quelques jours de là, il lui remettait un certificat rédigé dans des termes qui exprimaient à la fois en quelle estime il tenait le Serviteur de Dieu et quel était son regret de perdre un sujet si précieux : « Cédant aux instances du P. Eymard, qui se croit appelé de Dieu à travailler à une Œuvre nouvelle, je lui accorde, quoique avec peine et regret, la permission de sortir de la Société de Marie, et je le dispense des vœux qu'il liaient à cette Société. Absorption faite de sa nouvelle vocation, sa conduite a toujours été celle d'un prêtre pieux et d'un fervent religieux. »

« La question était jugée, écrivait le P. Eymard

à son ami et confident M. de Cuers ; la nature était crucifiée ; mais la grâce avait triomphé, et soudain j'ai senti une grande et douce paix descendre dans mon âme ; mon cœur était heureux ; Dieu consolait ma faiblesse. »

« Quand j'examine, écrivait-il encore, comment le bon Dieu a conduit toutes choses et a triomphé des plus grands obstacles, je dis : *Dieu le veut ! Dieu le veut !* »

Durant la période qui s'écoula entre les premières ouvertures sur l'Œuvre projetée et la sortie du P. Eymard de la Société de Marie, le Serviteur de Dieu avait eu, nous l'avons dit plus haut, l'occasion de rencontrer quelques âmes généreuses, prêtres, clercs ou laïques, qui, sollicitées elles aussi par l'attrait eucharistique, n'aspiraient qu'à s'adjoindre au futur Fondateur et à se consacrer au service du divin Roi de l'Hostie.

Parmi ces aspirants à la vie eucharistique M. de Cuers occupe une place à part. Ayant renoncé à sa situation dans la marine et embrassé la cléricature, il allait devenir le premier compagnon du P. Eymard et presque le co-fondateur du nouvel Institut. Entré au Grand Séminaire de Marseille, il y avait reçu les saints ordres. Après son élévation au sacerdoce, il était venu se fixer à Paris, dans le voisinage du sanctuaire de l'Adoration réparatrice et, en attendant de se joindre à son saint ami, il entretenait avec lui une correspondance des plus assidues.

« C'est aujourd'hui le Jeudi-Saint, lui écrivait ce dernier. Oh ! comme j'ai demandé à Notre-Seigneur de vouloir bien agréer cette petite Garde d'honneur qui se prépare, de la ramasser autour de lui, de la bénir et de l'adopter ! Je suis sûr que telle a été votre prière aussi. »

« Priez bien, cher frère, lui écrivait-il encore ; j'ai encore à passer par le Jardin des Oliviers. Qu'est-ce qui m'attend à Lyon, où l'on a suspendu l'exécution de ma dispense jusqu'après la retraite que je compte faire à Paris ? La croix ? Mais je la porte avec amour, cette croix d'humiliation et de souffrances. Il faut bien un peu souffrir pour une si belle Œuvre.... »

« Je vois bien, tout ce qu'il m'en coûtera, disait-il dans une autre lettre. On n'établit pas une Œuvre nouvelle sans se faire crucifier. Puis, je renonce à une position acquise pour m'exposer à la pauvreté, au dénûment, au mépris. Si la chose ne réussit pas, on se moquera de moi : je vois tout cela, je sens tout cela, je ne cherche que la volonté de Dieu. »

C'est dans de telles dispositions que le Serviteur de Dieu s'apprêtait à mettre la main à l'Œuvre qu'il sentait si bien voulue de Celui qui est maître de nos destinées. « Je disais, la semaine passée, à Dieu : O mon Dieu, quelle consolation pour nous, si nous pouvions commencer, comme jadis les apôtres, par nous mettre en retraite dans le Cénacle le jour de l'Ascension, recevoir l'esprit et les grâces de notre vocation le jour de la Pentecôte, et commencer

notre ministère eucharistique le saint jour de la Fête-Dieu ! »

Ce triple vœu du P. Eymard devait se réaliser de point en point. Le jour même de l'Ascension, 1<sup>er</sup> mai 1856, il arrivait à Paris, et voulant avoir une garantie de plus de la réalité de sa vocation nouvelle, il se mettait en retraite dans la communauté religieuse du Saint-Cœur de Marie, 114, rue d'Enfer, en attendant d'avoir reçu de l'Archevêque l'autorisation d'établir l'Œuvre eucharistique à Paris même.

« Je ne veux que Dieu, écrivait-il, que sa sainte volonté, sa gloire. Si, dans sa miséricorde, Dieu me fait pressentir que ce n'est pas là ma place, ni son bon plaisir, la question sera terminée pour toujours. Croyez-le bien : chez moi, ce n'est pas une question de raison ni le désir d'une vocation plus parfaite ; c'est la crainte de conscience ; *la crainte d'être infidèle à une grâce et à une croix.*

« Je suis tout abandonné à la volonté de Dieu, écrivait-il encore. Je me suis mis dans un état d'indifférence personnelle, et même dans le sentiment que ma mission était finie pour ce projet toujours cher à mon cœur, il est vrai, mais que j'abandonne à la grâce de Dieu, et je le prie d'en choisir un autre plus digne.

« J'ai laissé le bon P. Favre dans cette pensée, et son cœur en a été consolé : il est si bon et si tendre ! Il m'a dit que lui aussi ne voulait que la volonté de Dieu. J'en suis tout heureux. »

A quelques jours de là, il écrivait encore : « J'ai ouvert mon âme à un homme de Dieu instruit, expé-

rimenté, sévère et que je ne connaissais pas. Sa dernière parole a été : « J'ai besoin de prier, de réfléchir et de consulter. Mardi je vous donnerai une réponse. » Quelle sera cette réponse ? Je n'en sais rien ; ce qui me rassure, c'est que j'ai dit simplement *tout ce qui était contre moi*, ce qu'on m'a dit à Lyon. J'en ai trop dit pour avoir confiance naturelle maintenant ; la sainte volonté de Dieu se manifestera par son organe. S'il me dit de renoncer à cette pensée, je serai tranquille : *j'aurai fait ce que ma conscience a cru devoir faire*. Si, au contraire, il me dit d'aller en avant, j'irai au nom de la sainte obéissance.

« Ainsi la question a changé de caractère ; j'en suis là où elle aurait dû commencer. Dieu l'a voulu ainsi et je l'en bénis. »

Une lettre du Serviteur de Dieu, écrite en ce jour même de l'Ascension, de la maison où il allait commencer cette retraite, nous fait connaître les dispositions intimes de son âme : « Tout mon désir était d'entrer en retraite avec la Reine du Cénacle et les Apôtres, revenant tout heureux du Mont des Oliviers, tout majestueux encore de la gloire de Jésus. Et moi je viens au Cénacle, comme un soldat revenu du champ de bataille, je ne dis pas victorieux, mais harassé et tout agité du combat. Si Dieu, dans son infinie bonté, me dit : *Avance, monte sur ce calvaire de feu* », avec la grâce et le désir de son amour, je consommerai le sacrifice ; j'ai l'épée et la victime à ma disposition, la dispense de mes vœux, mais son effet est suspendu jusqu'à la fin de ma retraite. Si,



au contraire, dans son infinie bonté, et à cause de mon indignité, Dieu me dit de retourner à Lyon, je repartirai de suite et sans autre regret que celui de n'avoir pas été assez saint pour aspirer à l'honneur de servir plus directement et plus absolument ce bon Jésus, ce grand Roi d'amour. Voilà mes dispositions. »

Et il concluait en disant : « Comme Dieu doit être notre pensée et notre volonté, quand le moment d'agir sera venu, il me donnera ce dont j'aurai besoin, »

Le 13 mai, mardi de la Pentecôte, la question était tranchée dans le sens affirmatif.

« Après douze jours de souffrances, d'épreuves, d'abandon à la volonté divine, trois personnages éminents en sainteté et en science<sup>1</sup> m'ont dit qu'ils croyaient que la volonté divine était que je me dévouasse à l'Œuvre du Très Saint Sacrement. Cette réponse m'est venue dans un moment où je croyais que tout était perdu. Mon sacrifice était fait sans retard. »

Mandé auprès de l'Archevêque de Paris, M<sup>gr</sup> Sibour, le P. Eymard recevait en effet du prélat cette réponse : « La volonté de Dieu s'est manifestée trop clairement pour l'Œuvre eucharistique. Le Seigneur a tranché lui-même la difficulté : *il faut*

1. Dans une note écrite de sa main, le P. Eymard disait : « Trois évêques jugèrent la question : M<sup>gr</sup> l'Archevêque de Paris, son auxiliaire, M<sup>gr</sup> l'évêque de Tripoli, et M<sup>gr</sup> de La Bouillerie, évêque de Carcassonne, examinèrent la question personnelle, M<sup>gr</sup> l'Archevêque se réservant de prononcer définitivement. »

*vous consacrer sans retard à cette OEuvre... Vous êtes mes enfants dès ce jour. »*

Ainsi donc, toute idée d'inconstance, de désir d'innovation, d'ambition humaine devait être écartée après une conduite aussi sage, aussi surnaturelle, digne des plus grands saints. Le P. Eymard était bien l'ouvrier manifestement choisi de Dieu pour établir l'Œuvre à laquelle il allait consacrer son activité, son zèle, user ses forces et immoler sa vie.

Au surplus, avec lui nous dirons : « L'Église est un parterre où chaque fleur a sa place, a son parfum, sa rosée, sa bénédiction; où toutes ne sont que pour la gloire de Notre-Seigneur. Or ce n'est pas un déshonneur d'avoir passé par les mains de Marie pour servir plus directement Jésus; de venir de Nazareth au Cénacle, ou mieux d'honorer Marie, Mère et Reine du Cénacle eucharistique. »

Le cœur ému et l'âme débordante de joie, le Père, au sortir de l'Archevêché, se rendit à l'église Saint-Sulpice pour remercier Notre-Seigneur et sa Très Sainte Mère et se consacrer avec son premier compagnon, l'abbé de Cuers, à l'Œuvre du Très Saint Sacrement.

Deux ans plus tard, rappelant dans une lettre cet événement mémorable, il écrivait : « Quel heureux jour pour moi ! Que de grâces en ont découlé ! Quelle maternelle Providence nous a protégés et guidés dans une Œuvre si difficile et si impossible selon la marche ordinaire des choses ! Oh ! oui, c'est pour moi une grâce telle, que je ne

puis y penser sans être ému ; surtout quand je vois le choix que Notre-Seigneur a fait de si pauvres et misérables instruments, sans ressources, sans protections, sans être connus à Paris ! Puis voir toutes les difficultés disparaître, tous les secours venir à l'heure de leur besoin ! Oh ! oui, le doigt de Dieu est là ! »

En attendant d'inaugurer l'Œuvre eucharistique, il écrivait : « Bénissez Dieu et remerciez-le pour moi. Mon âme ne cesse de dire le *Magnificat*, et, sous le poids encore des pensées et des sacrifices, elle n'a qu'une parole : « Que le Bon Dieu est bon !

« Vous allez maintenant prier pour que je réponde à une si belle vocation ; que, comme le pain du sacrifice, je perde ma vie, ma personnalité, pour être changé en l'esprit et la vie de Jésus, n'en conservant que l'apparence humaine, que l'humiliation et la pauvreté, afin que la vertu de Jésus habite au milieu de mes infirmités. »

« Priez maintenant, écrivait-il encore, afin que je ne me rende pas indigne d'une si belle et si sainte vocation ; car si le combat est fini, un autre va recommencer : c'est celui du calvaire personnel, du sacrifice de chaque jour. »

Et, reportant sa pensée vers cette Société de Marie où il avait reçu la grâce même de cette vocation, il ajoutait : « Si je ne porte plus le nom de Mariste, je reste l'enfant de la Société de Marie par le cœur, la reconnaissance et le dévouement : on n'oublie pas une si bonne Mère !

« Le T. R. P. Favre a été d'une bonté et d'une

piété qui m'ont transpercé le cœur; cela a été l'épée la plus sensible; car je l'aime, et il le mérite à tous égards. »

Avant de retracer les phases humainement parlant pénibles, angoissantes même, par lesquelles il plut au Seigneur de faire passer l'Œuvre qui allait prendre naissance, et de montrer dans toute sa radieuse beauté, l'âme confiante, courageuse, généreuse du Bienheureux Fondateur, nous croyons utile de donner au lecteur un rapide aperçu sur l'Institut nouveau et sur son organisation; nous ferons connaître plus loin son esprit et ses œuvres, tels qu'ils ont été conçus à l'origine et se sont maintenus jusqu'ici, fruit béni de la fidélité de ses fils à la grâce de fondation.

## VII

« Notre-Seigneur Jésus-Christ en son divin Sacrement est *toute la fin* de la Société du Très Saint Sacrement. Le servir par le culte solennel de l'Adoration; se dévouer à sa gloire par l'apostolat eucharistique : voilà *toute la vie* d'un religieux du Très Saint Sacrement. »

Dans ces simples formules le P. Eymard a défini l'Œuvre à laquelle il avait reçu la grâce de donner un corps, des ouvriers.

Cette Œuvre, définitivement approuvée en elle-même et dans ses Constitutions par la sainte Église, devait porter le nom officiel de « Congrégation

du Très Saint Sacrement ». Les ouvriers devaient être des prêtres ou des clercs et des frères laïcs ou convers vivant, les uns et les autres de la vie commune. Aux uns comme aux autres le Fondateur entendait rendre accessible le service royal du Christ Sacramenté et utiliser leurs aptitudes pour la glorification de sa Présence réelle. Ils devaient vivre, était-il dit dans leurs Constitutions, « sans privilège, réalisant la vie de famille, animés de l'esprit du divin amour qui les unirait entre eux comme les membres d'un même corps. » Seuls quelques détails de costume devaient les différencier; mais les uns comme les autres devaient composer la Garde d'Honneur eucharistique et vaquer, dans une égale mesure, au service personnel de l'adoration.

Ce service devait comprendre trois heures d'adoration devant le Très Saint Sacrement exposé, deux heures le jour, une la nuit, espacées par un intervalle de huit heures, de façon à rendre ininterrompue cette adoration et à parcourir successivement toutes les heures du cadran. Tandis que les frères laïcs devaient, en dehors du service de l'adoration, remplir les emplois manuels exigés par la bonne tenue d'une maison, et s'occuper de tout ce qui concerne l'ornementation de l'autel et le soin matériel des objets du culte, les Prêtres devaient vaquer aux études sacrées, entendre les confessions, adresser la parole sainte en chaire, principalement dans les chapelles de l'Institut, en subordonnant toutefois ce ministère à celui de

l'adoration, qui, selon la volonté du Fondateur, devait toujours passer avant tout. Il avait, en effet, écrit dans la Règle de l'Institut : « Afin d'être *exclusivement* attachés au service souverain de leur Roi céleste, et toujours prêts à remplir la fin de la *vocation adoratrice*, nos religieux garderont leur indépendance et leur liberté à l'égard de tout emploi étranger et de toute servitude de personnes.

« On ne les emploiera point à un ministère trop long et aux fonctions extérieures des prédications ou de la direction des âmes, qui pourraient diminuer leur ferveur dans le service de l'adoration. »

Cet exercice de l'adoration, revenant périodiquement de huit en huit heures, devait se faire d'après une méthode correspondant aux quatre fins du saint Sacrifice : adoration, action de grâces, propitiation ou réparation, impétration ou prière ; méthode simple et large à la fois, moule très souple auquel peuvent s'adapter tous les sujets de méditation ; vrai fil conducteur pour l'esprit, le cœur, la volonté de l'adorateur ; point de repère opportun, permettant à l'esprit de s'alimenter de pensées, le cœur de sentiments, la volonté de résolution, de demandes en rapport avec ces quatre grands devoirs qui résument toute la religion du chrétien, comme ils ont résumé celle du Christ dans sa vie mortelle, et se perpétuent dans sa vie sacramentelle.

Avant que l'Œuvre eucharistique fût fondée, on avait proposé au P. Eymard de l'appuyer sur l'un



des grands Ordres religieux existants. Le P. Hermann, juif converti, devenu Carme, ami du P. Eymard, aurait désiré, conseillé même cette fusion. « J'aime beaucoup l'ordre des Carmes, écrivait le Serviteur de Dieu, et tout ce qui touche à la Sainte Vierge; mais j'ai une grande répugnance pour toute fusion, du moins tant que le bon Dieu ne nous aura pas montré en cela sa sainte volonté.

« On m'a proposé plusieurs fusions, et je n'ai pas voulu, avec cette seule pensée : la divine Eucharistie est assez puissante pour se suffire; tout doit sortir d'Elle et revenir à Elle : son esprit doit être *un* et sortir de ce Cœur divin. Sa règle, ses œuvres, ses moyens, tout est dans l'adorable Hostie.

« Plût à Dieu que nous fussions assez saints et embrasés d'amour pour la vivre et la lire (cette règle), dans Jésus-Christ Eucharistie ! »

Nous avons dit aussi que le T. R. P. Colin, que son attrait eucharistique inclinait vers la réparation, aurait souhaité que le P. Eymard songeât à s'adjoindre à la Mère Marie-Thérèse, et à grouper autour de la Société de l'Adoration réparatrice des religieux réparateurs. « Mais, écrivait le P. Eymard, je lui ai dit nettement que jamais nous ne nous mettrions sous la conduite des femmes — et il a approuvé ma pensée; — que nous ne voulions pas porter le nom de Réparateurs, mais bien de Religieux du Très Saint Sacrement; — que nous voulions prendre toute la pensée eucharistique, que nous voulions la vie active et contemplative, étendre le cercle eucharistique des Associés,

embrasser l'œuvre des retraites, des premières communions des adultes, et plus tard des associés prêtres pensionnaires. »

Ajoutons, pour compléter ce qui vient d'être dit que, dès le début de la Société religieuse fondée par lui, le P. Eymard avait conçu un vaste plan de l'Œuvre eucharistique et du rayonnement qu'elle devrait exercer. Voici comment il en traçait le programme dans une lettre datée du 24 août 1857 :

« Outre la branche des hommes, ma pensée est de former aussi celle des femmes adoratrices; de former une Congrégation de femmes réunies et vivant en communauté, partageant, en attendant leur organisation, un exercice public, vivant selon la même règle.

« Puis je voudrais avoir un Tiers-Ordre séculier, nuancé selon les diverses vocations : ainsi le Tiers-Ordre pour les prêtres séculiers; pour les hommes, pour les jeunes gens... Par le moyen du Tiers-Ordre, on formerait des âmes d'élite pour former des adorateurs dans le monde. »

On le voit, rien dans la conception et l'organisation de l'Œuvre eucharistique intégrale n'était imprécis ni laissé à l'imprévu. Dans une vaste et complète synthèse, le vénéré Fondateur avait fait entrer tous les modes de glorification que l'on pourrait appeler *sociale* de l'adorable Sacrement et réaliser autour du Christ, glorieux mais caché, une *Fête-Dieu* permanente.

## V

En abordant cette nouvelle période de la vie du bienheureux Fondateur, il ne sera pas hors de propos de reproduire les lignes suivantes qu'il adressait, en novembre 1856, à la future supérieure des Servantes du Très Saint Sacrement. Elles sont l'explication de tout ce qui va suivre; elles reproduisent exactement la physionomie de ce grand Serviteur de Dieu, et sont comme le résumé de sa sainte vie : « En me consacrant à l'Œuvre eucharistique, j'ai dû renoncer à tout et tout sacrifier, ne mettre plus ma confiance qu'en Dieu seul, l'avoir pour seul trésor, pour seul protecteur et pour seul bien. »

On va voir que ce ne fut pas là une résolution de pure forme, mais bien une attitude intérieure dont il ne se départirait jamais un seul instant. Avec cette intuition qui est le propre de la sainteté, alors même qu'elle n'a pas encore atteint ses plus hautes cimes, le P. Eymard avait compris que l'Œuvre à laquelle il allait se consacrer ne s'établirait et ne se développerait, à raison même de sa nouveauté, qu'à travers mille difficultés, qu'au prix des plus grands sacrifices.

Mais précisément parce qu'il était humble et qu'il ne se considérait que comme un pauvre ouvrier, un vil instrument entre les mains de Celui qui avait daigné le choisir, sa confiance en Dieu était d'autant plus grande qu'il s'appuyait moins sur lui-même,

et cette confiance devait, ainsi qu'on le verra, élever son courage jusqu'à l'héroïsme du sacrifice.

Le 1<sup>er</sup> juin 1856, le P. Eymard et son compagnon et ami, l'abbé de Cuers, prenaient possession d'une maison obligeamment mise à leur disposition par l'archevêque de Paris. C'était celle d'une communauté religieuse qui, faute sans doute de recrutement, avait cessé d'exister, celle-là même où peu de jours auparavant, le Père était venu faire la retraite dont il a été parlé plus haut.

Il inaugurait par la procession du Très Saint Sacrement, faite dans l'enclos de l'immeuble, le nouveau Cénacle qui allait devenir le berceau de l'Institut naissant.

Berceau bien humble, qui rappelait par plus d'un côté Bethléem, « une maison avec ses quatre murs », et dans un état de délabrement qui appelait des réparations urgentes.

On ne s'étonnera pas de cette situation si l'on songe que l'une des conditions inséparables de la plupart des fondations religieuses, c'est la pauvreté, le dénûment, souvent extrêmes, qui président aux débuts.

Déjà, en mai 1855, alors qu'il songeait aux moyens de réaliser le projet de l'Œuvre future, le P. Eymard, avait écrit : « Savez-vous où nous en sommes de l'Œuvre eucharistique ? Au Jardin des Olives, n'ayant que la grotte de Bethléem en perspective. Les soixante mille francs qu'on avait

promis pour commencer ont passé ailleurs. C'est une bonne chance de succès. Il faut bâtir sur la pauvreté, l'humilité, l'amour. »

C'est dans ces dispositions que le Serviteur de Dieu se mit à l'ouvrage. « Nos ressources ne sont pas grandes, écrivait-il, puisque le Divin Maître nous a surpris et que nous sommes comme des hommes qui viennent d'un naufrage. »

Tout faisait défaut dans cette maison, même les objets les plus indispensables. « Jamais, écrivait encore le Père, je n'aurais connu la pauvreté sans ma nouvelle position. Nous avons commencé comme on commence dans un désert, avec une paire de draps, une chaise, une cuillère, non deux : *c'est admirable !* »

Quelques semaines plus tard il écrira : « Nous n'avons pas trop souffert des besoins de la vie, mais bien des objets nécessaires. Que voulez-vous faire, quand on arrive dans une maison avec quatre murs, sans cuisine ni cuisinier ? »

« Aujourd'hui, *c'est à en rire*, maintenant que nous avons le *gros nécessaire*... Un jour nous avions deux personnes à déjeuner, mais, pour quatre que nous étions, trois cuillères ; heureusement je m'en aperçus avant, et je dis que je ne prendrais pas de café : *n'est-ce pas joli ?* »

Un peu plus tard il écrira : « Notre pauvre maison de Bethléem commence à avoir le nécessaire du jour, mais non celui du lendemain... Nous n'avons besoin que de quelques draps de lit : il n'y en a pas pour changer : *c'est du jour au jour.* »

C'est ainsi que si l'établissement de l'Œuvre eucharistique présenta, à ses débuts, le caractère du sacrifice, les premiers ouvriers, en commençant par le Fondateur, surent y faire honneur et accepter généreusement et joyeusement les privations de toute nature, les incertitudes des lendemains, imposées par Celui qui, maître de tous les biens, a voulu naître et mourir pauvre.

Aussi, en face des nécessités de la vie matérielle, le bon Père disait-il, avec la confiance commune à tous les grands amis de Dieu : « Je ne m'inquiète pas du tout du pain de chaque jour : c'est au Roi à nourrir ses soldats. Pour nous tout notre soin est de le loger convenablement, de lui donner un tabernacle, un autel, des ornements. »

C'était là le principal, on pourrait même dire l'unique souci du Serviteur de Dieu. « Ce qui nous afflige, écrivait-il, c'est que notre Cénacle va commencer comme Jésus à Bethléem et que nous n'avons rien pour recevoir ce bon Maître. »

Oh ! ce Dieu de l'Eucharistie, ce Roi du ciel résidant au milieu de ses sujets de la terre, de quel ardent désir il souhaitait le voir siéger sur un trône digne de sa majesté, dans un temple enrichi de tout ce que la terre a de plus précieux !

Il écrivait : « Dans notre nouveau Cénacle c'est M<sup>re</sup> l'Archevêque qui, de sa bonne grâce, a payé toutes les réparations, qui s'élevaient bien haut. L'évêché est pour nous... On nous a donné la permission de bâtir une chapelle... à nos frais. »

En attendant d'avoir trouvé les ressources néces-



saires pour faire face à ces frais, et d'avoir réalisé le rêve si cher à son cœur, il se réjouissait de posséder dans l'humble salle transformée en chapelle provisoire la présence réelle au tabernacle de Celui qui soutenait la confiance de son bon Serviteur. « Nous sommes riches, disait-il, avec Notre-Seigneur. Avec le Très Saint Sacrement, nous sommes plus riches que les plus riches. »

Et quelle joie pour son cœur de sacrifier pour l'honneur du Maître, le confort personnel et les petites douceurs matérielles dont la pauvre nature a du mal à se priver !

A quelques jours de là, il écrivait. « Nous commençons à rendre décente notre chapelle; nous y consacrons tout ce que nous avons; le Roi eucharistique le mérite bien ! Mais quel autel ! rien qu'en bois blanc, sans rien pour le couvrir ! Quel tabernacle ! quatre planches, ni plus ni moins !... Mon cœur se réjouissait et pleurait à la vue de ce Bethléem. Aujourd'hui nous avons couvert l'autel avec du calicot de huit sous le mètre, et cela va mieux !... Tout ce que nous avons pour le culte est d'emprunt; mais peu à peu Notre-Seigneur nous enverra quelque chose... Ah ! si l'on savait à quel intérêt on place dans cette Œuvre nouvelle et quel bonheur il y a à y contribuer !... »

Et, dans son ardent désir de procurer au divin Roi de l'Hostie une résidence moins indigne de lui, son fidèle serviteur n'hésita pas à entreprendre la construction d'une chapelle, où Notre-

Seigneur pourrait avoir un trône et recevoir les hommages de ses fervents adorateurs.

« Nous ne faisons autre chose, écrivait-il, que ce que faisaient Pierre et Jean préparant le Cénacle, et quand tout sera fini, Jésus y enverra ses disciples. »

« Vous me demanderez peut-être où nous trouverons des ressources? — dans la divine Providence; jusqu'à présent, tout nous est arrivé à point nommé. Jésus-Christ est le Père et le Supérieur de sa maison; nous avons pour nous tout ce qu'il faut : aussi ne soyez pas en peine... »

On voit là s'affirmer, et en termes on ne peut plus explicites, le secret de cette sérénité d'âme dont le Serviteur de Dieu fera invariablement preuve dans les situations les plus difficiles, devant les plus douloureuses épreuves : sa confiance absolue en la divine Providence.

Aussi bien ne lui fit-elle pas défaut. En chacune des circonstances où les secours et les appuis humains lui manquent, le Serviteur de Dieu ne doute pas de l'opportune intervention céleste, et sa confiance en elle s'affirme dans toutes ses lettres.

« Mettons bien notre confiance en Dieu, dira-t-il : il est si bon Père ! et rien ne nous manquera... On dort bien tranquille quand on dort sur le sein de la divine Providence. »

« Je vois bien une chose, dira-t-il encore, c'est que toute la force en ce moment est dans la confiance en la miséricorde de Dieu et dans l'abandon à son infinie Bonté. »

Et comme la Providence, par des mains charitables faisait parvenir aux pauvres de Jésus, en même temps que des objets pour le culte, le nécessaire à la vie quotidienne, le Serviteur de Dieu s'en effrayait, y voyant un superflu : « Grand merci, écrivait-il, mais n'envoyez plus rien. J'ai tout ce qu'il faut à présent; ce serait du superflu. Je regrette presque notre pauvreté première. C'était si joli de se dire : « Nous n'avons pas ceci ou cela!... » Comme on peut se passer de tout, excepté de Dieu!... N'envoyez pas de couvertures de lit; nous avons le nécessaire; quand on a froid, on met encore son manteau. »

« Que de grâces de Providence nous consolent et nous réjouissent ! »

« Qu'elle soit bénie cette paternelle Providence, qui nous nourrit chaque jour avec tant de bonté : c'est une preuve qu'elle nous aime et agréée nos services, quoique bien imparfaits, aux pieds de Jésus, notre amour. »

« J'en suis si souvent au dernier centime, que je me demande comment Dieu va faire et de quel côté viendra le secours, car vous savez nos ressources, et nos dépenses sont grandes... Eh bien ! tout arrive en son temps. »

« Je n'ose parfois, malgré mon grand désir, acheter quelque chose dans la crainte de grever la dette du bon Dieu; puis cela arrive à son heure; je dirai que c'est comme un miracle continuels; c'est la manne du désert, mais qui tombe tous les jours..... Vive la divine Providence!... »

Il y aurait des traits infiniment touchants à relater de cette confiance du Serviteur de Dieu, visiblement récompensée par cette Providence sur laquelle il comptait toujours, même et je dirai surtout aux heures de la plus profonde détresse; confiance qui reposait sur sa foi inébranlable en l'opportunité de l'Œuvre dont il ne se considérait que comme le chétif instrument...

Le 6 janvier 1857 devait être une date mémorable pour l'Institut fondé par le Bienheureux.

« Ce jour-là, écrivait-il, jour de l'Épiphanie, nous ferons notre première exposition. Quelle joie! quel bonheur! Enfin le Roi divin va monter sur son trône, et nous allons commencer sa cour, l'office de ses gardes du corps!... Quand je pense au chemin que Jésus a suivi pour arriver jusqu'ici et nous faire passer à travers tant de difficultés, aujourd'hui que je vois ces difficultés passées, je suis comme quelqu'un qui a traversé les plus grands dangers sans s'en douter. C'est que Jésus était dans la barque et nous dormions à ses pieds. Oh! oui, *Dieu veut cette Œuvre eucharistique*; tous les jours, nous en voyons les preuves... Maintenant que le grain est en terre, nous n'avons plus qu'à pourrir pour germer en la grâce de Dieu. »

Le Seigneur sembla répondre au vœu de son fidèle serviteur.

Un instant, l'Œuvre eucharistique fut menacée de sombrer. Vers la même époque, c'est-à-dire

tout au début de l'Œuvre, le vénéré Fondateur fut desservi par des personnes mal intentionnées près de l'archevêque de Paris, le cardinal Morlot, successeur de M<sup>gr</sup> Sibour<sup>1</sup>.

De divers côtés lui arrivaient des lettres qui interprétaient mal ses intentions et lui reprochaient amèrement ce que l'on croyait être une désertion.

« Et pourtant, disait-il, personne ne sait ce qu'il m'en a coûté de faire ce pas et de dire à Dieu : Me voici ! J'avais quitté ma famille temporelle, mon pays. Eh bien ! je quitterai encore ma famille spirituelle pour venir vous servir en votre état sacramentel d'hostie et de victime. »

Au milieu de ces épreuves, douloureuses pour son cœur, son âme demeurait sereine.

« J'apprends tous les jours des choses incroyables... Dieu seul, voilà la véritable pierre fondamentale et éternelle. J'espère que la main de Dieu nous soutiendra. Mon âme reste calme... »

« Laissons penser et dire le monde. Mon parti à moi est bien pris de laisser dire tout ce que l'on voudra contre moi ; pourvu que Notre-Seigneur soit content de moi, je me ris de tout le reste. Je n'en ai pas besoin. Dieu me donnera sa bénédiction à la place de tout. »

« Ne faites pas attention à toutes ces petites

1. Le Père écrivait : « Il croyait, ce bon archevêque, sur des on dit, que nous étions sans permission et sans l'approbation de M<sup>gr</sup> Sibour. Je lui ai donné toutes nos pièces. Il en arrivera ce que Dieu voudra, et ce que Dieu veut est toujours le meilleur. »

tempêtes à mon sujet, écrivait-il encore... J'excuse ces bonnes personnes qui peuvent dire un mot sur moi. Tout cela n'est qu'un petit nuage... C'est la croix de l'emploi. Ne vous attristez pas de tous ces vents contraires, de tous ces jugements en l'air; pourvu que nous ayons Dieu pour nous, et qu'il bénisse l'œuvre de son amour, le reste est comme une tempête qui purifie l'air. »

« Le mépris, quelle bonne chose ! C'était l'ambition de saint Jean de la Croix. » « Bénissons les mépris et les humiliations qui nous en reviennent. C'est le fumier qui fait pousser l'arbre. Au milieu de tout cela, mon cœur ne perd pas confiance. »

Les préventions inspirées par la malveillance des uns ou la maladresse des autres tombèrent d'elles-mêmes devant l'attitude calme et ferme du Serviteur de Dieu.

Mais après cette épreuve, une autre d'un genre différent obligea la communauté naissante à quitter le berceau de l'Œuvre, qui allait être mis en vente. Ce furent alors, chaque jour, des courses dans Paris, à la recherche d'un local adapté à l'Œuvre. Des mois s'écoulèrent en démarches infructueuses.

Sans rien perdre de sa sereine confiance, le P. Eymard écrivait : « Ce que Dieu veut est toujours le meilleur... et j'ose dire que toutes les croix, toutes les épreuves et humiliations qui m'arrivent me font du bien et réjouissent mon âme, car c'est la pluie du ciel... »

« Nous sommes toujours sur la croix, le démon



fait l'impossible pour nous empêcher d'acquérir la maison que nous avons en vue. Mais Jésus est Roi, et il ne peut être vaincu. »

Cependant des mois s'écoulèrent, et comme l'avait écrit le Serviteur de Dieu, on était menacé « d'être à la rue ».

Dans sa détresse, il adressait au Seigneur cette protestation de confiance et d'indéfectible abandon, consignée dans ses notes intimes :

« Donnez-moi d'espérer contre toute espérance, ô Seigneur Jésus... Je m'abandonne à vous, Seigneur... Vous ferez toutes choses, car tout appui humain nous manque, et je suis dans les plus épaisses ténèbres... Seigneur Jésus, sauvez-nous. Tout ce qui nous reste, c'est de pouvoir élever encore nos regards suppliants vers vous... ! Pourvu que votre sainte volonté triomphe, je boirai virilement le calice de votre Passion pour votre amour. »

De tels accents de confiance ne pouvaient demeurer sans écho dans le cœur de Dieu. Le jour de Pâques 1858, la petite communauté prenait possession d'une maison située au Faubourg Saint-Jacques, 68, et en vertu d'une faculté signée par l'archevêque de Paris autorisant l'Exposition perpétuelle, elle inaugurait le service d'adoration dans la modeste chapelle que le P. Eymard devait appeler *la chapelle des Miracles*, à raison des grâces que le divin Maître y répandit à profusion.

Quelle joie pour son cœur de pouvoir annoncer ce qu'il avait si ardemment désiré.

« Dans quelques semaines, écrit-il, nous aurons

une plus grande chapelle, où Jésus, le bon Jésus, sera solennellement exposé et rayonnera de toutes parts avec sa lumière et sa fécondité d'amour. Que nous sommes heureux ! » Et de fait, les six premiers mois furent consacrés à préparer la future chapelle. Durant la période des préparatifs du Cénacle eucharistique, il écrivait encore : « Gloire à Dieu ! *Que son règne arrive !* c'est là ma pensée, mon désir, mon bonheur, ma vie, ma mort ! c'est la prière que je fais continuellement... Que le règne de son amour arrive et s'étende sur toute la terre et la consume du feu céleste et éternel !... Que souvent, à la vue de ce beau trône eucharistique que nous lui élevons, je dis à ce bon Seigneur : « *Que je sois l'escabeau de vos pieds ; que je souffre, que je sois humilié, que je meure ! Tout m'est beau et bon, pourvu que vous régniez !* »

L'expropriation devait hélas ! au bout de neuf ans, rendre nécessaire un nouvel exode qui devait marquer une des dernières étapes de l'Œuvre eucharistique et lui assurer son entière et définitive vitalité.

Mais une autre sorte d'épreuve, non moins douloureuse pour le cœur de ce serviteur dévoué de l'Eucharistie, c'était la pénurie des sujets résolus à se consacrer au service du Roi d'amour, et, plus encore le départ de ceux qui, après un court essai, renonçaient à ce service.

« Priez, s'il vous plaît, avait-il écrit, pour que Dieu choisisse lui-même les premiers adorateurs, les premiers religieux, afin qu'ils soient bien remplis de son esprit et de son amour. »

« Priez pour que de mauvaises vocations ne viennent pas nous affliger... Je tremble pour les premières vocations à venir ! »

Ces craintes du Serviteur de Dieu n'étaient pas sans fondement.

Une Œuvre comme celle qui venait de surgir était, par son but et son organisation, une Œuvre nouvelle, impliquant un esprit, des obligations de tous points adaptés à l'objet de cette Œuvre, à sa fin. A la profession de la vie religieuse, devait s'ajouter celle de la vie eucharistique, ou plutôt les deux, en se combinant, ne devaient faire qu'une dans un même esprit. Il s'agissait donc d'une Œuvre réclamant non seulement des aptitudes à la vie conventuelle, mais encore une force de volonté prête à ne reculer ni devant les privations de la pauvreté, ni devant le don continu de soi pour le service personnel et perpétuel du divin Roi de l'Hostie.

Cette Œuvre ne devait pas être comprise du premier coup ni rencontrer des adhésions nombreuses et surtout durables. Aussi bien le vénéré Fondateur, qui avait entrevu les difficultés d'une telle Œuvre, s'était-il préparé à faire face à l'épreuve et à soutenir les coups plus ou moins douloureux qui viendraient successivement ou simultanément fondre sur lui.

Sa correspondance d'alors reproduit fidèlement ses pensées à ce sujet et les dispositions de son âme, trempée pour le sacrifice.

« Il nous faut des hommes nouveaux, des âmes

qui ne veulent que Jésus-Christ et sa gloire et non leurs goûts spirituels, leur attrait d'amour-propre, leur zèle d'activité naturelle. »

Mais ces « hommes nouveaux », ces « prêtres de feu », comme il devait dire dans une autre circonstance, ne se pressaient pas de venir.

En septembre 1856, c'est-à-dire au début de l'Œuvre, le P. Eymard écrivait :

« Nous sommes quatre : deux prêtres et deux serviteurs, dont l'un portier et l'autre cuisinier... Il y a trois ou quatre prêtres qui ont répondu à l'appel eucharistique ; mais je crains que le démon, que la nature, que les amis intéressés ne leur fassent partager l'état des premiers invités de l'Évangile aux noces du fils du Roi.

« A la garde de Dieu; ce n'est pas à nous de faire les vocations, mais de les recevoir de la bonté divine. C'est le Roi qui invite et non le serviteur... Le monde et les amis, qui ne jugent des choses que par le succès, le nombre et la fortune, riront de nous et nous regarderont comme stériles et sans crédit... Quel bon fumier pour le grain de l'arbre ! »

« Nous prions et nous cherchons, mais il est si difficile de trouver quelqu'un qui se donne tout entier et vienne pour Jésus-Christ seul !

« Il n'est encore venu *personne* ! A cela je m'applique sans cesse ces paroles de Notre-Seigneur : « Si le grain de froment ne meurt, il reste seul. » Quand est-ce donc que le vieil homme sera entièrement mort en moi, afin que le règne de Notre-Seigneur commence ? »

« Nous sommes neuf ici : quelques vocations s'annoncent, mais hélas ! on a peur de l'adoration ! Cette vocation eucharistique pourtant si belle, si sainte, si aimable, effraie. J'entends toujours dire : « Moi, il me faut de la vie active ! » comme si l'amour divin n'était pas actif ; comme si la flamme qui s'exhale du foyer n'était pas vive et puissante. Mais c'est la nature qui parle, et on croit que c'est le zèle. »

« Il paraît, écrivait-il sur un ton plaisant au P. de Cuers, que nous avons la grâce d'effrayer les gens, car quand ils nous ont vus à l'œuvre, ils prennent peur et ne répondent même plus.

« Ainsi quand Notre-Seigneur annonça la Sainte Eucharistie, excepté les douze, tout le monde l'abandonna, au moins pour le moment. Il me semble qu'une bonne vocation ne devrait pas se sauver de peur ; cependant on peut être infidèle. Il faut donc s'habituer à ne compter sur les demandes et sur les promesses que lorsqu'elles sont à l'œuvre et que Notre-Seigneur les attire et les lie à son divin service... J'en ris quelquefois tout seul. »

Mais s'il en riait « quelquefois », son cœur saignait souvent à la pensée que Celui qui devrait être entouré de nombreux adorateurs, d'une Garde d'honneur empressée autour de son trône, en était réduit à ne compter que quelques rares unités d'« hommes de bonne volonté », ou plutôt, hélas ! à voir se succéder sans se résoudre à faire

halte à ses pieds, des imitateurs de ces Juifs auxquels faisait allusion la lettre citée.

« Hélas ! hélas ! disait-il, qu'il y en a peu pour le service pur et désintéressé de Jésus ! Je n'aurais jamais cru qu'il y eût tant d'esclaves de la nature au sein des grâces et des faveurs de Dieu. »

Toutefois, au milieu des difficultés de cette fondation et du recrutement des sujets, le P. Eymard ne perdait pas confiance. Il écrivait à celle qui devait être sa collaboratrice dans l'institution des « Servantes du Très Saint Sacrement » et en devenir la première supérieure : « Dieu me fait la grâce de tout souffrir avec joie pour l'établissement de son règne eucharistique ; d'estimer comme la plus grande grâce d'être ignoré et inconnu du monde et du monde religieux. Je sens qu'il faut que les racines soient cachées sous terre et que ce petit feu soit couvert de cendres ;... je sens que ce n'est pas encore le moment de paraître : il faut grandir autour du divin tabernacle, et y vivre comme les anges, presque invisibles. »

« C'est une bonne fortune pour les Œuvres de Dieu que les épreuves, surtout les déceptions : la gloire de Dieu est alors engagée ; la pauvre humanité n'apparaît plus qu'avec sa pauvreté, ses misères et son néant. Qu'il fait bon fonder sur Dieu et rien que sur Dieu ! »

Les lettres de cette époque sont pleines de pensées et de sentiments semblables à ceux exprimés



dans les citations qui précèdent. Elles projettent un jour des plus instructifs sur la façon dont les saints Fondateurs entendent se comporter à l'égard de Dieu qui les emploie comme instruments de ses volontés.

« Saint François de Sales, écrit-il, disait à sainte Jeanne de Chantal, quand il eut résolu d'établir la Congrégation de la Visitation : « Je ne vois point de jour pour cela ! mais je m'assure que Dieu le fera. » Je puis dire la même chose. Je ne sais pas quand ce petit grain germera et sera fécond ; quand les bonnes vocations viendront ! mais ce que je crois, *c'est que Dieu la bénira un jour.* »

Cette bénédiction divine devait être accordée à l'Œuvre du saint Fondateur, surtout après sa bienheureuse mort.

En attendant la fructification « de ce petit grain » prometteur d'une moisson abondante, c'était, pour le Serviteur de Dieu, la période féconde, mais douloureuse, des sacrifices désirés et acceptés.

« Il faut, dira-t-il, que l'Œuvre passe par le creuset des épreuves et s'épure. Il faut savoir que l'homme n'est rien et ne peut rien faire de bon par lui-même. On a besoin d'apprendre cette vérité par l'expérience. »

Le vénéré Fondateur connu, à cette époque, des heures d'agonie, durant lesquelles une âme d'une trempe moins forte que la sienne se fût irrémédiablement brisée et eût tout abandonné.

A certains jours, le départ de postulants décou-

ragés ou infidèles réduisait à un nombre plus qu'insuffisant les membres de la communauté. « Nous allons rester deux ici ; mais j'espère que Dieu, qui nous a toujours assistés dans le besoin, nous enverra du secours quand il le jugera bon ; en attendant, nous pouvons continuer son saint service, même de nuit... Tant que nous suffisons au service du Maître, tout va bien. »

« Il faut, ajoutait-il, que la Société passe par toutes les épreuves des hommes : il faut bien prendre l'expérience de cette pauvre nature humaine. »

Ayant dû, sur l'ordre du médecin, aller faire une cure à Allevard, le Père trouva, lorsqu'il revint à Paris, de nouvelles épreuves.

« Depuis mon arrivée ici,... des croix m'attendaient ; elles n'ont pas encore fleuri ; mais je les reçois comme venant de Notre-Seigneur. Ce sont des déceptions, des abandonnements de l'Œuvre eucharistique, venant de la part de sujets sur lesquels je comptais... Que Dieu en soit béni et glorifié ! »

« J'ai trouvé en arrivant ici le démon furieux contre notre petite Œuvre... Que Dieu se lève et combatte pour sa gloire ! Oui, c'est par la Croix qu'il faut fonder et par le sacrifice qu'il faut servir Jésus-Hostie. »

« Avant mon départ, tout allait à merveille ; on allait acheter une nouvelle maison ; l'argent se présentait, et des sujets s'annonçaient à l'Œuvre si belle ; mes confrères se portaient bien... Tout est

changé, tout est souffrant;... que Dieu en soit béni !.. »

Rien n'est touchant dans sa simplicité toute évangélique comme cette lettre à une de ses filles spirituelles, dans laquelle le vénéré Fondateur dit sa détresse et le secours providentiel dont sa confiance a été l'objet : « Enfin, chère fille en Notre-Seigneur, me voici un peu à vous. J'ai été comme quelqu'un qui a été exposé à la grêle, sans abri, ne pensant qu'à la recevoir, et n'ayant ni le temps, disons mieux, ni le courage pour autre chose.

« Ces petites tempêtes sont passées en partie : deux prêtres, un frère sont partis... Ce qui me causait de la tristesse, c'était de songer que peut-être il faudrait suspendre notre Exposition faute de sujets. Mais Notre-Seigneur a eu pitié de nous.

« Quelques heures après le départ du premier prêtre, le P. C. est arrivé : et quelques jours après, un frère, de sorte que nous restons six comme avant, voyez que le bon Dieu est bon ! »

Des amis, jusque-là fidèles, s'étaient retournés contre lui, l'avaient abandonné. Il écrivait en cette circonstance : « Tout le monde nous a abandonnés. Mais mon âme est dans un paradis de joie de n'avoir aucune protection humaine, aucune amitié, même religieuse, en dehors de chez nous. Aussi ma grande ambition est d'être le *chevalier du pur amour* de Jésus et pour sa plus grande gloire au Très Saint Sacrement. »

Et faisant allusion à la défection de certains sujets

qui avaient, au début, fait concevoir des espérances, et à l'attitude indifférente, même hostile, prise par des amis de la première heure, sur le concours et l'appui desquels il avait compté, le Serviteur de Dieu écrivait : « Dieu n'a besoin de personne, il veut se réserver à lui seul la gloire de son Œuvre... Et nous, il nous veut libres de toute influence, de toute protection, de toute direction étrangère. Tant que nous servons bien notre Maître, ne craignons rien : tout ce travail d'épuration, d'éloignement, de désertion, d'abandon des créatures est la plus grande des grâces. J'en remercie sans cesse notre bon Maître, et j'ose dire que j'en crains et redoute la cessation, car l'épreuve vaut mieux que le succès, la croix que le Thabor. »

« Ah ! disait-il encore, si nous étions des saints, nous dirions au bon Dieu de nous crucifier davantage, de nous annihiler tout à fait afin que sa gloire seule soit bénie et sa grâce divine remerciée. »

Ce « crucifiement » qu'il souhaitait, il devait en faire la douloureuse et bienfaisante expérience ; et sa confiance, au milieu des épreuves, devait aller jusqu'aux limites de l'héroïsme.

Un jour, son premier compagnon, ce frère d'armes sur la fidélité duquel il avait cru pouvoir compter, découragé, sans doute, de l'insuccès apparent de l'Œuvre eucharistique, se sépara du Serviteur de Dieu et quitta le toit qui les abritait. De ce fait, le P. Eymard restait seul !

Sans perdre un seul instant confiance, il se

revêt du surplis et de l'étole, se rend à la chapelle, expose le Très Saint Sacrement, s'agenouille au prie-Dieu et, s'adressant à Notre-Seigneur : « Vous êtes à votre place, bon Maître, et moi à la mienne, dit-il. A vous de faire le reste ! » Cette mise en demeure, inspirée par un sentiment de confiance sublime, reçut sa récompense. Après vingt-quatre heures, le transfuge revint et reprit sa place aux pieds du Maître adoré.

Et, ce qui est vraiment admirable et démontre l'éminente sainteté du vénéré Fondateur, c'est, en plus de sa confiance invincible au plus fort de toutes ces épreuves, et de son humble soumission sous les rigueurs qui fondent sur lui, c'est sa foi, une foi que rien ne saurait ébranler, en la puissance du divin fondement sur lequel son Œuvre est établie.

« Oui, oui, je suis assuré que nous avons la vie, et la vie éternelle dans l'adorable Sacrement et que, jusqu'à la fin du monde, nous serons sa garde d'honneur, sa petite cour eucharistique.

« Les hommes, les démons, nos imperfections secouent notre petite nacelle, mais elle porte Jésus-Christ. Nous servons un bon Maître, et nous n'avons besoin de la protection de personne pour le servir. »

« Oui, notre Œuvre eucharistique vient de Dieu ; nous avons tant de miracles de Providence, que nous serions bien ingrats et bien aveugles de ne pas le voir et remercier la divine Bonté. »

On le voit, par ce qui vient d'être dit, toutes ces épreuves apparaissaient au vénéré Fondateur comme un signe indubitable de l'approbation divine, comme une condition indispensable de fécondité. Non seulement, il les acceptait comme venant de Dieu, mais il les désirait, comme on l'a vu, et ne savait trop en témoigner à Dieu sa reconnaissance.

« C'est une bonne fortune pour les Œuvres de Dieu, écrivait-il, que les épreuves et les déceptions; la gloire de Dieu est alors engagée; la pauvre humanité n'apparaît plus alors qu'avec sa pauvreté, ses misères et son néant. Qu'il fait bon fonder en Dieu et rien que sur Dieu!... S'il y a eu des âmes sympathiques et saintes qui nous ont servi au nom de la Providence divine, celles qui nous ont exercés ont été une grâce de lumière, de sainte liberté, de grande confiance en Dieu. »

« Saint Paul disait aux premiers chrétiens persécutés : « Vous n'avez pas encore combattu jusqu'au sang. » Que nous sommes loin des Apôtres, des grandes âmes, de Jésus-Christ! »

Il écrivait encore : « Jésus-Christ nous fait passer par un chemin de grâces et d'épreuves auxquelles nous ne nous attendions pas; mais c'est là ce qui nous donne confiance. »

« La petite Œuvre chemine dans le silence et germe sous terre; nous attendons avec paix et confiance le moment de Dieu. En attendant, nous faisons comme Jésus au désert... On prie, on souffre, on espère!... »

Et de fait, l'Œuvre eucharistique se développait



lentement, sous la bénédiction de Dieu, et le Père ne savait trop en exprimer sa reconnaissance à l'Auteur de tout don : « Oui, oui, écrivait-il, la marche de la divine Providence est admirable; les difficultés deviennent des lumières et sont toujours de grandes grâces. Que Dieu est bon de nous avoir choisis et guidés pour cette belle Œuvre!.. Ce qui me comble de joie, c'est que personne n'a la gloire d'être son fondateur, son protecteur, son défenseur, sa loi. Quelle belle position elle a! Elle ne dépend que de Dieu et de la sainte Église. Elle a pour fin, pour centre, pour but premier et dernier l'adorable Personne de Jésus-Christ au Très Saint Sacrement. Elle n'a rien et possède tout. Elle semble ne rien faire, mais que sa vie est belle et puissante aux pieds du Dieu des miséricordes! »

Une lettre datée du 5 mai 1859 résume ainsi les épreuves auxquelles fut soumise l'Œuvre à ses débuts et nous révèle les sentiments qu'elles inspiraient au saint Fondateur.

« ... Les croix se succèdent et se multiplient sur notre petit calvaire et au milieu de mille embarras et occupations qui me laissent à peine le temps de prier et de gémir aux pieds de Notre-Seigneur.

« En me dévouant à l'Œuvre eucharistique, je savais en principe que j'allais au calvaire; mais la Bonté divine me le montrait à travers tant de grâces et d'amour, que je l'embrassais avec joie. Aujourd'hui j'ai le bonheur d'être sur le calvaire, mais comme une pauvre victime qui se laisse faire, voilà tout.

« Vous me direz peut-être : mais quelles sont donc ces croix ? Il y a les croix du dehors : croix de personnes hostiles, de personnes à idées fausses, déceptions, changement de domicile et ne trouvant rien de convenable ; il y a les petites persécutions, les petites calomnies, les coups d'épingles ; les vocations fausses, etc... » Et il concluait : « Tout cela nous éprouve, mais ne nous abat pas. Nous savons que c'est au milieu des tribulations que le règne de Dieu s'établit et se consolide. La pauvre nature gémit, mais la grâce console, et nous serons bien heureux un jour d'avoir un peu souffert. Priez pour nous, afin que nous n'ôtions pas une épine de la couronne de notre bon Maître. »

## VI

La fondation de l'Institut du Très Saint Sacrement se rattache à une pensée initiale exprimée à plusieurs reprises par le Serviteur de Dieu dans les termes suivants : « Tous les mystères de Jésus et de Marie ont un Corps religieux qui les honore, les perpétue, en honore l'esprit, les influences, la vie ; seule l'Eucharistie n'en a pas,

« Et pourquoi le plus grand des mystères n'aurait-il pas le sien ? Pourquoi le Roi des rois n'aurait-il pas aussi sa garde d'honneur, sa cour eucharistique ? Pourquoi les hommes ne viendraient-ils pas prendre leur place au Cénacle ? »

Cette pensée s'était précisée de jour en jour

dans son esprit, en prenant une forme pratique : « Se consacrer à l'Eucharistie pour la servir personnellement, et attirer à ce service les âmes chrétiennes : car l'Eucharistie, notre Emmanuel, est pour tous. »

Mais quelle sera la forme de ce service ? « Ce sera un service, avait dit le vénéré Fondateur, à la fois contemplatif et actif : contemplatif, par l'adoration au pied de l'Hostie solennellement exposée ; actif, par l'apostolat eucharistique consistant dans la prédication, dont le thème exclusif ou tout au moins central sera l'Eucharistie, et par la formation d'une garde d'honneur autour de l'Hostie sainte composée des diverses classes de la Société. »

Toutefois, dans la pensée du Fondateur, cet apostolat devrait être subordonné au service personnel et permanent de Notre-Seigneur ; l'adoration devrait avoir, en principe et en fait, le pas sur l'action. Cette pensée fondamentale, il l'énonçait en tête de ses Constitutions : « Que nos religieux, y était-il dit, sachent bien qu'ils n'ont été *uniquement* choisis et qu'ils n'ont fait profession que pour se dévouer au service de la divine Personne de Jésus-Christ, notre Roi et notre Dieu, véritablement, réellement et substantiellement présent dans le Sacrement de son amour. C'est pourquoi, comme de bons et fidèles serviteurs d'un si grand Roi, ils consacreront totalement à sa plus grande gloire leurs qualités et leurs vertus, leurs études et leurs travaux, sans propre personnel, *absque sui proprio*. »

Dans ses entretiens à la Communauté, le Bienheureux ne devait cesser de rappeler ce principe essentiel et de prémunir ses religieux contre toute dérogation à cette règle primordiale.

« Quand vous êtes venus frapper à la porte de ce saint asile, disait-il en s'adressant en particulier aux novices, vous a-t-on demandé quelle aptitude vous aviez, quel degré de vertu ; si vous aviez fait plus ou moins de bonnes œuvres ? — Non. On vous a regardé : Qui vous envoie ? — Jésus-Christ. — A qui venez-vous ? — A Jésus-Christ. Avez-vous quelques conditions à faire ? — Aucune. — Entrez, entrez vite !

« On vous a initiés à l'adoration. — Voulez-vous vous mettre sur ce prie-Dieu et y brûler comme le cierge qui est devant vous, être serviteur de Notre-Seigneur ? — Oui. — Venez... Servez-le et demeurez en paix sur votre sort. Tant qu'il sera content de vous, il vous gardera, et personne n'aura rien à vous dire. »

Il disait encore à ses religieux : « La Société du Très Saint Sacrement n'est et ne veut être que pour le service de la Personne de Notre-Seigneur ; elle lui consacre tout ce qu'elle est, tout ce qu'elle a : ses enfants et tout ce qu'ils sont ; elle n'en veut rien prendre ni pour soi ni pour les autres, car c'est si peu en comparaison de ce que mérite son Grand Roi ! »

Ces derniers mots disent en leur éloquente concision dans quel esprit le religieux du Très Saint

Sacrement devra s'acquitter de ce royal service : dans un esprit d'abnégation, de démission totale de soi. Le Père s'en explique, d'ailleurs, ainsi : « Il faut une vertu qui soit souverainement et perpétuellement eucharistique, dont Notre-Seigneur soit perpétuellement le modèle présent, la grâce et la fin actuelle. Or qu'est-ce qui caractérise l'Eucharistie ? L'anéantissement. De même que le Fils de Dieu prenant la forme d'esclave s'est anéanti dans l'Incarnation, ainsi, et plus profondément encore, s'anéantit-il dans l'Eucharistie, où il a pris la forme du pain. »

Se livrer au service de ce Dieu anéanti, sans vouloir rien réserver pour soi, devra être l'objectif, et telle aussi devra être la préoccupation constante du religieux adorateur. « Et donc, redisait fréquemment le P. Eymard, rien par moi et rien pour moi ; tout par Jésus et pour Jésus. » « Cette pensée, ajoutait-il, est vieille dans le monde ; nous ne l'avons certes pas inventée. C'est le *vivo, jam non ego* de saint Paul. Les Saints l'ont réalisé dans leur conduite ; nous voulons seulement en faire la vertu d'un Corps religieux. »

Et s'exaltant à cette pensée, il s'écriait : « Le don appelle le don ; puisque Notre-Seigneur se donne lui-même avec ses grâces, donnez-lui non seulement vos œuvres, mais vous-mêmes... Ces mots de votre Règle : « Ils serviront par le don d'eux-mêmes », qui sont écrits au chapitre le plus important, puisqu'il traite de l'adoration, ces mots vous mettent dans l'obligation d'imiter Notre-Seigneur dans son

sacrifice de personnalité... Comprenez-vous combien est belle la grâce qui vous est faite par votre vocation, de vous mettre dans le devoir de faire à Dieu un sacrifice de personnalité analogue à celui que fit Jésus-Christ, le Verbe Incarné. Je dis que c'est là la grâce propre et distinctive de notre vocation. »

Mais quel sera le mobile et le principe dominant et agissant de ce don total de soi, de cette abnégation et démission de la personnalité au service de l'Eucharistie? D'un mot, le Père répond : l'amour, le principe de l'amour.

« La sainteté de nos religieux, écrit-il dans sa Règle, doit être fondée tout entière sur la loi du divin amour. L'amour de Jésus sacramenté : voilà leur loi, leur vertu suprême...

« L'amour eucharistique : voilà ce qui doit être la loi souveraine de toutes nos vertus, le thème de notre zèle et le caractère distinctif de notre perfection... »

Et pour parvenir à cette perfection, le sage Fondateur ne multipliera pas les moyens : il les voit tous réunis et concentrés dans les rapports quotidiens avec le « Dieu sacramenté », modèle et grâce de toutes les vertus.

« La divine Eucharistie, dit-il, est assez grande, assez puissante pour se suffire : tout doit sortir d'Elle et revenir à Elle. L'esprit de l'Institut doit être *in* et sortir du Cœur divin. Sa règle, ses œuvres, ses moyens, tout est dans l'adorable Hostie. »



Comment, fondée sur de tels principes, une Société religieuse n'aurait-elle pas toutes les garanties de vitalité et de prospérité ? L'événement devait justifier le programme tracé par le Bienheureux Fondateur et démontrer la réalité du divin appel dont il avait été l'objet pour donner à l'Église une famille religieuse de plus, et au monde une orientation des plus fécondes vers le Sacrement qui contient la vie du monde.

## VII

Dès lors, on ne sera pas surpris de voir le Serviteur de Dieu, l'adorateur du Sacrement d'amour, en être aussi l'apôtre.

Son cœur brûlait d'un ardent désir de faire connaître, adorer et aimer le divin Compagnon de notre terrestre exil. Sa correspondance tout entière témoigne de cette préoccupation constante, dominante.

« La première mission de la milice eucharistique, écrivait-il, est de garder et d'honorer Jésus-Christ sur son trône comme sa garde d'honneur. Mais nous exposons Notre-Seigneur, nous le montrons pour jeter à ses pieds d'innombrables adorateurs.

« Une vie purement contemplative ne peut être pleinement eucharistique : le foyer a une flamme... Il nous faut à nous aussi, une œuvre de zèle eucharistique ; autrement, nos adorateurs, dans les moment libres, perdraient leur temps... »

« La Société du Très Saint Sacrement, disait-il encore, ne se contente pas d'adorer, d'aimer et de servir par elle-même le Dieu de l'Eucharistie. Dans son zèle pour sa gloire, elle veut le faire adorer et servir de tous les hommes. Jésus a dit : « Je suis venu apporter le feu sur la terre, tout mon désir est de voir ce feu embraser l'univers.

« Or ce feu divin, c'est l'Eucharistie, dit saint Jean Chrysostome : *Carbo est Eucharistia quae nos inflammat*. Les incendiaires de ce feu eucharistique sont tous ceux qui aiment Jésus : car l'amour véritable veut le règne et la gloire de son bien-aimé. Voilà la belle, l'aimable mission de tout religieux du Très Saint Sacrement, disciple et apôtre de l'amour eucharistique... »

Dans sa pensée, ce n'était pas seulement une élite qu'il fallait soumettre à l'influence sanctifiante du Sacrement d'amour, mais toutes les classes de la société. Trois Œuvres, entre autres, naquirent de cette pensée : celle de la *première Communion des adultes*, celle des *prêtres*, et celle de l'*Agrégation du Très Saint Sacrement*.

L'Œuvre des adultes, la première en date, fut l'occasion providentielle de la fondation de la Société du Très Saint Sacrement. Cette Œuvre, accueillie avec bonheur par l'archevêque de Paris, M<sup>gr</sup> Sibour, avait pour but « de rechercher, d'instruire et de préparer à la première communion les adultes ayant dépassé l'âge d'admission aux catéchismes paroissiaux, ou bien ceux qui, à raison de leur travail prolongé dans les ateliers, ne pouvaient pas y assister.

Le recrutement en était conçu de façon très ingénieuse, fait par les enfants eux-mêmes. Le dimanche qui suivait leur première communion, ils amenaient un remplaçant.

« Notre Œuvre de la première communion des adultes, écrivait le Père Eymard, va grandissant; 150 à 160 ouvriers ont le bonheur d'être préparés à recevoir Jésus. Ce sont de pauvres chiffonniers, de pauvres enfants de fabriques abandonnés. Belle et aimable mission! c'est la mission royale de noces eucharistiques. » « Belle et royale Œuvre, écrivait-il encore : il faut nous y donner corps et biens. C'est l'Œuvre du zèle par excellence : elle va droit au règne de la divine Eucharistie. »

Cette Œuvre, qui fonctionna presque jusqu'à la mort du bienheureux Fondateur et qui devait être reprise plus tard jusqu'à l'époque de la dispersion des Congrégations religieuses, donna des résultats on ne peut plus consolants. « Que de fois, écrivait le Père, nos enfants nous reviennent avec leur père, leur mère, leurs frères et leurs sœurs plus âgés demandant aussi d'être admis au bonheur de la première Communion! Que de mariages réhabilités ont été le fruit de la première communion de ces enfants, apôtres de leur propre famille! »

Le P. Eymard affectionnait particulièrement cette Œuvre. « Nous ne la céderions pas, disait-il, pour une œuvre princière. »

L'Œuvre des prêtres fut aussi l'objet de sa sollicitude apostolique. La très haute estime qu'il pro-

fessait pour le sacerdoce lui inspirait pour ceux qui en ont reçu le caractère sacré une vénération qui confinait à un culte. « Les prêtres ! les prêtres, s'écriait-il un jour, je laisserais tout pour les prêtres ! »

Étant encore mariste, il écrivait à son supérieur général, le T. R. P. Colin : « J'ai été fortement impressionné à Fourvière de l'abandon spirituel des prêtres séculiers, au milieu de leur ministère, de la plainte que quelques prêtres m'ont faite de se voir seuls, isolés de tout secours spécial, de n'avoir pas même pour eux les secours que les laïques ont, dans le monde, dans les pieuses associations qui remplissent nos villes. »

Devenu Fondateur, il écrivait à une personne placée sous sa direction spirituelle : « Je comprends mieux que jamais que ranimer, alimenter, perfectionner l'esprit et la dévotion eucharistiques dans les prêtres, c'est l'œuvre par excellence et la plus nécessaire de toutes... Jésus peut tout ! S'il lui plaît de choisir de si pauvres instruments, c'est qu'il veut en avoir toute la gloire. »

A ses religieux de Paris il disait, en décembre 1859 : « Je voudrais former une *Association des Prêtres des paroisses*, les unir par la prière, certains statuts, des conférences périodiques, et les sanctifier par le Très Saint Sacrement. »

« *Travailler sur les prêtres*, aimait-il à dire, c'est *travailler sur des multiplicateurs*. Que la sainte Eucharistie devienne le centre de leurs pensées, le but de leurs travaux : ils auront à leur

disposition le moyen le plus efficace de conversion et de sanctification pour les peuples. »

« Voyez-vous, disait-il encore, sanctifier les prêtres par l'Eucharistie, cela embrasse tout. Avec les prêtres, on a les paroissiens, le pays tout entier. Et quel besoin il y a d'une Œuvre pareille ! *Oh ! oui cela viendra !* »

Et cela est venu, selon les prévisions, — nous allons écrire : la prédiction, — du Serviteur de Dieu. L'Association des Prêtres adorateurs, fondée après sa mort<sup>1</sup>, et canoniquement approuvée par le Saint-Siège apostolique a pris de merveilleux développements. Elle compte, à l'heure actuelle, plus de 120.000 Prêtres associés, répandus dans toutes les parties du monde catholique, et porte des fruits les plus manifestes de sanctification personnelle et de rénovation spirituelle des paroisses.

Parmi les membres du clergé, les vétérans dont la vieillesse est souvent condamnée à l'isolement, à l'infirmité et à la privation de tout ministère, lui avaient inspiré d'offrir aux Prêtres la faculté, dans leurs vieux jours, de venir achever leur vie

1. Sous l'empire de cette pensée d'une Association adoratrice des prêtres séculiers, le P. Eymard avait écrit, dès le 27 septembre 1859 : « Je vais m'occuper, dans tous mes moments libres, à rédiger mes notes sur le Tiers-Ordre (c'est ce nom qu'il donnait alors à cette association projetée). Plusieurs prêtres l'attendent. Je comprends mieux que jamais que ranimer, alimenter et perfectionner l'esprit et la dévotion eucharistiques dans les prêtres, c'est là l'œuvre par excellence, la plus nécessaire de toutes. »

au pied du Très Saint Sacrement. Il écrivait à ce sujet :

« Est-il une retraite plus honorable, plus délicate pour les vétérans du sacerdoce, qui ont blanchi sous les armes spirituelles et combattu les bons combats du Seigneur, que celle qui leur serait offerte aux pieds de leur Roi? Là ils pourraient faire une halte avant le grand voyage de l'éternité et se préparer plus saintement à paraître devant leur Juge.

« Et ils serviraient encore, chacun selon ses forces. Les infirmes seraient traités avec amour, comme nos pères vénérables. Ils visiteraient de temps en temps le Très Saint Sacrement, pour réjouir leur vie glacée par l'âge et la souffrance. Ceux qui pourraient supporter une partie du service eucharistique, le feraient. »

Cette pensée du saint Fondateur, si belle, si touchante, ne devait avoir qu'une réalisation insuffisante. Le travail imposé par les diverses fondations de Cénacles eucharistiques et aussi sa mort prématurée ne lui laissèrent pas le temps de réaliser cette Œuvre chère à son cœur si éminemment sacerdotal. Un jour, s'il plaît à Dieu, et grâce à son développement numérique, la Congrégation du Très Saint Sacrement pourra fournir aux prêtres âgés cette « retraite honorable », qui sera pour eux le plus doux couronnement de leur vie apostolique et la meilleure des préparations à la mort ou plutôt à la vie éternelle.



Il n'est pas jusqu'à ce mode de recrutement si répandu à l'heure actuelle dans la plupart des Instituts religieux, les Juvénats ou Petits Noviciats, auquel n'ait songé, avec sa clairvoyance réalisatrice, le prévoyant Fondateur : « Nous commençons enfin, écrivait-il le 1<sup>er</sup> mai 1866, la petite pépinière eucharistique. Une très honorable famille nous a offert son fils unique de douze ans, pour être élevé dans la sainte Religion. Ce jeune *oblatus* est un enfant de bénédiction : piété, intelligence et santé, tout est réuni. Nous allons tâcher d'en trouver trois à quatre d'abord, pour commencer le vrai noyau, car saint Benoît et beaucoup d'autres grands saints furent ainsi offerts à Dieu. Il faut la jeunesse pour donner de solides et fortes vocations<sup>1</sup>. »

Mais une Œuvre qui devait s'épanouir du vivant du Serviteur de Dieu et prendre, après sa mort, une extension qu'on peut qualifier de mondiale, fut celle de l'*Agrégation du Très Saint Sacrement*, par le moyen de laquelle il voulait attirer au pied du trône eucharistique toutes les classes de la société, faire pénétrer dans la vie chrétienne la pensée et l'amour de l'Eucharistie, rendre à la dévotion envers le Très Saint Sacrement la place d'honneur qui lui est due et habituer les

1. La Congrégation du Très Saint Sacrement a réalisé cette pensée de son Bienheureux Fondateur par l'établissement de plusieurs « Juvénats », qui sont l'un des meilleurs moyens de recrutement et de formation à la vie religieuse et eucharistique.

âmes à venir puiser à cette source de tout bien.

« Sachez, écrivait-il, que quand on a mis dans une âme une étincelle eucharistique, on y a mis un germe divin de vie et de toutes les vertus, qui se suffit, pour ainsi dire, à lui-même. »

Amener de nombreux adorateurs au pied de l'Eucharistie, constituer autour du Roi du Ciel, vivant sacramentellement au milieu de ses sujets de la terre n'était aux yeux du P. Eymard qu'un moyen de les amener à faire de leurs cœurs autant de tabernacles vivants dans lesquels ce divin Roi pût, selon son désir, venir résider et devenir le principe dirigeant de leur vie.

A l'œuvre de l'*Agrégation du Très Saint Sacrement* devait se rattacher, pour les compléter celle des « Semaines eucharistiques », comprenant des associés qui, en plus du service personnel de l'adoration à des heures déterminées, devaient subvenir, à tour de rôle, durant une semaine, aux frais du luminaire et de l'ornementation de l'autel de l'Exposition.

Ce fut et ce sera l'une des gloires du Bienheureux d'avoir été un promoteur infatigable autant qu'éclairé de la pratique de la Communion. A une époque où la Communion fréquente n'était encore que le partage de quelques privilégiés, où elle était considérée bien plutôt comme une récompense décernée à la vertu, à la sainteté, que comme un secours divin offert à la faiblesse humaine, le Serviteur de Dieu, s'appuyant sur les

principes immuables et la doctrine traditionnelle de la sainte Église, animé de son véritable esprit, s'inspirant aussi des données d'une expérience personnelle des plus averties, n'hésita jamais à préconiser, en toute circonstance, la réception fréquente, quotidienne du Sacrement de vie. Jamais il ne dévia de cette largeur de vue qui dans la communion voit, non une *fin*, mais un *moyen*.

On peut dire que, sous ce rapport, il fut un apôtre et un vulgarisateur de la pratique de la communion quotidienne à la portée de tous, si hautement recommandée de nos jours, par les décrets de Pie X de sainte mémoire. Toutes ses lettres témoignent de cette façon, la seule vraie, la seule convenable, d'envisager la participation au Sacrement donné au monde par le Sauveur des hommes « pour être la vie du monde ».

« La Communion, disait-il, est la nourriture de nos âmes; elle nous fait vivre de la vie de Notre-Seigneur, nous fait connaître et goûter son amour personnel, reproduire ses vertus, son esprit; en un seul mot, elle inocule en nos âmes les mœurs de Jésus-Christ et fait de nous des saints. »

Il revenait fréquemment, on pourrait dire toujours, sur ce thème dans ses instructions, convaincu qu'il était de la nécessité d'éclairer les âmes chrétiennes et de les aider à triompher des vaines craintes opposées par elles à cette fréquence de l'union sacramentelle, et des fausses notions en cours au sujet de la Communion. Nul plus que lui ne prêcha la confiance en Celui qui, ayant dit : « Sans

moi vous ne pouvez rien faire », a voulu donner aux âmes le droit en même temps qu'imposer le devoir de recourir à lui et de s'appuyer sur lui.

Et ce qu'il faisait, par la parole publique il le complétait par la direction privée. Les témoignages abondent qui proclament que le P. Eymard fut un directeur éclairé, sûr, expérimenté dans les voies de Dieu. Sa correspondance volumineuse en témoigne non moins explicitement. Mais invariablement, sans ombre de parti-pris, mais sous l'empire d'une conviction fondée sur une doctrine inattaquable, c'est vers l'Eucharistie non seulement visitée, adorée, mais reçue, qu'il orientait les âmes dans leur direction spirituelle. S'expliquant à ce sujet, il disait : « Jésus est fin et moyen dans l'admirable Sacrement. Quel que soit votre attrait, vous le trouverez satisfait, car qu'y a-t-il de meilleur que d'aller à Jésus par Jésus même ? »

A une de ses filles spirituelles que retenait la crainte de communier fréquemment, il écrivait : « Faites toutes les communions qui vous sont permises. Vous en avez besoin. Vous medites que vous n'en êtes pas digne ! c'est vrai : les anges n'en sont pas dignes ; toute notre sainteté ne mérite pas une communion en toute la vie. Mais vous en avez besoin. Vous êtes faible : c'est la nourriture fortifiante. Vous voulez aimer Dieu : c'est le Sacrement d'amour... Il faudrait communier à toutes les heures du jour, si cela était possible... »

Et encore : « Communiez toujours, malgré vos

distractions et votre pauvreté : la sainte Communion est pour vous la force, la grâce de la vie spirituelle. Rejetez donc bien loin de vous la pensée de suspendre vos communions. »

« Vous ne faites pas de progrès, dites-vous. Hélas ! bonne fille, le progrès véritable consiste à remplir la sainte volonté de Dieu, à reprendre toujours courage, à se relever toujours, à dire sans cesse : « Je ferai mieux. » Faites toujours vos communions... allez-y comme une pauvre mendiante et convalescente... Supportez bien votre état d'impuissance devant Dieu ; c'est l'adoration du pauvre. Tenez-vous bien simplement aux pieds de Dieu...

On se souvient que déjà, en 1850, le P. Eymard multipliait ses prières, dans lesquelles il demandait à Dieu de lui donner une mission qui lui fit faire du bien *par toute la terre*, s'il n'y avait pas d'orgueil dans cette pensée.

Ce bien à faire par toute la terre lui était apparu dans l'Exposition solennelle et dans l'adoration permanente de la divine Eucharistie, à laquelle volontiers il appliquait ces paroles de nos saints Livres : « Lorsque j'aurai été exalté au-dessus de la terre, j'attirerai tout à moi. »

« Gloire à Dieu ! écrivait-il en 1856. Oui, que son règne arrive ! C'est là ma pensée, mon désir, ma vie. C'est la prière que je fais continuellement. Que le règne de son amour arrive et s'étende *sur toute la terre*. »

Il écrivait encore : « Maintenant il faut vite se

mettre à l'œuvre et sauver les âmes par la divine Eucharistie et réveiller la France et l'Europe engourdie dans son sommeil d'indifférence, parce qu'elles ne connaissent pas le don de Dieu, Jésus, l'Emmanuel eucharistique. C'est la torche de l'amour qu'il faut porter dans les âmes tièdes, et qui ne sont telles que parce qu'elles n'ont pas établi leur centre et leur vie dans Jésus au Saint Sacrement. »

Ces pensées, longuement mûries dans le silence de la prière au pied du tabernacle, étaient devenues le thème habituel, invariable, des lettres, des conversations, des prédications du P. Eymard, de la direction donnée par lui aux âmes et en particulier, à celles qui devaient composer sa famille religieuse.

La dominante, dans sa pensée, c'était la *glorification* du Christ eucharistique par l'exposition solennelle et l'adoration perpétuelle, la démonstration publique et sensible de sa présence réelle et l'affirmation de ses droits dans le Sacrement où l'a, pour ainsi dire, localisé sa charité envers les hommes. « Nous exposons Notre-Seigneur, disait-il, nous le montrons pour jeter à ses pieds *d'innombrables* adorateurs. »

« La fin apostolique (de l'Institut), c'est de faire connaître, aimer et servir Notre-Seigneur en son adorable Sacrement; c'est de prêcher *le règne* de son amour; c'est de répandre *partout* ce feu du ciel que Jésus-Christ a apporté et qu'il veut voir allumé *partout*. »



Dans le fait de l'exposition et de l'adoration du Très Saint Sacrement, le Bienheureux Fondateur voyait la réponse à un besoin de la société chrétienne, un perpétuel rappel du devoir primordial qui incombe à tout baptisé, à tout racheté, d' « adorer Dieu, son Maître, et de le servir ». L'Institut qu'il rêvait avait donc à ses yeux une haute portée sociale.

« Ne craignons pas de l'affirmer, écrivait-il, le culte de l'exposition est le besoin de notre temps ; il faut cette protestation publique et solennelle de la foi des peuples à la divinité de Jésus-Christ et à la vérité de sa présence sacramentelle. C'est la meilleure de toutes les réfutations à opposer aux renégats, aux apostats, aux impies et aux indifférents.

«... Il est nécessaire, pour sauver la société. La société se meurt parce qu'elle n'a plus de centre de vérité ni de charité, plus de vie de famille. Chacun s'isole, se concentre en soi, veut se suffire ; la dissolution est imminente. Mais la société renaîtra, pleine de vigueur quand tous ses membres viendront se réunir autour de notre Emmanuel. Les rapports d'esprit se reformeront tout naturellement sous une vérité commune ; les liens de l'amitié vraie et forte se renoueront sous l'action d'un même amour.

« Il faut remonter à la source de la vie, à Jésus dans l'Eucharistie ; il faut le faire sortir de sa retraite pour qu'il se mette de nouveau à la tête des sociétés chrétiennes qu'il dirigera et sauvera. Il faut lui reconstruire un palais, un trône royal, lui

donner une cour de fidèles serviteurs, une famille d'amis un peuple d'adorateurs.

« L'Eucharistie n'est pas seulement la vie du chrétien, elle est celle des peuples : l'homme qui vit en société a besoin d'un lien qui l'unisse à ses semblables, d'une loi d'honneur, d'un centre d'affection. L'Eucharistie est le lien des chrétiens. Par elle, on est parent, on mange à la même table, on a le même Père qui est dans les cieux.

« Qu'on le sache bien : un siècle grandit en raison de son culte pour la divine Eucharistie. C'est là sa vie et la mesure de sa foi, de sa charité et de sa vertu.

« Le culte de l'Eucharistie exprime la puissance d'une génération, la sainteté d'un siècle. Quand il domine la foi et la piété d'un peuple, ce peuple grandit et prospère. Le culte de l'Eucharistie est comme le soleil des beaux jours, qui réchauffe, ranime et féconde la nature, fait partout éclore et mûrir les fruits. Mais quand le divin Sacrement est négligé, ou qu'il n'est, comme chez les Grecs schismatiques, qu'un Viatique pour les moribonds, renfermé dans le coin d'une sacristie, c'est alors le pâle soleil d'hiver qui, n'éclairant que quelques heures, laisse toujours la terre froide et glacée. Soumettons-nous aux salutaires influences du Soleil eucharistique, et tout sera renouvelé. »

Nous n'en finirions pas si nous voulions citer les paroles par lesquelles le Bienheureux s'efforçait de *vulgariser* les idées exprimées dans ces lignes. Et

combien avait-il à cœur de les inculquer à sa double famille religieuse !

En donnant comme devise aux Prêtres du Très Saint Sacrement : « *Adveniat regnum tuum !* Que votre règne arrive ! » et aux Servantes : « Tout pour le service du Très Saint Sacrement », il entendait leur rappeler sans cesse que toute leur raison d'être à ce royal service était, pour les uns comme pour les autres, la *glorification* du divin Roi de l'Hostie et la *diffusion* de son règne dans le monde.

C'est bien là ce qu'il exprimait dans son admirable commentaire du *Pater noster* :

« Que votre règne arrive ; votre règne eucharistique. Régnez seul à jamais sur nous par l'empire de votre amour, par le triomphe de vos vertus sur nos défauts, par l'empire de la grâce et de la vocation eucharistique. Donnez-nous la grâce et la mission de votre saint amour, afin que, tout-puissants, nous prêchions, *étendions et répandions partout* votre règne eucharistique, et qu'il nous soit donné par là d'accomplir le désir que vous exprimiez par ces paroles : « Je suis venu apporter le feu sur la terre, et que désirè-je ? sinon qu'il embrase le monde entier. » *Oh ! puissions-nous être les incendiaires de ce feu céleste !* »

Et de fait, pour cet apostolat, « il faut, disait-il, grouper des *hommes de feu* » ; et dans son ambition de glorifier le Christ-Roi, il rêvait de voir rendre des hommages à Jésus-Christ Eucharistie par tous les arts, toutes les sciences, tous les genres de

génies, car, ajoutait-il, « il faut un culte royal, et il est souverainement juste que le Christ au Sacrement *règne socialement dans le monde entier* ».

Par tout ce qui précède, on aura pu se rendre compte d'un fait indéniable, à savoir que le P. Eymard a été, sinon un précurseur, du moins un des premiers promoteurs du *règne social de l'Eucharistie*, si souvent préconisé de nos jours, dans les Congrès eucharistiques. A ce titre ne mériterait-il pas, maintenant que la sainte Église l'a déclaré Bienheureux, de prendre rang, à côté de saint Pascal Baylon, comme patron de ces Congrès ?...

## VIII

Au commencement de décembre 1858, le vénéré Fondateur, désireux d'obtenir pour son Œuvre, la consécration du Vicaire de Jésus-Christ qui en avait encouragé le projet, se mettait en route pour Rome... Peu de jours après, le Pape Pie IX le reçut en audience privée et lui témoigna une particulière bienveillance. Au Pontife qui lui demandait quel était le but de son voyage, le Père répondit avec cette simplicité modeste qui lui était propre : « Je viens, Très Saint Père, Vous demander l'approbation de notre Institut. — Ah ! répliqua Pie IX, l'approbation, c'est une grande chose ! combien de temps pensez-vous passer à Rome ? — Une quinzaine

de jours ! — Quinze jours ! c'est quelque chose ! »

Le vénéré Pontife dut sans doute accompagner d'un sourire ces dernières paroles. Pour qui sait à quelles lenteurs sont soumises les négociations de cette sorte auprès du Saint-Siège, il est évident que la réponse du P. Eymard dut paraître quelque peu naïve. Mais les saints ne connaissent pas les subtilités de la diplomatie humaine. Confiant en Celui pour l'intérêt de qui il était venu, le vénéré Fondateur lui disait, avec l'abandon de l'enfant qui compte sur son père : « C'est à vous, Seigneur, de vous faire approuver ; il s'agit de votre Société » ; et, agenouillé devant la Confession de Saint-Pierre, il disait au Prince des apôtres : « Je viens vous demander l'approbation de votre Maître. »

Le 20 décembre 1858, il écrivait de Rome : « J'ai vu le Souverain Pontife, il nous a bénis et accordé de bien précieuses indulgences... Le Souverain Pontife a été d'une bonté très grande. Il m'a dit qu'il examinerait ma supplique et ses points principaux, et que, dans douze jours, il me rendrait réponse. Ainsi reste à bien prier que le bon Dieu inspire à Sa Sainteté ce qui convient. N'eussions-nous que la bénédiction du Pape, qu'il m'a donnée avec tant d'effusion pour toute la Société, et les indulgences, ce serait déjà beaucoup plus que nous ne méritons. Priez donc beaucoup : Dieu a ses moments ; il faut les attendre ; mais Dieu veut être prié, supplié, importuné afin de nous faire apprécier ses grâces. »

Ces prières et ces supplications ne devaient pas être sans effet. Quinze jours après l'audience pontificale, le Père recevait du Vatican un *bref laudatif* signé de la main du Pape Pie IX.

Il rendait compte en ces termes de la faveur obtenue à une de ses filles spirituelles :

« C'est jeudi, fête de l'Ascension, 13 mai, que nous avons été approuvés. Bénissez Dieu avec nous et remerciez-le pour moi ! Quel heureux jour ! Que de grâces en ont découlé ! Quelle maternelle Providence nous a protégés et guidés dans une œuvre si difficile et si impossible, même selon la marche ordinaire des choses ! Oh ! mais c'est pour moi une grâce telle, que je ne puis y penser sans en être ému, surtout quand je vois le choix que Notre-Seigneur a fait de si pauvres et si misérables instruments, sans ressources, sans protection, sans être connus à Paris ; puis voir toutes les difficultés disparaître, tous les secours venir à l'heure de leurs besoins ! Oh ! oui, le doigt de Dieu est là ; mais comme je dois craindre d'être infidèle et ingrat ! Priez bien pour que je ne le sois jamais ! »

Muni du bref laudatif du Souverain Pontife, sorte d'acte de baptême de son Institut, le P. Eymard va pouvoir faire face aux nouvelles épreuves qui l'attendent et donner à l'Œuvre eucharistique son plein développement, en fixer le but et l'esprit, dans des Constitutions qui, sanctionnées, quelques années plus tard, par l'approbation définitive émanée du Saint-Siège, deviendront la loi immuable



de sa famille religieuse, le code merveilleux de la vie eucharistique.

## IX

Parallèlement à la Société des Prêtres du Très Saint Sacrement, le vénéré Fondateur avait conçu la pensée d'une autre famille religieuse qui continuerait au pied de la divine Eucharistie la vie de la Très Sainte Vierge au Cénacle après l'ascension de son Fils, et qui porterait le nom de *Société des Servantes du Très Saint Sacrement*. Dès longtemps, le P. Eymard en avait préparé les premiers éléments. Lors de son séjour à Lyon, en sa qualité de Provincial des Maristes et de Directeur du Tiers-Ordre de Marie, il avait dirigé, comme guide spirituel, un groupe de pieuses filles, de condition modeste, mais de solide vertu et n'aspirant qu'à se sanctifier dans le monde. Peu à peu, ces aspirations s'étaient tournées vers la vie religieuse. En sage et prudent directeur, le P. Eymard les avait soumises à une préparation dont la base était l'Eucharistie envisagée comme modèle, moyen et fin.

Après son départ de Lyon, sa sortie de la Société de Marie et la fondation de la Société des Prêtres, une correspondance assidue entre le Père et M<sup>lle</sup> Marguerite Guillot, la future supérieure des *Servantes du Très Saint Sacrement*<sup>1</sup>, avait donné à

1. On a pu recueillir trois cent quatre-vingt-quinze lettres du Vénéré directeur adressées à M<sup>lle</sup> Marg. Guillot, devenue Mère Marguerite du Saint-Sacrement, lettres laissées par elle

cette dernière et à ses compagnes lyonnaises une orientation eucharistique et provoqué en elles le désir de se consacrer tout entières au service de l'adorable Sacrement.

Dans les années qui précédèrent la fondation de l'Institut projeté, le saint directeur précisait dans l'esprit de celles qui devaient en être les pierres d'assise la nature spéciale, caractéristique et la forme distinctive de leur genre de vie. Il n'entendait pas les « associer à aucune communauté déjà existante, avec son esprit et ses œuvres, mais former de véritables adoratrices de Jésus Eucharistie, sur le modèle de Notre-Dame du Cénacle, adorant et vivant autour du divin Tabernacle ».

Et, conformément à la règle qu'il s'était imposée comme directive invariable de sa vie, de toutes ses décisions, de tous ses actes, le sage directeur ajoutait :

« Nous commencerons par réunir autour de notre cénacle quelques âmes que Jésus se choisira, afin de les former sans bruit comme sans éclat à la vie eucharistique; puis, quand les éléments seront prêts, on consultera Dieu;... on attendra que le grain de sénevé ait pris un peu racine.

« En attendant ce jour béni, on prépare, on dispose, et quand le cénacle sera prêt, on vous dira : levez-vous, prenez votre lampe allumée et venez au-devant de l'Époux céleste. »

en héritage à ses filles spirituelles avec la recommandation d'y « puiser l'esprit de Jésus, de Marie et du vénéré Père ».

Et à ces premières élues du Dieu de l'Eucharistie, il adresse la recommandation suivante : « Mes chères filles, aimez bien le bon Dieu, ce bon Jésus qui est l'amour substantiel, qui nous a tant aimés et qui nous aimera toujours. Demandez-lui la science de l'amour : c'est la science des sciences, c'est la science de Dieu. Que l'on soit pauvre, souffrant, méprisé sur la terre : tout cela n'est rien ; mais si l'on aime Dieu, on est riche de Dieu même. »

Lorsque le Serviteur de Dieu jugea que le moment était venu pour M<sup>lle</sup> Guillot, sa sœur et une autre personne de commencer leur apprentissage de vie adoratrice, il leur écrivit de venir à Paris.

Rien n'est touchant et édifiant à la fois comme la lettre qu'il adressa à sa « première fille » lorsqu'elle dut quitter le monde pour venir s'enfermer au Cénacle et se consacrer à jamais au divin Roi de l'Hostie.

« Bonne fille, voilà donc ce grand moment qui approche, cette heure solennelle du sacrifice ; l'agonie, la mort, puis la vie, et la vie eucharistique. Voyez comme Notre-Seigneur a tout disposé, tout arrangé, tout fait : vous êtes libre, les plus grandes difficultés ont disparu comme un léger nuage ; vous venez partager notre grâce, notre vie, notre bonheur et aussi nos croix, car où Jésus demeure il y a toujours sa bonne et aimable croix ; c'est le bâton de voyage du chrétien, c'est son épée de combat, c'est son sceptre et sa couronne. Oh ! oui, aimer Dieu, c'est souffrir pour lui ; l'aimer beaucoup,

l'aimer parfaitement, c'est mourir pour lui. Eh bien ! nous cheminerons ensemble à la suite du divin Maître. Nous nous aiderons à porter nos petites croix, à aimer et servir Notre-Seigneur comme il le mérite... Vous serez bien heureuse un jour d'avoir souffert, d'avoir eu le cœur transpercé, l'âme broyée, le corps crucifié !

« Allons, ma bonne fille, on ne fait qu'une fois en sa vie ce grand sacrifice de toute la terre, de sa maison, de son champ, de ses frères et sœurs ; mais il faut le bien faire pour l'amour de Notre-Seigneur : c'est l'acte d'amour parfait, il vaut le martyre — du moins a-t-il quelque analogie avec lui ; — puis on est si heureux d'avoir tout donné ! Remettez bien tout entre les mains de Notre-Seigneur. Il aura soin de tout ; mais faites comme Abraham, comme Marie. Venez où Dieu vous appelle ; la terre de la vision vaut mieux que la terre des ténèbres. »

Ce départ pour la vie religieuse, complétée par la vie eucharistique, impliquait plus d'un sacrifice. La future supérieure des Servantes n'avait qu'une santé précaire, qui pouvait faire redouter des misères physiques plus graves, peut-être même un état d'infirmité. Mais le regard perspicace du Fondateur avait discerné dans l'âme de sa fille spirituelle les qualités, les vertus, la trempe d'une véritable initiatrice et co-fondatrice... « Pauvre fille ! lui écrivait-il ; vous seriez à demi morte, que nous vous recevions comme la fille aînée... Courage et confiance ! c'est aux noces du Roi que vous venez ;

abandonnons-nous bien à la divine Providence, elle est si maternelle!... Je sens bien que vous êtes sur un dur calvaire, mais c'est la vie par la mort ; c'est la grâce de vocation qui s'épure et se fortifie. Souffrez bien en Notre-Seigneur et dégagez votre âme de tout le créé et le terrestre. Ne voyez que Jésus seul qui va être votre bien, votre centre et votre fin...

« Oui, bonne fille, le Bon Maître vous veut à son service, et c'est pour cela que la divine Providence a tout disposé pour vous rendre libre et venir dans son saint Cénacle.

« Soyez forte comme Jésus allant à la croix, comme Abraham avec Isaac, comme votre divine Mère.

« Il vous faut bien gagner votre alliance et votre titre de noblesse. La souffrance est le sang de l'amour divin ; c'est l'agonie et la mort de cette pauvre nature. »

Avant de quitter Lyon, M<sup>lle</sup> Guillot se rendit, avec ses deux compagnes, à Ars, dont elle connaissait particulièrement le saint Curé, afin de lui faire part de leur prochain départ pour Paris et de recevoir sa bénédiction. « Oui, mes filles, leur dit l'homme de Dieu, partez, *obéissez à mon Saint* (c'est par ce qualificatif que M. Vianney désignait toujours le P. Eymard), *cette œuvre manquait à l'Église : c'est une œuvre voulue et bénie de Dieu*. Vous rencontrerez, il est vrai, bien des épreuves, vous, en particulier, dit-il à M<sup>lle</sup> Guillot, vous en aurez de bien pénibles ; mais ayez confiance, vous triomphe-

rez et *votre Œuvre réussira*. Partez donc de suite, ne prenez même pas le temps de disposer vos bagages : arrivez à Paris au jour et à l'heure où le Père vous attend ; je vous bénis. »

Arrivées à Paris, elles se mirent, quelques semaines plus tard, en retraite sous la conduite de leur vénéré Père. « Vous vous appellerez, leur dit-il, du beau nom de *Servantes du Très Saint Sacrement*, imitant la sainte Vierge qui fut toujours la servante du Seigneur. »

Les limites réduites de cet écrit ne nous permettent pas d'entrer dans de plus amples détails concernant les développements successifs de la Société des Servantes. Disons seulement que l'année suivante, 1859, le P. Eymard après leur avoir donné les exercices de la retraite, reçut les vœux des cinq premières religieuses.

Disons encore qu'en 1864, le vénéré Fondateur obtenait de l'évêque d'Angers l'autorisation d'ouvrir pour les Servantes du Très Saint Sacrement une maison d'adoration dans sa ville épiscopale. Lorsque, par les soins du Père, tout fut prêt pour recevoir ses filles : « Soyez les bienvenues ! leur écrivait-il. Vous venez, à la voix de Dieu, élever un trône nouveau, à Notre-Seigneur, allumer ici le premier foyer qui doit se dilater et ne s'éteindre qu'à la fin du monde. Soyez bénies ! Vous avez été choisies les premières pour commencer ce nouveau Cénacle : soyez bien heureuses ! Vous avez reçu la première grâce : soyez-y fidèles !



« Je vous bénis en pleurant de joie de vous voir enfin, avant ma mort, réunies dans le Cénacle. »

Et lorsque celle que Dieu avait choisie pour être la mère de la famille eucharistique eut franchi le seuil du Cénacle où devait s'écouler sa sainte vie, et qui devait devenir la maison principale de la Société des Servantes, le bienheureux Fondateur lui continua ses encouragements, ses conseils, compléta sa formation religieuse, son éducation comme Supérieure et adoratrice. Rien n'est édifiant comme les pages écrites au courant de la plume, mais toutes imprégnées de foi, d'amour, d'esprit surnaturel, toutes marquées au coin d'une sagesse acquise à l'école du Maître adoré.

Tantôt c'est la grandeur, la beauté suréminente de la vocation eucharistique qu'il lui rappelle, pour lui en inspirer l'amour et l'action.

« Nous avons par notre vocation l'empire du monde, *la grâce du temps*, la puissance et la mission de l'amour eucharistique. Oh ! si nous pouvions bien apprécier l'honneur et la grandeur de notre vocation ! Qu'ils sont petits les grands hommes de ce monde en face de la divine Eucharistie ! Qu'elles sont petites les grandes vertus des grands Saints mêmes devant ce Soleil de toute justice, petites étoiles devant ce Soleil de l'éternité !

« Ce n'est pas un ange ni un saint que vous allez servir : c'est Jésus, le Roi et le Dieu des anges et des saints. Vous l'aurez toujours, et il vous tiendra lieu de toutes choses. »

Tantôt c'est la joie au service d'un si bon Maître, la confiance en son incessant appui qui fait l'objet de ses recommandations, le thème sur lequel il se plaît à revenir, à insister.

« Allez toujours par la reconnaissance et la joie du service du bon Maître : elles dilatent le cœur et disposent merveilleusement à la générosité. »

« Que faut-il aux anges et aux saints pour être heureux ? Dieu, Jésus-Christ. Eh bien ! nous l'avons, nous sommes chez lui, à son aimable service. »

« N'oubliez pas que le bon Dieu vous veut toujours contente, gracieuse, malgré le trouble et les peines du cœur. Quand le soleil peut percer les nuages qui couvrent la terre, les nuages sont bientôt pénétrés et dissipés. Ainsi quand la paix et la joie de l'âme et la grâce vous font porter vos croix, vos peines, elles ont bientôt changé de nature et deviennent toutes belles et toutes aimables.

« Ne vous laissez pas, chère fille, aller à la tristesse. ... Soyez toujours la petite servante de Notre-Seigneur, ignorée, inconnue et oubliée de la terre, mais connue aimée et privilégiée de Notre-Seigneur. »

« Que Dieu vous bénisse : ayez confiance en sa divine Providence et soyez toujours joyeuse en son saint service... Je voudrais que vous fussiez toute heureuse comme au Paradis. Soyez heureuse de votre bonheur et aimez bien le Maître. »

En d'autres circonstances, ce sont de sages directives qu'il lui donne sur sa conduite comme Supérieure :

« Soutenez toujours l'autorité : c'est la première

loi d'un bon gouvernement. Excusez devant une sœur la fragilité humaine, la bonne intention... »

« Souvenez-vous qu'on n'est pas tenu, en supériorité, au plus parfait gouvernement, mais à la simple vertu de la bonne volonté. »

« Écoutez tout avec bienveillance ; jugez tout dans l'intérêt de votre Société ; faites tout pour le meilleur service de Notre-Seigneur. Hors de ces trois motifs, rien pour la créature. »

« Écoutez tout et jugez tout en Dieu, ne vous découragez pas... Il y aurait vingt ans que vous travailleriez à l'Œuvre : cette Œuvre devrait vous rendre toujours jeune. Je m'y dévoue bien, moi, quoique avec moins d'aptitude que vous à une vie intérieure. »

« Prenez le bien de chacun. Servez-vous-en pour le bien de l'Œuvre... Quant aux défauts, aux coups d'épingles, au crucifiement personnel : tout cela est le fumier de l'arbre. Servez-vous de tout, mais pour le service du Maître. »

« Habituez-vous toujours à faire d'abord vos affaires avec le bon Maître. C'est lui qui conduit toutes choses pour le mieux. Vous n'avez pas besoin d'autre protection. Si Notre-Seigneur est content de vous, les anges vous sourient et les démons eux-mêmes sont obligés de vous rendre hommage. »

La sollicitude spirituelle du vénéré Fondateur pour sa famille religieuse des Servantes s'étendait, on le conçoit, de la mère aux filles. D'elles il avait écrit au P. de Cuers : « Elles attirent et attireront

sur nous des grâces précieuses. Elles sont d'une piété, d'un dévouement admirables. Dieu prépare là une sainte famille, et je ne serai pas étonné qu'elles deviennent aussi grandes un jour que ces grands Corps religieux, qui ont donné au ciel tant de saintes âmes! »

Et avec quelle fidélité vigilante et quel zèle incessant, il entretient, de loin comme de près, dans ce cher troupeau l'esprit dont il doit être animé, les sentiments et la vertu dont il doit vivre!

« Vous êtes la garde *d'amour*; c'est bien plus que la garde *d'honneur*: vous êtes en service toujours. »

« Allons, mes bonnes filles, jouissez bien de votre bonheur! il est grand. Soyez bien joyeuses de tant de grâces, et faites bien honneur à votre bon Maître afin qu'il prenne ses délices au milieu de vous!

« Je ne tiens pas surtout à avoir des servantes du Très Saint Sacrement mondaines, humaines et à amitiés particulières. Je mettrais le feu aux quatre coins de la maison plutôt. »

En envoyant de Rome, à la date du 27 décembre 1864, ses souhaits de bonne année à sa chère communauté d'Angers, le vénéré Fondateur disait :

« ... Que vous souhaiter, chères sœurs, après la grâce royale et fondamentale que vous avez reçue à la Fête-Dieu : celle de votre vie religieuse, de l'Exposition perpétuelle, votre cénacle enfin? Ah! bien chères sœurs, si vous compreniez comme moi quelle grâce a été celle qui vous a mises en communauté, combien c'était difficile d'instituer une nou-

velle famille religieuse, sans autre droit que votre bon désir et mon propre néant, vous en remerciez continuellement Notre-Seigneur !

« Je n'ai pas à dire mon *Nunc dimittis* encore, si c'est la volonté de Dieu, mais à arroser un peu cette petite plante que Dieu a bénie, et qui a une si belle place dans le parterre de la sainte Église. »

« Je désire vous voir croître non en nombre, mais en vertu, en sainteté, en vraie vie religieuse. Sans doute, vous travaillez de toutes vos forces à devenir de bonnes religieuses, pour être de bonnes adoratrices ; mais, mes sœurs, il y a encore bien du chemin à faire pour arriver par vos vertus jusqu'au Thabor de la perfection eucharistique. »

Et, sachant que la vertu fondamentale des communautés est la charité mutuelle, le Père insiste tout particulièrement sur la pratique fidèle de cette vertu.

« Que la charité chrétienne règne d'abord parmi vous : c'est la première vertu de Notre-Seigneur et l'âme de la vie religieuse. Que chacune estime sa sœur meilleure qu'elle, et, comme le dit saint Paul, la regarde comme sa supérieure en vertu et en mérite ; que chacune ne voie dans ses sœurs que leurs grâces, leurs mérites, l'amour et la bonté de Dieu et, dans elle-même, sa misère et ses péchés, et elle sera toujours charitable.

« Je ne vous dis pas : supportez-vous ; c'est trop peu ; mais : aimez-vous, puisque vous formez la famille aimable de Notre-Seigneur. Soyez donc

heureuses du bon service, de la sainteté de vos sœurs, comme, dans le corps, un membre est heureux du service d'un autre. »

« Vous formez la cour du grand Roi : soyez toujours irréprochables entre vous. Que les bonnes manières, que la bonne tenue, qu'un langage toujours charitable distingue votre vie commune et fraternelle. »

« Mais, par-dessus tout, que l'amour de Notre-Seigneur, la sainte dilection soit la réponse spontanée, totale, permanente à ses grâces de choix et à l'amour qui les a inspirées.

« Vous êtes chez Notre-Seigneur. Soyez heureuses en sa sainte maison, à son aimable service, en tout ce que vous faites... L'amour fera cela, mais un amour de cœur, un amour royal et qui finira par devenir tendre et délicat comme la cire devant un bon feu.

« Oh ! oui, mes sœurs, soyez les vraies filles de la sainte dilection de Notre-Seigneur : c'est votre grâce, c'est votre loi, c'est votre vie : l'amour eucharistique !

« Dieu vous a donné un bon cœur, rendez-le lui bien. Il veut ce cœur en le sien ; mettez-le bien dans cette fournaise ardente. Quelquefois la nature crie, les créatures font souffrir ; tout cela est excellent, parce que le cœur alors va vite vers son Dieu et son bon Maître. Ce serait un grand malheur, si quelque chose nous faisait plaisir en dehors de notre vocation et de Notre-Seigneur. »

« Je vous bénis de tout mon cœur, chères filles.



Que Dieu vous garde, vous fasse croître en la science et la vertu de son saint amour ! Et je serai content. »

« Voyez... chères filles, combien vous devez bénir Dieu de votre vocation. Vous y êtes, restez-y bien. Vous êtes choisies, estimez-vous heureuses. Je vous le dis : un jour les autres religieuses et les princesses du monde envieront votre bonheur et vos grâces. Courage et confiance, mes filles. Je vous reste paternellement uni en l'amour de notre bon Maître et vous bénis avec toute l'affection de mon cœur. »

On nous pardonnera ces nombreuses citations — et combien d'autres, non moins édifiantes, nous aurions pu faire ! Mais elles nous ont paru nécessaires pour faire ressortir dans tout son éclat la nature même de la formation donnée par le saint Fondateur à sa famille religieuse, d'en montrer le caractère surnaturel et viril. Toute sa correspondance avec la Révérende Mère Marguerite du Très Saint Sacrement, porte ce cachet et donne une idée exacte de l'esprit qu'il s'efforça d'inculquer à la Mère et, par elle, à ses filles.

## X

L'Œuvre eucharistique était fondée. Il fallait la consolider et, en même temps l'étendre. A diverses dates, de nouvelles maisons d'adoration furent

fondées, entre autres celles de Marseille (avril 1858), d'Angers, maison des Pères (29 décembre 1862), de Bruxelles (2 février 1866). La plus complète pauvreté évangélique présida à chacune de ces fondations; mais comment n'aurait-on pas accepté les privations et sacrifices au prix desquels s'achetait le bonheur d'élever un trône de plus au divin Roi de l'Hostie, ayant comme animateur et entraîneur un chef tel que celui qui écrivait, dans l'une de ces circonstances, les lignes déjà citées. « Rien n'est beau comme une fondation faite par des hommes. A tout instant, on rit en disant : Nous n'avons pas ceci ni cela, ni même des épingles... Mais le bon Dieu est si bon ! »

Des propositions étaient faites pour la fondation d'autres Cénacles d'adoration eucharistique. « On nous offre, écrivait le Père, plusieurs autres établissements, un à Rome surtout; mais il faut savoir se borner et attendre les moments de Dieu. Ah! si nous étions plus nombreux!... »

Le P. Eymard avait, dès avant la fondation de son Institut, rédigé des Constitutions qui avaient suffi à la direction initiale de sa famille religieuse. Il fallait les compléter, leur donner une forme, sinon définitive, du moins adaptée de tous points aux règles canoniques, en même temps qu'au but, aux œuvres et à l'esprit de l'Institut fondé par lui, afin de pouvoir, ensuite, les soumettre à l'approbation du Saint-Siège.

Déjà, nous l'avons dit, cette Œuvre avait été

l'objet d'un *bref laudatif*, qui était la première approbation générale du Vicaire de Jésus-Christ. Le désir du vénéré Fondateur était, on le conçoit, de la voir sanctionnée par une approbation définitive, qui serait comme le sceau de Dieu sur cette Œuvre.

« Tout ce qui s'attache au tronc vigoureux de la sainte Église, disait-il, grandit et demeure. Vivre à côté, plus ou moins, c'est se condamner à la mort. »

Dans les premiers jours de mars 1863, le Père se rendit à Rome avec deux compagnons. Les épreuves inséparables de toutes les Œuvres voulues de Dieu, ne lui firent pas défaut dans la Ville Éternelle. Un instant même, on put craindre un complet échec. Voulant mettre à profit les lenteurs des négociations auprès de la juridiction romaine, le P. Eymard se mit en retraite. Durant les huit jours qu'il y consacra (17-24 mai), il se plaça en face de tous les sacrifices possibles pour les accepter dans l'esprit de son Maître crucifié. Ses notes personnelles en font foi. Il serait édifiant de les citer tout au long. Contentons-nous des seules lignes suivantes qui révèlent le fond de cette âme admirable : « Je viens faire cette retraite pour devenir un saint. Je sais ce qu'il me faudra pour cela : mourir à tout... Cette mort m'apparaît dans tous ses sacrifices et me ferait presque peur... Je sens que le moment de cette mort est venu. Le gros travail extérieur de la Société est fait; reste l'intérieur, et ce sera le plus difficile. Il faudra payer de ma personne. Il faut que chaque vocation me coûte une mort, et

que personne ne s'en aperçoive. C'est par la souffrance que je servirai la Société. »

De telles dispositions ne pouvaient qu'être agréées par le Seigneur. A la date du 3 juin 1863, veille de la Fête-Dieu, le Saint-Siège accordait au vénéré Fondateur le Décret d'approbation de l'Institut.

« Nous voilà, écrivait-il à cette époque, nous voilà *approuvés*, mais non *sanctifiés*. Je comprends plus que jamais que tout est vanité et que la vertu est personnelle. Tous ces titres et honneurs, c'est un habit qui couvre des plaies et une grande misère. »

« Dans l'Œuvre eucharistique, avait-il écrit, à la date du 8 janvier 1859, il faut avant tout et en tout voir la gloire de Jésus-Christ, puis les moyens qu'il veut employer; se servir seulement des créatures pour la mission qu'elles ont reçue; en un mot, n'aimer le prochain, la vie, les vertus, les grâces que comme moyen d'établir le règne eucharistique de Notre-Seigneur. »

Et combien ardemment son cœur souhaitait que la ferveur des commencements ne fût pas feu de paille, mais un feu sans cesse attisé au divin foyer de l'amour !

« Je vous demande de bien prier et de faire prier pour nous, afin que le commencement réponde à la fin, car le grand point est de bien commencer, que Dieu soit content. Plus je vais, plus j'apprécie notre Œuvre et notre grâce. Qu'elle est belle ! qu'elle est

grande ! Tout ce qui s'agite trop est fiévreux ; tout ce qui est trop apparent est bien exposé et souvent vide ! »

« Je sais bien, écrivait-il encore au P. de Cuers, que tout est ferveur au commencement ; puis cela décroît ; mais pour nous, nous devons toujours croître et monter comme le soleil jusqu'à son plein midi, parce que nous sommes toujours exposés à l'ardeur du soleil de l'Eucharistie. »

Tout préoccupé, à bon droit, de la formation et de la sanctification de sa famille religieuse, le vénéré Fondateur, profitant de l'hospitalité généreuse offerte par des amis aussi chrétiens que dévoués, vint, en septembre de la même année, dans la solitude et le calme de la campagne, travailler à ses Constitutions afin de les mettre en conformité avec les modifications et adaptations exigées par Rome.

Parlant de cette retraite hospitalière, si favorable à ce saint travail de législation religieuse et eucharistique, il disait : « C'était, paraît-il, cette maison qui devait être pour moi la caverne sacrée de saint Benoît, le mont Alverne de saint François, le Manrèse de saint Ignace, disons mieux, mon Cénacle de recueillement. Aussi le travail m'est facile ici. »

« Priez et faites prier pour moi, mandait-il, pour que sur cette montagne, je sois bien uni à Notre-Seigneur et écrive sous sa dictée. » De fait, lorsqu'on lit le texte de ces Constitutions tel que l'a rédigé le

Bienheureux Fondateur, on ne peut pas ne pas y sentir comme un souffle d'inspiration venu d'En-Haut, et ne point dire : « En vérité, le doigt de Dieu est là ! »

Nous ne suivrons pas le P. Eymard dans le travail de ses diverses fondations, dans l'exercice de son apostolat eucharistique. En entreprendre l'historique nous mènerait trop loin, redisons-le, et déborderait le cadre de ce modeste essai.

Notons qu'une des pensées les plus chères à son cœur et dont il aurait voulu voir l'heureuse réalisation, fut le projet du rachat du Cénacle de Jérusalem et de l'établissement d'une Garde d'honneur permanente autour du Très Saint Sacrement exposé dans le lieu mille fois béni où Notre-Seigneur, mettant le comble à sa charité, institua le sacrement de sa Présence réelle.

Selon la pensée du Serviteur de Dieu, « les Apôtres étaient partis du Cénacle pour conquérir la terre ; du Cénacle découlerait encore une nouvelle effusion de grâces... »

Et s'exaltant à cette pensée, le Père Eymard s'écriait : « Le jour où nous aurons le Cénacle — hélas ! entre les mains des Turcs ! — ce jour-là, je parcourrai l'Europe à pied, un bâton à la main, quêtant pour élever une somptueuse basilique, un temple magnifique au Cénacle. Je veux bâtir un autel en or, et je serai le plus heureux du monde ! »

Par deux fois, le P. de Cuers avait fait le voyage de Terre-Sainte dans le but de négocier la réali-



sation de la pensée de son Supérieur et ami de la première heure.

Cette question du Cénacle ayant amené le P. Eymard lui-même à Rome, le Serviteur de Dieu voulut mettre à profit le séjour de cinq mois qu'il dut faire en la Ville-Éternelle, en attendant le résultat de ses démarches auprès du Saint-Siège, et se retira dans la résidence des Pères Rédemptoristes pour y vaquer aux exercices d'une retraite qui se prolongea plus de deux mois. Durant cette retraite, il consigna ses méditations et réflexions dans des notes précieusement conservées par sa famille religieuse et dont il est permis d'espérer qu'elles seront publiées un jour.

Le projet de rachat du Cénacle, examiné sur l'ordre du Pape par la Congrégation de la Propagande, se heurta à de sérieuses difficultés.

« Priez, écrivait le Père, car tout est à recommencer à Rome : c'est comme s'il n'y avait rien de fait, et qui sait même si le Saint-Père permettra?.. »

« Notre affaire est renvoyée à quinze jours et peut-être trois semaines. Dieu en soit béni. »

Le 3 février 1864, il écrivait encore : « Je reste encore un mois ici. Je viens d'apprendre que l'affaire est de nouveau renvoyée au premier lundi de mars. J'adore les desseins de Dieu, sa sainte et adorable volonté. On ne peut pas trop souffrir pour une si belle œuvre : acheter le Cénacle ! faire l'adoration là où Notre-Seigneur a établi ce grand Sacrement ! »

Dieu aime les hommes de désirs. Celui qu'avait

conçu le grand cœur de son serviteur ne devait pas avoir sa réalisation. Les démarches engagées tant à Rome qu'à Jérusalem échouèrent devant des droits exclusifs et séculaires, qui n'auraient plus aujourd'hui, mais vainement hélas ! la même intransigente rigueur...

## XI

Mais on conçoit que la principale sollicitude du vénéré Fondateur eût pour objet sa famille eucharistique. A ses fils comme à ses filles, lorsqu'il ne pouvait les entretenir de vive voix, ce qu'il faisait chaque jour lorsqu'il était dans l'une ou l'autre maison des deux Sociétés, il adressait des lettres qui étaient, sous la forme simple, imagée, pénétrante qui caractérisait sa parole, de véritables entretiens spirituels, des leçons sur « la vie eucharistique » et sur l'esprit dont doivent être animés des serviteurs et adorateurs du Dieu d'amour.

Le fait que nous venons de signaler s'explique par la grande activité du P. Eymard, et plus encore par sa fidélité à ne perdre aucune minute du temps dont se composaient ses journées. Beaucoup de ces lettres ont été rédigées en chemin de fer, au cours de ses voyages ; ou bien, commencées à une date, elles étaient reprises et terminées à une autre.

Écrites, pour la plupart, d'une main rapide, elles sont toutes le reflet d'une âme qui se possède, et

qui ne perd pas un seul instant de vue la présence de Dieu, sa gloire, le bien des âmes.

Dans une lettre collective aux Pères et aux Frères du Cénacle de Marseille, dont le P. de Cuers était le supérieur, le vénéré Fondateur formulait ainsi ses souhaits de nouvel an : « Bonne : année, bien chers Pères et Frères ! Vous finissez bien celle-ci. C'est Dieu qui a planté. Vous allez, dans celle qui va commencer, bien arroser, bien cultiver cet arbre de vie ; vous allez prendre cette greffe divine et l'enter sur la pauvre nature d'Adam afin que le sauvageon devienne naturel et fécond.

« Inspirez-vous bien de l'esprit de mort et de la vie de la divine Eucharistie. C'est par la mort à nous-mêmes que Jésus-Christ vit en nous.

« Tous les jours, renouvelez le don de vous-mêmes à l'amour et à la gloire de Jésus Eucharistique, et vous verrez que vous aurez toujours quelque chose à immoler et à donner. »

Dans une autre lettre collective adressée, pour une circonstance semblable, le Père disait à ses fils très chers en Notre-Seigneur :

« Soyez bénis en cette nouvelle année que la grâce de Dieu nous ouvre pour la plus grande gloire de Jésus au Très Saint Sacrement. Qu'elle soit vraiment eucharistique pour tous, c'est-à-dire qu'elle nous rende de bons religieux adorateurs.

« Nous avons une belle part dans le royaume de Dieu, chers Confrères, c'est la plus grande, la plus sainte de toutes, puisque nous possédons tout le royaume de Dieu en la divine Eucharistie. Nous

n'avons donc rien à envier aux autres Ordres religieux, sinon leur sainteté, pour mieux servir notre divin Roi.

« Leurs privilèges, leur gloire, leurs distinctions ne doivent pas être pour vous un sujet d'envie. Le Dieu de l'Eucharistie est toute votre gloire, toute votre loi, et toute votre faveur sur la terre !

« Oh ! bien chers Confrères, si la Cour céleste le pouvait, elle envierait votre sort. Nous sommes la garde royale du Sauveur du monde, sa famille d'amour !

« Mais pour répondre à tant de grâces et d'honneur, soyons toujours de bons religieux du Très Saint Sacrement.

« Soyons toujours fidèles à ces quatre points fondamentaux :

« 1° Que la divine Eucharistie soit l'unique fin de notre vie, et, par conséquent, que le service de l'adoration soit le service royal, auquel *tout soit soumis et que tout respecte* ;

« 2° Dans le culte eucharistique, obéissance entière et absolue aux règles liturgiques de la sainte Église ;

« 3° Que la vérité soit la règle invariable et inflexible de nos rapports et de nos actions ;

« 4° Rien en dehors de la loi commune : par conséquent, sans exceptions, ni faveurs dans le monde.

« Avec ces quatre fondements de l'esprit vraiment eucharistique, notre petite Société sera grande devant Dieu et puissante sur les hommes.

« Ne nous en écartons jamais, si nous voulons prospérer au service de Jésus-Christ et faire un grand bien dans l'Église de Dieu. »

On ne sera pas étonné que, concevant ainsi la vocation au service de l'Eucharistie, le vénéré Fondateur n'attachât qu'une importance secondaire au nombre des sujets qui se présentaient pour faire un essai de la vie eucharistique.

Voici, d'ailleurs comment il s'exprime dans une lettre au P. de Cuers, sur les sujets à accepter : « Voici, je crois, le meilleur de tous les signes de vocation : quand un sujet honnête et ayant les conditions ordinaires accepte l'adoration, le saint office, en un mot la règle entière sans condition, c'est beaucoup, héroïque pour plusieurs ; il faut alors en faire l'essai, c'est à Dieu à faire le reste, car l'adoration est une bonne épreuve, et sans elle on n'a pas encore la grâce. Il n'y a pas de dangers pour un sujet qui veut être et travaille à devenir un bon adorateur. »

Et, s'expliquant sur ce point fondamental, qu'il considérait à bon droit comme l'âme de la vocation eucharistique, il disait :

« Notre adoration nous prend une bonne partie du temps, mais heureux temps dont la vie des Anges dans le ciel est l'emploi !

« ... Nous sommes bien heureux d'avoir le devoir de nos adorations pour nous tenir liés à la maison et à notre si beau service.

« L'essentiel est que notre bon Maître soit bien

servi et bien content de nous. Nous avons peu de temps à vivre sur cette pauvre terre; il faut bien en profiter pour aimer le bon Dieu et bien le servir en son Très Saint Sacrement. »

Faisant allusion dans une autre lettre aux sujets qui partaient après avoir fait l'essai de cette vie, pour laquelle ils n'étaient pas aptes ou qui n'avaient pas eu le courage d'être fidèles à la grâce d'appel, il écrivait :

« On est peiné sans doute de voir des soldats désertier le champ de bataille, quitter les armes, chercher à ébranler les autres. Dans ce cas, on se met en prière, en pénitence; on attend le moment d'agir. »

« Faites cela, ajoutait-il dans une de ces circonstances; laissez ce sujet libre de s'en aller; il serait déjà parti si j'avais été là; car Dieu ne doit pas être content de sa conduite. Je conviens que le démon est là; mais la nature aussi... »

Parlant d'un autre qui quittait l'Institut : « On ne peut pas retenir les gens malgré eux, écrivait-il; qu'il s'en aille donc; il fera l'expérience de ce qu'il perd. »

D'un autre encore : « Je suis bien aise qu'il s'en aille, car ce n'est pas une vocation eucharistique... Quiconque viendra dans la Société avec un motif humain et n'en cherchera pas purement la fin, en sera renvoyé ou y souffrira beaucoup. »

« Notre-Seigneur ne garde que ceux qui viennent pour lui absolument. Ces sorties me font de la peine, mais Notre-Seigneur saura les remplacer. »

On ne saurait qu'admirer la conduite de ce fondateur qui, manquant de sujets, préfère perdre une partie de ceux, si peu nombreux, dont il dispose, plutôt que d'infliger à Notre-Seigneur l'humiliation d'être servi par de mauvais ou d'imparfaits serviteurs.

Toutefois il éprouvait parfois à l'occasion de ces départs, une sainte indignation et, lui si doux, si indulgent de sa nature, il ne trouvait pas d'expressions assez vives pour qualifier les intéressés ou les poltrons.

« M. L... écrivait-il, a peur du Très Saint Sacrement. Il a peur que Dieu l'appelle; il veut... tenter cet attrait! être attiré d'une manière à le satisfaire! Et Dieu ne lui a rien dit, et il est sorti!... Ne me parlez pas de ces gens qui viennent pour eux et qui ne savent pas faire un argument du noble et pur amour de Notre-Seigneur. »

Et d'un autre il disait : « Lui aussi n'aura été qu'un *manœuvre* d'un moment et non un fils de famille. »

« Jésus, empereur des empereurs, ajoutait-il, est trop pauvre, trop pur, trop mortifié pour le monde et même pour les dévots!... Ah! qu'il y a donc peu d'âmes qui aiment Jésus pour lui-même et qui veulent le servir pour sa gloire! C'est effrayant!... »

« Cinq cents prêtres ont demandé d'être aumôniers de nos armées<sup>1</sup>, et personne ne demande

1. On était en 1859, à la veille de la guerre d'Italie.



à former la garde du Roi des rois. Oh ! honte et lâcheté!.. »

## XII

Au milieu de ses occupations accablantes, non seulement celles de fondateur, de supérieur et d'organisateur de l'Œuvre eucharistique, mais aussi des fréquents déplacements que cette Œuvre impliquait, sans parler du service régulier de l'adoration, de la psalmodie de l'office divin et des autres divers exercices de la vie commune, le P. Eymard trouvait le temps de recevoir les incessantes visites qui lui étaient faites au parloir, d'entendre les confessions de ses nombreuses pénitentes, et aussi celui de vaquer à une correspondance épistolaire des plus étendues. On demeure impressionné en présence des deux gros volumes in-folio dont chacun n'a pas moins de quatre cents pages, du nombre des lettres de direction adressées par lui à des femmes du monde ; et encore ne sont-ce là que les seules lettres qui n'ont pas été détruites par leurs destinataires.

Cette correspondance sera peut-être publiée, maintenant que l'Église, après examen, a prononcé un jugement approbatif sur les écrits du Bienheureux Fondateur. Nous ne pouvons que dire d'eux avec le digne Postulateur de la cause du P. Eymard : « Peu de confesseurs dans notre siècle, si ce n'est

le saint Curé d'Ars, ont autant que lui confessé, dirigé et consolé<sup>1</sup>.

« Sa charité pour les âmes était sans bornes. A travers les innombrables et difficiles travaux que lui imposait sa charge de fondateur de deux familles religieuses, il ne perdait jamais de vue les personnes qui lui avaient confié le soin de leur direction. C'est non seulement au confessionnal qu'il les entendait, les fortifiait et les dirigeait, mais encore il travaillait à leur avancement et à leur perfection par une correspondance qui poursuivait le bien commencé, répondait aux inquiétudes et aux difficultés qui lui étaient soumises, fixait et éclairait la direction donnée et portait au loin les flammes d'un zèle et les ardeurs d'une charité qui n'avaient de repos que lorsqu'on s'était parfaitement donné au service de Jésus au Très Saint Sacrement. »

« Toute la direction du P. Eymard tendait à ce but unique : faire dans les âmes l'union de vie, de pensées, de sentiments, de jugements avec Jésus-Christ.

« Et s'il les recherchait avec un zèle si ardent, si délicat, si persévérant, c'est qu'il avait rêvé de « faire sur la terre le beau règne de Jésus-Christ<sup>2</sup> ».

Dans la correspondance du Bienheureux Fonda-

1. Avec cette différence, toutefois, que le saint Curé d'Ars n'écrivait pas, absorbé qu'il était par son ministère des confessions, auquel il consacra jusqu'à dix-huit heures par jour, durant trente années.

2. T. R. P. EDMOND TENAILLON. Avant-propos du tome IV du recueil des écrits du V. Père P. J. Eymard.

teur on ne trouve aucune de ces digressions auxquelles on se laisse parfois aller, en laissant courir, comme disait la spirituelle marquise de Sévigné, « sa plume la bride sur le cou ». Tout y est invariablement ramené à la pensée dans laquelle s'est concentrée l'âme de ce grand Serviteur de l'Eucharistie.

Il y a dans cette vaste correspondance une telle plénitude de vie spirituelle, appuyée sur les principes les plus sages et les plus sûrs, une telle variété d'aperçus, d'applications, que l'on pourrait, en extrayant tout ce qui concerne la direction des âmes, composer un des plus solides traités de direction. Innombrables sont les pensées que j'appellerai *stellaires*, formulées en termes concis qui sont comme autant de sentences dont on pourrait faire un précieux recueil; les lettres du Bienheureux, nous n'hésitons pas à le dire, sont une mine des plus riches que l'on exploitera avec profit le jour où elles seront publiées.

Que de belles et instructives choses il y aurait à citer de cette immense correspondance du Serviteur de Dieu!

Dans les lettres adressées à tant d'âmes diverses répondant à des états, à des besoins si variés, il avait le secret de s'adapter à toutes et à chacune et savait trouver le mot qui excluait toute banalité et généralité. Qu'il s'agit d'âmes consacrées à Dieu, de femmes du monde, de mères de familles, de jeunes filles en souci de leur avenir ou de laïcs chrétiens, il donnait à ses conseils et exhortations le caractère qui convenait à chacune d'elles.

Et de ces âmes qu'il dirige il veut faire des apôtres de l'Eucharistie.

« Oui, oui, répandez ce feu sur les cœurs glacés ; attisez l'étincelle mourante des âmes languissantes : c'est tout le désir du Sauveur. »

« Mettez, mettez le feu dans tout votre rayon, et vous aurez réjoui le cœur de Notre-Seigneur. »

« Je suis heureux de vous savoir occupée de l'œuvre de l'adoration. Allez toujours de l'avant : l'Eucharistie exaspère l'enfer et les passions humaines, mais elle triomphe toujours, pourvu qu'il y ait un bras pour porter cette torche d'amour et mettre le feu divin sur son passage. »

« Soyez toujours l'apôtre du Dieu de l'Eucharistie : c'est une mission de feu auprès de ceux qui sont froids, de lumière, pour ceux qui ne croient pas, de sainteté pour l'œuvre adoratrice.

« Soyez du feu, d'abord sous la cendre concentré en lui-même, pour ramasser sa force d'explosion. »

« Je désire vous voir et causer avec vous du Très Saint Sacrement, car je voudrais voir ce feu sortir de sous sa cendre et avoir une flamme incendiaire. Je sais bien qu'il faut attendre l'heure de Dieu : mais qui vous dit qu'elle n'est pas arrivée ? Pour moi, je le crois et vous dis : Allons ! à l'œuvre ! il faut forcer les hommes à ouvrir cette porte du tabernacle. Notre-Seigneur ne doit pas rester caché devant cette génération indifférente ou incrédule. Il faut que le soleil de l'Eucharistie se lève pour dissiper tous les fantômes de la nuit et dégeler ces

âmes glacées, et faire peur à ses ennemis s'ils ne sont pas touchés de son amour. »

Au travail de direction de sa double famille religieuse, et à celui de la direction spirituelle des âmes, le vénéré Fondateur joignait le ministère de la prédication eucharistique; prédication d'un caractère à part, très personnelle, exprimant les idées sous une forme originale, excluant toute préoccupation de plaire. Préparées dans la prière, au pied du Très Saint Sacrement, ses instructions n'étaient que l'expression de sa pensée intime, habituelle, jaillissant spontanément avec une plénitude, une conviction, une chaleur, une émotion qui impressionnaient l'auditoire et allaient droit aux âmes. Elles ramenaient tout et toujours à l'Eucharistie, et cela sans se répéter, sans monotonie. Tirant du bon trésor de son cœur des choses toujours anciennes et toujours nouvelles, il montrait dans l'Eucharistie la raison de tous les mystères, la source de toutes les grâces, le principe de toutes les vertus. « Si quelqu'un connaît mieux l'Eucharistie que nous, disait-il à ses religieux, cédonz-lui notre prie-Dieu : nous ne sommes pas dignes de la place que nous y tenons. »

« Il faut, disait-il encore, prêcher la divine Eucharistie à temps et à contre-temps, partout, toujours... Apprenez, travaillez le Très Saint Sacrement : c'est une mine à exploiter... Sachez votre métier ! que vos heures d'adoration portent leurs fruits. »

C'est le cas ici de dissiper une équivoque et de fournir une précision qui s'impose.

On a pu s'étonner, du vivant du P. Eymard, qu'ayant établi un Institut principalement voué à la contemplation et à la vie commune, il ait si fréquemment exercé l'apostolat extérieur. Nombreuses, en effet, sont les retraites prêchées par lui à Rouen, à Tours, à Toulon, à Rennes, à Nantes, à Bruxelles, à Bordeaux et en d'autres villes, sans compter ses prédications à Paris. On n'a pas songé qu'en sa qualité de promoteur de la dévotion eucharistique il ait cru devoir faire une part de rayonnement apostolique plus abondante, et cédé aux propositions qui lui étaient faites, aux occasions qui lui étaient offertes de « travailler au beau règne de Jésus-Christ » en son Sacrement d'amour.

Mais hâtons-nous d'ajouter que chez le Serviteur de Dieu, l'amour de la prière, de l'adoration et contemplation silencieuse aux pieds du divin Maître était un besoin de son âme littéralement éprise du divin objet de sa foi.

Sa correspondance témoigne hautement et fréquemment de ce besoin.

Il avait dit dans une de ses lettres : « Une vie purement contemplative ne peut être pleinement eucharistique, le foyer a une flamme. »

Mais il avait aussi écrit : « Priez bien pour moi. J'en ai toujours grand besoin, car trop d'activité nuit à la piété. »

« Le temps me dure, écrivait-il de Rome, d'aller retrouver le Très Saint Sacrement : on est si pauvre,

si malheureux, loin de ce Soleil d'amour! » « Le temps me dure de notre petit Cénacle. J'ai besoin de voir le Saint Sacrement. Tous ces saints que je rencontre, toutes ces belles églises de Rome que je vois, toutes ces magnifiques fêtes ne me font pas le bien d'une heure d'adoration. Oh! vive le Très Saint Sacrement et la plus belle comme la plus heureuse des vocations! »

Et de fait, au milieu de cette vie active et rayonnante qui obligeait le vénérable Fondateur à de fréquents déplacements, à des démarches extérieures rendues nécessaires par les maisons à fonder, à organiser, par les ressources à trouver pour les aider à vivre, son âme ne laissait pas que d'aspirer après une vie de retraite et de recueillement aux pieds du Maître adoré.

Par un trait de plus de ressemblance au saint Curé d'Ars, il éprouva, en diverses circonstances, un impérieux désir de se décharger du gouvernement de sa famille religieuse afin de vaquer, comme un simple religieux, à la vie d'adoration et de contemplation, dont l'attrait tourmentait son âme éprise d'amour pour le « Dieu Sacramenté ».

Ses lettres témoignent de ce désir et de ce tourment. « Si vous m'aimez, avait-il écrit à ses religieux, vous serez contents que je m'en aille. Voilà huit ans que je combats : ma mission est finie. La Société, approuvée, prospère; je soupire après la solitude, le silence et la vie de mort cachée en Jésus-Christ au Très Saint Sacrement. Oh! qu'il me serait doux de me dévouer, sous la conduite de



l'obéissance, au bien de cette chère Société, comme le dernier, mais le plus heureux, de ses sujets ! J'attends de vous cet acte de vraie charité et même d'amitié. »

« Je vais me retirer dans un couvent (de Rome) un peu plus à la campagne ; .. j'ai besoin d'aller me cacher avec Notre-Seigneur. »

« Aujourd'hui, notre retraite commence pour huit jours. Nous en avons bien besoin car, à force de voir le monde et d'être toujours à travailler pour les autres, on finit par s'épuiser soi-même. Aussi vais-je faire cette retraite avec plaisir. »

« Détachons-nous tous les jours de quelque chose de ce misérable monde. Quittons-le tous les jours ; retirons-nous en Dieu ; vivons dans la paix de Notre-Seigneur, et nous serons heureux. »

Dans son humilité, il se reproche de ne vivre pas assez de cette vie en Dieu, et on sent, à travers ses lettres, la souffrance intérieure d'une âme qui aspire après une vie moins absorbée par le dehors, plus recueillie aux pieds de Dieu. « L'adoration s'étend ici : quel bonheur de pouvoir faire connaître et aimer Jésus ! Mais je suis triste : je ne fais rien ; mon esprit est trop absorbé par cette vie extérieure qui m'accable. »

« J'aurais besoin de ne dormir que très peu, pour me refaire, la nuit, des pertes du jour. L'âme souffre, elle se perd de vue dans une vie trop extérieure. »

Il écrivait à la Révérende Mère Marguerite, à

la veille du Chapitre général de 1865 : « Ce serait assurément une grande grâce pour moi de n'être pas nommé supérieur, car, rentrant dans la vie simple du religieux, j'y servirais mieux le bon Maître. Aussi je lui demande cette grâce comme je l'ai demandée dans ma lettre de convocation à chacun des prêtres de la Congrégation. »

« Quand on a le Saint Sacrement à soi, on a tout; et puis ne serait-il pas temps de m'ensevelir un peu ou mieux entièrement avec Notre-Seigneur, mort au monde? »

« Merci de vos prières, écrivait-il encore; mais non de vos désirs et de vos espérances<sup>1</sup>, car, persuadé que ce serait un très grand bien pour mon âme, je regarderais comme la meilleure part celle qui me mettrait plus aux pieds du bon Maître pour me préparer mieux à la mort. »

« Je m'abandonne à tout ce que ce bon Maître ordonnera et voudra, quoi qu'il doive m'en coûter. »

On conçoit que sa famille religieuse, sachant quel père, quel chef elle avait à sa tête, et combien ses enseignements, ses conseils, sa direction lui étaient nécessaires, n'ait pas consenti à donner satisfaction à ce désir de son humilité.

Le P. Eymard dut donc se résigner à porter encore le poids du supérieurat. « Mon Dieu, écrivait-il dans ses notes intimes, n'était votre gloire, et votre volonté, j'irais me cacher et me

1. De le voir réélu Supérieur général.

mettre sous vos pieds. Mais vous voulez que je souffre toutes ces misères humaines, que je vive au milieu d'elles, avec elles, *amen!* Au moins, je pourrai mieux vous glorifier par la patience, la douceur, l'humiliation, la perte de ma liberté, l'abnégation de moi-même. Au milieu de tout cela, donnez-moi la sérénité de votre force, la paix du cœur en vous et l'amour de mon prochain.

« Soyez béni, ô mon Dieu! Je vous servirai comme l'ordonnance d'un roi, ordonnance sans nom propre, sans autorité personnelle, sans gloire particulière, *minister Christi.* »

Et ce n'étaient point là de vaines paroles, des formules écrites et oubliées, mais bien la règle invariable de sa conduite.

Quelque pénibles que pussent lui être les visites au parloir, il s'y rendait à toute heure du jour, lorsque le service de l'adoration ne le retenait pas. Parmi les visiteurs, les importuns ne faisaient pas défaut, d'aucuns même abusaient de l'extrême bienveillance du Père. « Prenez, lui conseillait-on, des heures fixes pour le parloir et le confessionnal, en dehors de là, refusez de paraître. » — « Mais, répondait-il, Notre-Seigneur n'a pas d'heures, Lui! Si je me rends à ce conseil, je ne serai plus un domestique. Puisque Notre-Seigneur reçoit tout le monde, il faut bien que le serviteur soit toujours là pour répondre en son nom. »

Et comme on insistait, lui disant : « Vous êtes accablé de riens! » il répondait encore : « Ce que

je pourrais croire être des riens, paraît sans doute très important à ceux qui traitent avec moi. »

Cette charité universelle qui le portait à se faire tout à tous, ne fut pas toujours payée de retour. Elle fut même blessée dans ses plus chères affections. Des amis, jusque-là fidèles, l'abandonnèrent; la malveillance, la calomnie même s'attaquèrent à lui, ses intentions, si droites si pures, furent mal interprétées. N'est-ce pas là une épreuve à laquelle sont soumis la plupart des saints, des amis de Dieu?

« J'ai l'âme résignée, écrivait-il, mais le cœur est triste. Que la sainte volonté de Dieu soit faite ! »

Et ce sentiment d'abandon l'emportait toujours chez lui sur les protestations et les révoltes de la nature.

« Souffrons, écrivait-il encore, pourvu que notre grand Roi règne ! Affrontons tous les sacrifices, pourvu que nous lui gagnions un trône de plus. Tout pour le Maître. Au serviteur le bonheur seul de le servir. »

Mais si son cœur, délicat et sensible, souffrit de ces procédés, combien plus encore souffrit-il des épreuves intérieures qui traversèrent cette période de la vie du Père ! Obscurité de l'esprit, sécheresse du cœur, troubles de l'âme, rien ne lui fut épargné.

« Hélas ! confiait-il à son carnet intime, je suis vide de Dieu. Autrefois, un quart d'heure passé au pied du Très Saint Sacrement rassérénait mon âme ; maintenant, des heures entières me laissent désolé ! »

Toutefois, au milieu de cette désolation d'une âme « aride et sans eau », sa volonté ne laissait pas d'être imperturbablement attachée à toutes les exigences du Maître. « Je vous aimerai plus que les douceurs de votre amour, écrivait-il... Je vous aimerai malgré mon cœur, par ma volonté. » Et, dans un entretien dont ce genre d'épreuve était le sujet, il disait, ne songeant pas qu'il se dépeignait lui-même : « Ces assauts terribles, Dieu les livre à toute âme qu'il veut transporter en lui : *l'union avec Dieu se soude au feu.* »

Il disait dans une lettre à une de ses dirigées : « Vous êtes triste, et d'une tristesse indéfinissable ! C'est un dégoût de tout ; c'est un état bien pénible ; et l'on a besoin de la grâce de Dieu pour se supporter dans cet état. Puis, ce qu'il y a de plus désolant, c'est que rien ne console et ne semble fortifier. *Oh ! je le connais bien cet état-là*, et le bon Dieu m'y fait passer de temps en temps. »

Et s'élevant par une sorte de coup d'aile jusqu'à la hauteur de la foi, il ajoutait ces lignes, dans lesquelles il révélait les dispositions de son âme :

« Eh bien ! croyez-moi, il faut en remercier Dieu comme d'une grande grâce. Sous ce pressoir l'âme agonise, c'est vrai ; mais c'est pour se revêtir d'une nouvelle vie. Dieu la dégoûte et la détache pour se l'attacher plus fortement. Il lui montre le vide de tout ce qui n'est pas lui. Dans ces moments de douleurs inexprimables, faites bien à Notre-Seigneur l'offrande de vous-même et dites-lui : Je souffre, je me meurs, mais n'importe ; mon cœur et ma

vie sont à vous. Je vous aimerai plus que ma peine et ma tristesse ; et vous verrez un nouvel horizon d'apaisement et d'amour s'ouvrir devant vous. »

#### XIV

Dès son retour, après son second voyage à Rome, le Père convoqua les principaux membres de son Institut à un premier chapitre général, tenu à Paris, dans la Maison-Mère du faubourg Saint-Jacques (3 juillet 1865).

Dans une lettre à l'un des capitulaires, il avait écrit ces lignes, qui font éloquemment ressortir son éminente vertu et son désir d'une vie toute cachée en Dieu :

« Voilà huit ans que je combats. Pendant quatre ans de préparation à la Société, j'avais eu toutes les épreuves possibles. Voilà la Société approuvée, en marche, ma mission est finie ; je soupire après la solitude, le silence et la vie de mort de Notre-Seigneur caché en son divin Sacrement. J'obéirai à celui que vous aurez nommé comme représentant de Jésus-Christ et de son Vicaire, et il me sera bien doux de me dévouer au bien et à la fin de cette chère Société, comme le dernier, mais le plus heureux de ses enfants. »

Ce désir inspiré par une vraie humilité, ne devait pas, nous l'avons dit, être exaucé. A l'unanimité le Père fut réélu Supérieur de l'Institut.

Dès lors toute son activité, malgré de fréquentes alternatives de maladie, occasionnées par un rhumatisme goutteux, des migraines torturantes, des insomnies persistantes, se concentra plus encore sur la formation religieuse et l'éducation eucharistique de sa double famille spirituelle. D'incessants voyages l'obligeaient à quitter ce prie-Dieu de l'adoration où il aurait voulu s'enchaîner. Quelle joie pour son âme, quel repos pour son esprit lorsqu'il pouvait revenir s'agenouiller aux pieds du Maître adoré ! Sa seule attitude à l'adoration disait assez quel prix il attachait à cette conversation intime avec la divine Majesté que son regard semblait contempler sans nuage à travers les espèces sacramentelles.

« Au prie-Dieu, témoigne l'un de ses fils, sa tenue était parfaite ; rien n'y manifestait sa faiblesse physique. Sa tête s'élevait et suivait son regard porté sur la divine Hostie : il semblait avoir une auréole. On venait le voir prier. Lui, si faible, si épuisé, paraissait plein de vie en cette posture d'adorateur. »

« Je l'ai vu souvent, dit un autre témoin : jamais je ne m'y suis habitué ; et chaque fois, j'ai senti, en le voyant, ma foi se ranimer en la présence réelle du Roi caché. »

Le nombre des aspirants à la vie eucharistique augmentant de jour en jour, le P. Eymard songea à ouvrir une Maison de Noviciat. La Providence, comme toujours, seconda ses désirs. D'heureuses



circonstances, le concours généreux d'une famille dévouée à l'Œuvre, lui permirent de faire l'acquisition d'un vaste domaine, admirablement situé et favorable à la vie de recueillement et de prière. Le 24 décembre 1866, il inaugurait la maison et la chapelle du Noviciat de Saint-Maurice, par Saint-Chéron (Seine-et-Oise) et, en la nuit de Noël, avait lieu l'Exposition du Très Saint Sacrement, qui allait demeurer permanente jusqu'au jour où des lois néfastes de proscription obligeraient la Communauté à aller chercher un refuge dans l'hospitalière Belgique.

Ce Noviciat, combien il lui était cher, avec quelle constante sollicitude il en suivait la vie, en contrôlait les progrès, y entretenait l'esprit propre à la vocation eucharistique ! Au maître des Novices il traçait des règles de direction marquées au coin de la sagesse, de la discrétion et d'une expérience des mieux averties ; comment prendre les caractères, comment reprendre les fautifs, stimuler les indolents ; dans quelle mesure et par quels moyens entretenir la pratique et l'esprit de mortification et de sacrifice... « Ah ! cher Père, lui dira-t-il, Dieu vous a montré tout le secret de la vie religieuse et même de la vie chrétienne dans cette pensée : mortification souveraine pour le devoir d'abord. Tout est là : c'est la racine de l'arbre, c'est la sève des vertus et de l'amour vrai de Dieu ; sans cette mortification, il n'y a plus que l'amour-propre qui domine et gâte tout. Tenez-y avant tout, en tout et malgré tout... Il faut bien convaincre vos novices de cette loi pre-

mière et leur faire pratiquer la règle à la lettre dans ce qui est positif. »

Il insiste d'une façon toute particulière sur la connaissance et le choix des sujets, sur les éliminations à faire, estimant avec raison que le nombre n'est rien si la qualité ne l'accompagne.

En véritable père, il venait, aussi souvent que ses autres obligations le lui permettaient, visiter ses chers novices, les benjamins de la famille, leur tracer les grandes lois du service eucharistique, attiser en leurs cœurs l'amour envers le Dieu de charité, raison et fin de leur vocation.

Sa présence au milieu d'eux était à la fois une édification et un réconfort. N'était-ce pas le Père — pour un peu ils auraient dit : *la Mère?* — N'étaient-ils pas ses fils très chers : *filioli mei quos iterum parturio?*

Aussi était-il en droit d'adresser à leur Maître de noviciat la recommandation suivante :

« Et vous, cher Père, aimez bien votre première famille. Soyez père, maître et médecin : ce sont les trois qualités d'un bon Maître des Novices : père surtout parce que c'est le cœur qui doit gagner les cœurs. »

« Je suis bien aise des expériences que vous faites sur vous et sur vos novices. On ne sait bien que ce que l'on a vu et senti. Ah ! le *personnel*, voilà le grand ennemi à poursuivre et à chasser : dans le ciel, l'ange orgueilleux ; dans l'Église, les hérésiarques ; dans la vie religieuse, les égoïstes. Voilà le cri de mort et de

vie qu'il faut répéter sans cesse : *Si quis vult... abneget semetipsum; le sine sui proprio; l'oportet autem illum crescere, me autem minui!* »

« Oui, bon Père, sans mortifications, pas d'hommes religieux possibles et véritables. Toutes ces piétés à l'eau de rose, aux sentiments de joie et de bonheur, sont comme les voyages en bon wagon. Je n'y ai plus foi ni confiance; il faut donc faire avant tout des hommes de vertu, c'est-à-dire des hommes de sacrifice. D'ailleurs, Notre-Seigneur a posé les bases de la perfection évangélique : *abneget semetipsum*. Pour quiconque aime sa liberté, ses aises, sa petite santé, ses petits privilèges... tout cela, n'est pas l'*abneget*, mais l'amour de soi. »

A cette maison bénie du Noviciat de Saint-Maurice se rattache un événement destiné à faire époque dans les annales de la piété catholique.

Dès l'origine de l'Institut, la pensée d'honorer la Très Sainte Mère de Jésus dans ses relations avec son divin Fils dans le Sacrement de l'Eucharistie s'était présentée à l'esprit du P. Eymard comme un hommage légitime envers celle qui a donné au monde la chair du Christ, fruit de sa propre chair, comme l'a dit saint Augustin : *Caro Christi, caro Mariae*.

Dans une lettre au P. de Cuers, datée du 13 avril 1861, il s'exprimait en ces termes :

« J'avais eu une pensée : c'est celle de mettre au revers de la médaille eucharistique *Notre-Dame du Très Saint Sacrement*, ainsi représentée : la Très

Sainte Vierge tenant devant soi l'Enfant Jésus, lequel tiendrait un ciboire d'une main, et une hostie de l'autre. On trouve cette idée neuve et bien. Qu'en pensez-vous? »

L'idée, partagée par le P. de Cuers, avait mûri. Le P. Eymard avait étudié avec soin les fondements théologiques de ce titre, et il lui avait paru qu'il n'avait rien que de très légitime et de conforme à la réalité.

Le 1<sup>er</sup> mai 1868, le vénéré Fondateur ouvrit dans la chapelle du Noviciat les pieux exercices du mois de Marie par une allocution qu'il termina en ces termes : « Eh bien ! nous honorerons Marie sous le vocable de Notre-Dame du Très Saint Sacrement. Disons donc avec confiance et amour : *Notre-Dame du Très Saint Sacrement, Mère et Modèle des adorateurs, priez pour nous qui avons recours à vous !* »

Il y avait dans sa voix, dans sa physionomie une émotion, une expression de joie radieuse ; le Serviteur de Marie venait de décerner à la divine Reine du ciel un titre qui devait être, pour la Société du Très Saint Sacrement et pour les âmes vouées au culte de l'Eucharistie, comme un mot d'ordre, une invitation permanente à ne point séparer le Fils de sa Mère, dans le service de l'adoration.

Le vénéré Fondateur avait prévu que ce titre pourrait surprendre par sa nouveauté apparente et donner lieu à des critiques. « Notre-Dame du Très Saint Sacrement, avait-il dit, est le nom nouveau d'une chose fort ancienne. » Et dans une série d'instructions des plus fondées en doctrine, il s'était

attaché à démontrer la légitimité de vocable et de la dévotion envers Marie envisagée sous cet aspect<sup>1</sup>.

L'avenir devait donner raison au digne fils de la Vierge adoratrice et servante, au Cénacle, de Jésus-Hostie. En 1905, sa Sainteté Pie X, de vénérée mémoire, approuvait ce titre et enrichissait d'indulgences l'invocation à *Notre-Dame du Très Saint Sacrement*, modèle dans les rapports avec Jésus présent au tabernacle, immolé sur l'autel, donné en nourriture aux âmes.

A l'heure actuelle, dans le Nouveau comme dans l'Ancien Monde, la dévotion, sanctionnée par l'autorité du Saint-Siège, envers Notre-Dame du Très Saint Sacrement, est en honneur et contribue à entretenir dans les âmes chrétiennes le culte intelligent et fervent de l'adorable Eucharistie.

### XIII

Avant que l'homme de Dieu dont nous avons à grands traits retracé la vie et les œuvres, disparaisse aux regards des humains pour descendre dans la tombe, d'où ses cendres glorieuses seront, un demi-siècle plus tard, exhumées et proposées par l'Église à la vénération du peuple chrétien, nous voudrions esquisser sa physionomie morale

1. Ces instructions, complétées par un Appendice doctrinal, ont été publiées, après la mort du Bienheureux, en un volume intitulé : *Mois de Marie de Notre-Dame du Très Saint Sacrement*.

et présenter dans un tableau d'ensemble les vertus qui brillèrent d'un plus particulier éclat dans ce grand serviteur de Dieu.

C'est tout d'abord la foi, l'esprit de foi, qui, du fond de son âme qui en était profondément pénétrée, se manifestait au dehors dans son attitude, ses paroles, l'expression de sa physionomie. Il suffisait de le regarder, de l'entendre, pour avoir l'impression qu'on était en présence de ce « juste qui vit de la foi », dont parlent nos Saints Livres. Cette foi, puisée au sein d'une de ces familles chrétiennes qui sont devenues rares de nos jours, n'avait fait que se développer à mesure que les grâces préparatoires au Sacerdoce, celles du Sacerdoce lui-même et de la vie religieuse le mettaient en rapport plus intime avec les réalités surnaturelles.

Mais parmi ces réalités, l'Eucharistie fut le point culminant, l'objet central de sa foi, d'une foi qui était chez lui comme une claire vue du Dieu voilé sous les espèces sacramentelles. La pensée de fonder deux Instituts exclusivement consacrés à honorer le « Mystère de la foi » ne fut que la conséquence logique de l'estime souveraine qu'il en avait et de sa claire intelligence des droits de ce Dieu caché, de ce Christ au cœur brûlant d'amour qui a « une soif ardente d'être aimé des hommes dans le Très Saint Sacrement de l'autel ».

Ce fut la foi qui soutint le Serviteur de Dieu au milieu de difficultés et d'épreuves de toute sorte qui eussent découragé une volonté moins héroïquement trempée. On peut dire en toute exactitude de



langage que son âme baignait tout entière et toujours dans la foi. Sa façon de célébrer les saints mystères, son attitude au prie-Dieu de l'adoration, le ton pénétré et pénétrant de sa voix en chaire, son maintien dans les relations extérieures, tout dans sa personne et dans ses actes révélait le principe dominant et dirigeant de sa vie : la foi, l'esprit de foi.

Ayant consacré sa personne et sa vie au Sacrement qui est le grand « mystère de la foi », sa pensée, son désir de tous les instants étaient de voir la foi à ce divin Sacrement croître et se fortifier dans les âmes. Ses rapports de ministère lui avaient révélé la faiblesse de cette foi chez un grand nombre. Il en souffrait dans son cœur si pénétré de la réalité de cette présence d'amour du Sauveur des hommes. C'était là sa grande douleur : le nombre si limité d'âmes intelligentes « du don de Dieu » et reconnaissantes de ce bienfait. « Hélas ! qu'il y a peu d'âmes eucharistiques qui soient toutes à Jésus-Christ ! On veut toujours avoir quelque chose avec Jésus-Christ ou en dehors de lui : de là, la fièvre, le tiraillement. Jésus-Christ n'est pas le seul Maître. »

Si haute était l'idée qu'il avait du royal service de l'Eucharistie, qu'il préférerait, ainsi que nous l'avons dit, l'humiliante pénurie du nombre à l'abondance des sujets inaptes. Son principal souci était de n'admettre que des candidats animés du désir souverain de servir Notre-Seigneur en son divin Sacrement, et de se dévouer à sa Personne avant



de se dépenser dans des œuvres ayant en vue sa glorification eucharistique. Sans cesse il revenait sur cette pensée, comme sur une condition fondamentale, essentielle de la vocation : « Notre-Seigneur, disait-il, a plusieurs classes de serviteurs. Les uns travaillent pour sa gloire ; il en veut qui soient attachés exclusivement à sa Personne... La loi de votre vie, la perfection de votre sainteté, c'est : *servir*... ; votre devoir est d'entourer toujours l'Eucharistie. Si elle venait à nous manquer, nous n'aurions plus raison d'être. »

La foi, l'esprit de foi du Serviteur de Dieu s'accompagnait et se complétait chez lui par une confiance absolue en l'assistance divine. Nous en avons cité des témoignages nombreux.

Se considérant comme le Serviteur du meilleur des Maîtres, il ne douta jamais de son intervention en toutes ses entreprises, mais surtout dans les moments où tous les appuis humains lui faisaient défaut. On a vu plus haut son abandon à la divine Providence, sa sérénité confiante au milieu des plus angoissantes détresses. Sa grande ressource, en ces heures douloureuses, était de venir se prosterner aux pieds du bon Maître, et les yeux levés vers l'Hostie, qui semblait n'avoir pas de voile pour lui, de lui crier avec Pierre, son saint Patron : « Seigneur, sauvez-nous : nous périssons ! »

Et l'on a vu de quelle façon le Seigneur répondait à la confiance de son Serviteur. « Vous savez bien, disait ce dernier, que le bon Dieu ne me

refuse rien. Il va au-devant de mes désirs. »

« Oui, oui, disait-il encore, je suis assuré que nous avons la vie et la vie éternelle dans l'adorable Sacrement, et que jusqu'à la fin du monde nous serons sa garde d'honneur, sa petite cour eucharistique... Les hommes, les démons, nos imperfections la secouent, cette petite nacelle; mais elle porte Jésus-Christ. Allons, du courage! nous servons un bon Maître, et nous n'avons besoin de la protection de personne pour le servir. »

Et s'adressant, dans un de ses entretiens, aux Servantes du Très Saint Sacrement, il leur disait encore : « La confiance en Notre-Seigneur *seul* est la couronne d'honneur de notre Société. Dieu garde que personne ne la déshonore jamais en cherchant à s'appuyer sur d'autres que sur Lui! Ah! qu'on est fort, lorsqu'on ne compte que sur Dieu! »

Que de méprises marquèrent les débuts de l'Œuvre. On y venait, dans l'espoir de se livrer à un apostolat actif, extérieur; et l'on était tout déçu d'avoir à se tenir à la disposition du divin Roi de l'Hostie, comme un membre de sa garde d'honneur. Et l'on s'en allait chercher ailleurs ce qu'on n'avait pas trouvé là. « Je tremble, écrivait le vénéré Fondateur, pour les premières vocations à venir. Nous avons déjà refusé quatre prêtres... Il faut des hommes, des *prêtres de feu*; il faut les demander à Notre-Seigneur. »

Et lorsque l'épreuve venant s'abattre sur la Société naissante, la Communauté sera réduite à

deux unités ; dans sa foi en la grâce de fondation et sa confiance en Celui qui l'a inspirée, le Serviteur de Dieu, écrira des lignes telles que les suivantes : « C'est le moment des douleurs, du calvaire : c'est ce qui me fait espérer que le sacrifice sera béni. Que le bon Dieu est bon de nous ôter toute créature, tout appui humain, toute prévision, tout avenir ! »

Et encore : « Si notre Œuvre était humaine, nous aurions besoin des créatures ; j'ai la confiance qu'elle est de Dieu et de Dieu tout seul ! »

Il disait dans une lettre, adressée le 6 juillet 1841 à M<sup>lle</sup> Jaricot, la fondatrice de l'*Œuvre de la Propagation de la foi*, en faisant allusion au creuset des épreuves et aux « généreux sacrifices » par lesquels avait passé cette âme apostolique : « Les grandes œuvres sont toujours fondées sur le terrain du calvaire, vous le savez bien, vous qui avait déjà bu si souvent le calice du Jardin des Oliviers. On dirait que l'Œuvre que vous destinez au bien de l'Église suit les phases douloureuses de la Passion.

« Mais ayez confiance ! Tant de prières, de souffrances, tant d'amour ne peuvent rester stériles. »

N'étaient-ce pas ses propres sentiments que le Serviteur de Dieu exprimait dans ces lignes ?

Et de cette confiance, docilité, conformité et abandon à la volonté divine il donnait la raison suivante : « Il y a une grande loi de sainteté toujours vraie, toujours bonne et toujours puissante en œuvres : c'est la loi de la sainte volonté de Dieu sur nous. Dans cette divine volonté actuelle et personnelle se trouve la grâce spéciale qui nous

sanctifie, et cette grâce spéciale est attachée à chaque heure, à chaque action. »

C'est sous l'influence de cette pensée, qui était chez lui une puissante conviction, qu'au milieu de toutes ses épreuves, le Serviteur de Dieu redoublait de confiance en la divine Providence et disait et redisait : « Que Dieu soit béni ! Que bénie soit sa sainte volonté ! »

Ce totalabandon, qui avait sa source dans l'amour de Dieu, se rattachait aussi, comme à son principe, au culte de la volonté divine. On peut dire que ce culte était poussé chez le Bienheureux à la plus haute puissance. S'il est un point sur lequel, dans la direction donnée par lui aux âmes qu'il dirige, il revient et insiste, c'est incontestablement celui-là. Il n'est presque aucune de ses lettres où ne revienne une recommandation semblable à celle-ci : « Établissez votre centre dans la sainte volonté de Dieu sur vous ; faites-en votre vie, votre joie et votre espérance. Oh ! qu'une âme est heureuse lorsqu'elle veille et dort sous la garde de cette spéciale Providence ! »

Mais si l'espérance s'appuie sur la foi, l'une et l'autre se complètent et se couronnent par l'amour. L'amour de Notre-Seigneur et de Notre-Seigneur en son divin Sacrement fut littéralement la passion de la vie du Serviteur de Dieu. C'est cet amour qui lui faisait dire dans une lettre : « *Que je voudrais faire le beau règne de Jésus-Christ sur la terre !* » Et lorsque la Société des Prêtres et celle des Ser-

vantes du Très Saint Sacrement eurent été fondées, il voulut que dans sa double famille religieuse on fit de l'amour eucharistique « la base de toute sanctification et le moyen de tout travail spirituel, de toute vertu, de tout apostolat ».

Et cet amour souverain de Notre-Seigneur avait chez le Bienheureux comme forme pratique, le don total de soi avec toutes les conséquences qu'il implique.

« Le plus beau don que notre amour puisse faire à Dieu, disait-il à ses religieuses, c'est le don de notre personnalité, du *moi*. »

Ce don, il voulut, en ce qui le concernait, en faire l'objet d'un vœu particulier : « J'ai fait, écrivait-il, le vœu perpétuel de ma personnalité à Notre-Seigneur Jésus-Christ entre les mains de la Très Sainte Vierge et de saint Joseph. *Rien pour moi, et rien par moi.* »

Dans les notes de sa retraite à Rome, on lit : « Puisque je me suis donné, que j'ai consacré par un vœu spécial ma propre personnalité, ce que j'ai de plus intime et inaliénable, à Jésus dans l'Eucharistie, il doit être tout, recevoir tout, être la fin de de tout en moi. Dès lors, je ne puis plus recevoir ni honneur, ni affection, ni bien quelconque, parce que pour être honoré, aimé, pour posséder, il faut être quelqu'un : or désormais je ne suis plus qu'une chose livrée à la volonté de Notre-Seigneur au Sacrement. A lui, et à lui seul toute gloire ! pour lui seul toute vertu, tout travail, toute souffrance ! »

L'une des conséquences de ce don de soi devra donc être l'abnégation poussée jusqu'à l'anéantissement de tout ce qui peut mettre en relief la valeur personnelle. N'est-ce pas dans l'anéantissement que le Christ se donne en son Sacrement d'amour?

Chez le P. Eymard l'humilité paraît avoir été comme un besoin de sa nature illuminée des clartés de la grâce. Cette vertu était tellement chère à son cœur, elle avait pénétré si profondément dans son âme, dans tout son être, qu'elle émanait de toute sa conduite, tel le parfum de la violette cachée sous l'herbe. C'était comme un besoin pour lui de s'humilier, de s'amoindrir, de se mépriser.

La plupart de ses lettres contiennent des formules par lesquelles il confesse sa misère spirituelle, ses défauts, supplie qu'on le recommande à la miséricorde divine.

« Oh! dira-t-il, combien je sens mes fautes et mes misères! Je suis comme celui qui voudrait marcher et qui ne le peut pas. Que j'ai besoin de la miséricorde de Dieu! »

Avec quelle simplicité il cherchait à se faire oublier, à se mettre au niveau de ses inférieurs par la pratique aimée de la vie commune! Quelle discrétion par rapport aux grâces, même les plus signalées, dont il pouvait être favorisé! On a vu plus haut avec quelle réserve il fit à la Révérende Mère Marguerite la confidence de la mission que la Très Sainte Vierge lui donna dans le Sanctuaire de Fourvière; on a vu aussi avec quelle humilité il avait accepté les observations injustifiées que lui

avait faites son premier compagnon sur sa façon de gouverner l'Institut. « Je suis un gâte-tout... Je ne suis qu'un mauvais fumier,... une vieille pierre de fondation qu'il faut cacher..... Ne suis-je pas un obstacle plutôt qu'un moyen? » — Et combien aimable et souriante cette humilité! Comme elle savait se faire toute à tous et s'épanouir en condescendance, en bienveillance, en douceur qui lui gagnait tous les cœurs! On a pu dire avec raison : « Il était Père dans toute la grandeur du mot et créait autour de lui des *cœurs d'enfants*. »

Faut-il parler de son esprit de mortification et de pénitence? On l'a vu, n'étant encore qu'un enfant, s'inspirer de l'exemple de certains saints dont il lisait la vie, s'imposer certaines privations et traiter durement son corps, recherchant toutes les occasions de le faire souffrir; se préparant à sa première Communion en jeûnant tout le temps du Carême.

Plus tard, devenu prêtre, religieux, malgré des migraines presque continuelles, des insomnies persistantes, un état maladif presque habituel, la lassitude déprimante résultant d'un ministère exténuant, il ne se relâcha en rien de cet esprit de mortification qu'il cachait sous des apparences communes. « Vovez-vous, confiait-il à l'un de ses religieux sans ceia on n'arrive à rien. Je sais que toutes mes résolutions sont vaines sans les coups comme corollaire. » Parmi les objets lui ayant appartenu et devenus de précieuses reliques, on conserve dans la



Congrégation du Très Saint Sacrement la discipline du Serviteur de Dieu encore toute teinte de son sang.

Et qu'on n'aille pas croire que ces austérités impliquassent chez le Père une humeur sombre et morose. Ce que nous avons dit de sa douceur, de son aménité, nous le redirons de son esprit de pénitence : il s'épanouissait en bonne humeur et même en gaieté communicative.

« Quand le Père paraît le plus gai, disait la Révérende Mère Marguerite, c'est alors qu'il est le plus accablé d'épreuves. » Et par là s'affirmait chez le Serviteur de Dieu le triomphe de la grâce sur la nature.

Il ne nous est pas possible, vu l'exiguité de cet écrit, d'entrer dans le détail des autres vertus qui brillèrent chez le Serviteur de Dieu. Elles peuvent se résumer dans une volonté constante, un effort persévérant vers la sainteté. Cette pensée de la sainteté revenait continuellement dans ses notes personnelles, et sa conduite témoignait invariablement de cette préoccupation qui dominait sa vie et en réglait tous les mouvements.

Aussi bien, dès son vivant, partout où il passait, produisait-il l'impression d'une vertu peu ordinaire. C'est là un témoignage universellement rendu sur lui. « Je suis persuadé que c'était un saint, et un grand saint : il y avait en lui un reflet de Notre-Seigneur. » — « Le P. Eymard est regardé comme un saint chez nous, maristes. » — « Oh ! celui-là,

c'était un homme extraordinairement saint. » Tels sont, entre cent autres, quelques-uns de ces témoignages, auxquels s'ajoute celui d'un autre saint, le curé d'Ars, son contemporain et son ami disant de lui : « *Le P. Eymard est un saint...* »

On ne s'étonnera pas de la vénération qu'il inspirait à quiconque l'approchait. Il n'est pas jusqu'aux indifférents, aux ennemis de la religion qui ne se sentissent salutairement impressionnés par sa seule vue. A Lyon, lors de la révolution de 1848, les insurgés s'étaient emparés du Serviteur de Dieu, criant à tue-tête : « Le curé au Rhône ! » Mais quelques-uns le reconnurent et décidèrent de lui rendre sa liberté en disant : « Il fait trop de bien pour qu'on lui fasse du mal. »

On ne s'étonnera pas davantage que tant de vertu, une sainteté si éminente aient eu comme le sceau de la confirmation du ciel, manifestée par des faveurs extraordinaires.

Il a été parlé plus haut de l'apparition de la Très Sainte Vierge au sanctuaire de Fourvière, où il reçut la mission de se consacrer au culte et à la gloire de l'Eucharistie.

Le sanctuaire de N.-D. de Laus, pour lequel il éprouva, dès sa plus tendre enfance, un attrait spécial, fut aussi le témoin de grâces signalées, dont sa correspondance rend fréquemment témoignage.

On sait que le saint curé d'Ars avait reçu du ciel un don de discernement et de pénétration qui lui permettait de lire jusqu'au fond des consciences

et d'en découvrir les plus intimes secrets. Le P. Eymard paraît avoir été favorisé d'une semblable grâce.

« Il lisait, rapporte un témoin, jusqu'au fond de l'âme, et il avoua un jour à celle qu'il se plaisait à appeler « sa fille aînée », que Dieu lui avait accordé le don de discernement des consciences, mais qu'il en avait tant souffert, qu'il avait demandé à Notre-Seigneur de le lui retirer... »

Dans une relation détaillée, cette « fille aînée » qui plus tard devait devenir la première Supérieure générale des Servantes du Très Saint Sacrement, attestait que, dès la première fois qu'elle s'ouvrit au Serviteur de Dieu, vers lequel des circonstances manifestement providentielles l'avaient amenée, elle fut frappée des lumières particulières dont le Seigneur l'avait favorisé à son sujet : « Il lisait, écrit-elle, dans mon âme comme à travers un cristal. Il me dit ma vie, mon état intérieur, mon attrait, le genre de mon oraison, mes peines, les grâces de Dieu pour moi, et *je n'avais encore rien dit ; je n'avais dit que le Confiteor.* »

Une autre personne étant venue se confesser au Serviteur de Dieu, et lui ayant exposé les troubles de son âme, « il me laissa dire sans m'interrompre, témoigne-t-elle, puis il me dit : « Vous avez parlé « avec sincérité, mais avec nulle conscience de vous-même. Je vais vous montrer la vérité. » Alors il me dit, comme s'il avait lu dans un livre, tout ce qui me faisait souffrir et ce qui était mauvais en moi. »

« Je déclare et certifie, atteste une religieuse Servante du Très Saint Sacrement, qu'en 1868, après ma confession de prise d'habit que je fis à notre vénéré Fondateur, il me dit deux choses, que personne ne pouvait savoir sur l'état de mon âme. C'était la première fois que je me confessais à lui, et notre Père disait vrai. *Je vis qu'il lisait dans mon âme.* »

Cette claire vue de ce qui se passait dans les âmes se compléta, en quelques circonstances, de prévisions tellement précises et confirmées par l'événement, qu'on pourrait les qualifier de prophéties.

Plusieurs années avant la guerre de 1870 et la sanglante Commune, à un jeune homme, élève de l'école des Chartes, qui l'avait en grande vénération, le P. Eymard avait dit : « Une révolution est proche, elle sera terrible... Si vous étiez à Paris à ce moment-là, réfugiez-vous dans notre maison : elle sera épargnée. »

Et, de fait, « pendant le siège de Paris et les horreurs de la Commune, bien que placée au plus fort de la lutte, la résidence des Pères de la rue Leclerc, occupée par un poste de communards, fut épargnée. Tandis que les projectiles éclataient tout autour et jusque dans le jardin de la Communauté, l'adoration se continuait dans la chapelle, et le Très Saint Sacrement demeurait exposé comme à l'ordinaire, on n'eut à constater aucun dégât, ainsi que l'avait prédit le serviteur de Dieu. »

A ces grâces le Seigneur avait ajouté celle

d'opérer des guérisons, dont le récit ne peut trouver place ici. Plusieurs de ces guérisons furent obtenues par des onctions ou applications faites par le Serviteur de Dieu de l'huile du Très Saint Sacrement : « Rappelez-vous, disait-il, que cette petite lampe n'a jamais manqué de guérir ceux qui ont été oints de son huile. »

Cette puissance de guérison devait se manifester encore plus sensiblement après sa mort et recevoir la sanction de la Sainte Église, comme une preuve de sa sainteté.

#### XIV

On se souvient que le Serviteur de Dieu, en acceptant de réaliser la volonté divine qui voulait par lui doter l'Église d'un Institut nouveau, avait aussi accepté de « travailler à cette Œuvre sans consolations humaines ». Ayant consacré sa vie au Christ qui règne glorieux au ciel, mais qui sur terre continue sa fonction de victime universelle et dans l'Eucharistie persévère en l'état d'immolation, prolongement du sacrifice du Calvaire, le P. Eymard fit de sa personne et de tout son être une hostie en conformité aussi parfaite que possible avec l'Hostie offerte à son imitation.

On a vu par quelle variété d'épreuves il avait dû passer, dès l'origine de la double Œuvre fondée par lui : pénurie de sujets, défaut de ressources, difficultés de toute sorte dans les diverses fondations. A tout et toujours il avait fait l'accueil d'une

volonté qui ne sait rien refuser de ce qui plaît à la volonté souveraine du Maître des hommes.

Mais ce fut surtout à la fin de sa vie que les épreuves s'accumulèrent sur sa tête au point de l'écraser et contribuèrent à accélérer sa mort.

Le récit de ces épreuves n'entre pas dans le cadre de notre étude. Disons seulement que la santé, déjà si délicate du Père en avait subi le contre-coup, et la perspective d'une mort plus ou moins prochaine le préoccupait par moments sans toutefois troubler son âme. Néanmoins une pensée lui causait quelque regret : « S'il me fallait, écrivait-il, m'en aller de ce monde, je ne regretterais que de n'avoir pas bien servi le bon Maître, d'avoir été si lâche et si négligent ! Oh ! que nos vertus paraissent laides et nos bonnes œuvres misérables ! »

Ainsi pensent les saints ; ainsi se jugent-ils eux-mêmes.

Il exprimait une autre pensée dans une lettre datée de la même époque : « J'ai encore tant de choses à faire ! Demandez donc au bon Dieu qu'il me donne du temps : on me le vole ; il ne m'en reste pas une minute. »

Ce temps qu'on lui volait et dont sa charité faisait le sacrifice en vue du bien des âmes, il sentait le besoin de le consacrer en plus grande partie à ses deux familles religieuses, à mesure que le nombre des enfants s'en multipliait. Aussi bien, ses visites aux diverses maisons de l'Institut et, à leur défaut, ses lettres aux Supérieurs, aux religieux se multipliaient-elles comme autant d'appels entraînants à

la perfection eucharistique, au bon et fidèle service du Maître, à l'union des cœurs, au bon esprit, à la confiance indéfectible dans l'épreuve.

Au Supérieur de la Maison de Marseille il écrivait : « Travaillez toujours, cher Père, à la plus grande gloire de Dieu ; soyez comme un foyer qui met le feu eucharistique partout ; ayez confiance en votre grâce et en votre mission : c'est la foi qui opère les œuvres de Dieu. »

En envoyant ses souhaits au début de la nouvelle année 1868, il les résume en ces mots : « *Adveniat regnum tuum eucharisticum !* Voilà tout notre désir : que le ciel nous accorde de le voir plus grand dans la société ! »

Au maître des novices, il trace des règles de conduite pleines de sagesse. « Étudiez les caractères et prenez-les ordinairement par la bonté et la patience, parce que les défauts de caractères ne sont pas connus ou avoués : c'est le moi que l'amour-propre couve et entretient. »

Mais, tout en s'occupant des siens avec une sollicitude que l'on pourrait qualifier de maternelle, il n'avait garde de se perdre de vue lui-même, et de négliger le perfectionnement de sa propre vie intérieure, voulant être prêt à répondre au premier appel venant de l'éternité.

Il avait écrit, peu de mois auparavant :

« Il paraît que le bon Maître me veut bien libre de tout et de toute créature et qu'il veut être mon seul bien et ma seule force : je ne puis désirer plus. »



De fait, la pensée de sa sanctification était de plus en plus sa préoccupation dominante. La plupart de ses lettres d'alors en sont l'irrécusable témoignage. A dire vrai, cette préoccupation avait été celle de sa vie tout entière. En 1849, étant encore mariste, il écrivait à sa sœur : « Priez bien pour moi afin que je sois un saint et que je réponde bien aux grâces et aux grands devoirs de mon état. Que de bien je pourrais faire avec la grâce de Dieu, si j'étais bien intérieur, bien uni à Notre-Seigneur, bien rempli de son esprit d'amour !

« J'ai un grand désir de devenir un saint pour pouvoir faire des saints et procurer la gloire de Dieu. »

Ce désir de devenir un saint n'avait fait que grandir avec le temps.

« Les années passent vite, et la vie la plus longue, arrivée au terme, ne paraît qu'un instant ; mais ce qui reste toujours, ce qui me console, ce sont les bonnes œuvres que nous faisons pour Dieu, c'est l'amour de Dieu.

« Laissons bien le monde nous oublier ; nous exercer à la charité et à la patience : c'est là le fond de la vie chrétienne. »

« La vie la plus longue, la plus belle, la plus riche n'est qu'une mort digne de larmes lorsqu'elle n'a pas pour fin Jésus-Christ. »

« Pensons toujours que notre vie s'écoule et nous rapproche du ciel ; regardons-nous comme des étrangers exilés sur la terre.

« Allons ! du courage, un jour, nous serons réunis éternellement au ciel. »

« Il faut que chaque jour nous achète le ciel par quelque sacrifice.

« Allons, mes bonnes Sœurs, allons au paradis, regardons la vie comme le creuset où l'or s'épure ; comme le chemin pénible, mais céleste qui conduit vers la Vierge, vers Notre-Seigneur qui nous tendent les bras et nous disent : Encore un peu, et je serai votre récompense. »

La nouvelle année lui suggérait les réflexions suivantes :

« Encore un an nouveau, un an de plus, puis peut-être la mort, puis le ciel. Ah ! le beau ciel, le ciel éternel ; travaillons bien avec Notre-Seigneur et laissons le monde s'amuser, s'agiter, nous oublier. Dieu seul nous suffit.

« Hélas ! la vie n'est qu'un calvaire, un état de sacrifice continu. Pour y rester fidèle, il ne faut pas perdre de vue le ciel qui est sur votre tête. Jésus votre bon Sauveur, qui vous aime et vous aide à le suivre ; Marie votre bonne Mère, qui vous précède au calvaire et vous conduit à Jésus. »

« Voilà ce que c'est que la vie : on passe, on ne s'arrêtera que dans l'Éternité bienheureuse. C'est là, que doivent tendre tous nos désirs et toute notre affection, dans l'amour éternel de Dieu. En attendant, il faut toujours souffrir, être éprouvé, suivre Jésus crucifié, faire tous les jours des sacrifices, parce que le ciel est à ce prix et que l'amour de Dieu le désire. »

« Au ciel nous ne nous séparerons plus. Ce monde

d'exil n'est qu'un chemin de croix et d'adieux ; mais pour les enfants de Dieu, c'est un passage qui aboutit au même centre éternel et divin. »

Il avait écrit, peu de mois avant : « Notre-Seigneur exige de moi tant de délicatesse, que ce doit être bientôt la fin. » — Dieu donne parfois à ses serviteurs de ces intuitions qui sont comme des avertissements, une invitation à se tenir prêts pour aller jouir de la vision de sa Face.

Mais les vrais amis de Dieu ne se jugent jamais assez purs ; les moindres imperfections qu'ils découvrent en eux leur apparaissent comme des souillures, et leur confiance ne laisse pas d'être, à certaines heures, traversée par la crainte.

« Je vois, écrivait le P. Eymard, que Notre-Seigneur n'est pas content de moi, que je néglige sa gloire et sa grâce, que je suis un serviteur infidèle!... Quelle est la cause de mon peu de profit? C'est que je n'ai servi Dieu que dans sa gloire. Je n'ai pas embrassé ardemment et résolument l'humilité de Jésus-Christ. J'ai voulu être quelque chose par Lui et avec Lui. Voilà le dernier mot du vieil homme en moi. »

Et se jugeant avec la sévérité des humbles, il écrit encore : « Ah ! si mon âme est languissante, c'est mon esprit propre qui la fatigue ; cet esprit court après le bien apparent. Il voudrait se passer de Dieu. Donc, guerre à la vie de l'esprit propre, à la vie du moi humain ; le moyen de la victoire est de rejeter toute idée d'indépendance et de me

contraindre à ne pas retarder ni devancer d'une minute l'heure de la volonté de Dieu; il me faut vivre sous la dépendance directe et entière de Notre-Seigneur. »

Et il conclut en disant : « Je travaillerai sans aucun empressement, ne tenant à me débarrasser de rien, ne cherchant aucun succès. *Je suis le journalier de Dieu.* »

Cette formule devient désormais son mot d'ordre, la loi souveraine de son activité, entièrement dépensée selon le bon plaisir du Maître.

Mais la dépense absorbait les ressources vitales. La santé du vénéré Fondateur allait s'affaiblissant de jour en jour. Ses forces déclinaient; c'était l'épuisement. Autour de lui on s'en alarmait. Lui aurait tant souhaité qu'on ne s'aperçût pas de ce déclin physique! En vain s'efforçait-il de le dissimuler en persévérant, quoi qu'il lui en coûtât, dans son office d'adorateur et sa fonction de Supérieur.

Nous allons suivre le Bienheureux dans la dernière et courte étape qu'il lui reste à franchir avant de toucher au terme, d'aborder au port de l'éternité, d'entrer dans la terre promise de la vision.

## XV

Il y avait douze ans que la Société des Prêtres et celle des Servantes du Très Saint Sacrement

étaient fondées. Le P. Eymard venait d'entrer dans sa cinquante-septième année. Sa vie n'avait été qu'une continuelle dépense de ses forces au service du Dieu qui avait conquis son âme d'enfant. On pourrait s'étonner de la résistance de ses forces, étant donné l'état habituellement précaire de sa santé. Lui-même s'en étonnait à bon droit, sans toutefois qu'il usât envers son corps des ménagements réclamés par les fréquentes épreuves physiques.

Dans une lettre à sa sœur, remontant aux premières années de son sacerdoce, il avait écrit :

« Qui aurait dit, à vingt ans, étendu sur un lit, condamné à mort par tous les médecins, que je vivrais encore quinze ans ! Si ces années, je les avais bien employées ! Il est vrai, le bon Dieu m'a fait de bien grandes grâces, et je ne puis m'empêcher de reconnaître dans ma vie des traits de sa miséricorde et de sa Providence si grands, que je serais bien ingrat si je ne l'aimais pas de tout mon cœur et ne le servais de toutes mes forces.

« Je vous dois beaucoup aussi pour toute cette vigilance que vous exerciez sur moi dans ma jeunesse et pour toutes ces pratiques de piété que vous me suggériez. Aujourd'hui, tout ce temps de mes jeunes années m'est présent d'une manière toute particulière, et j'y vois là une grande grâce. »

Comprenant le prix du temps et de sa grâce de fondateur, il s'était donné, corps et âme, au service du divin Maître aux dépens d'une santé

bien souvent traversée par des souffrances qui eussent arrêté une volonté moins généreuse que la sienne.

« Plus les années se multiplient, écrivait-il, plus elles affaiblissent la nature ; c'est la mort par degré. Il faut s'y résigner. Mais heureusement que le cœur ne vieillit pas ; il se rajeunit, au contraire, en héritant de ce que les autres facultés perdent. »

Il écrivait à sa sœur : « Je vais bien, le bon Dieu est trop bon pour moi, car je suis étonné de faire ce que je fais sans fatigue. Autrefois, je ne pouvais couper mon sommeil sans être fatigué ; aujourd'hui cela ne me fait rien. Le bon Dieu me soutient, et je devrais être meilleur. »

« Je me porte bien, sauf quelques migraines, mais, bien malade un jour, le lendemain, je cours, je prêche, bien portant. Ma migraine vient jusqu'à la porte, puis elle voit que j'ai trop à faire, elle me fait peur, puis elle s'en va. »

Toutefois, à certains jours, le mal l'emportant sur sa force de résistance, le Serviteur de Dieu se voyait condamné à s'enfermer dans sa chambre et à attendre patiemment une détente, une accalmie pour reprendre son écrasant labeur. Ces périodes douloureuses lui étaient une occasion de bénir la main de Dieu et de faire tourner ses souffrances au profit de son âme. « Les maladies, écrivait-il, sont des retraites de grâce des Supérieurs ; c'est le temps de leur repos en Dieu. Dieu est ainsi le Supérieur de la maison, et tout ne va qu'au mieux. »

« Le bon Dieu, écrivait-il encore, nous met ainsi de temps en temps sur un lit de souffrances pour nous faire faire notre purgatoire, honorer sa Passion et centupler nos mérites pour le ciel. » « La maladie est une lettre qui nous convie au Calvaire et au Ciel... Ah ! la maladie est une éloquente maîtresse et une leçon de sagesse et de vertu. »

En février de l'année 1868, après un voyage à Marseille, la santé du P. Eymard avait été assez sérieusement éprouvée par « une grosse grippe compliquée », disait-il dans une lettre, en s'excusant du retard de sa réponse. Il ajoutait : « Je suis tout souffrant ; on a craint une fluxion de poitrine ; on m'a consigné dans ma cellule, et on ne me donne pas encore la faculté de sortir. »

Il s'en réjouissait disant : « Cette grâce de retraite forcée me fait du bien ; elle calme mon pauvre intérieur, obligé que je suis d'être toujours en l'air ou en chemin ; Dieu m'a gardé ma pauvre tête pour penser un peu à lui. »

A peine remis de cette secousse, avant même d'être complètement rétabli, le Père partait pour Angers, où l'appelaient diverses affaires à régler. Vers la fin d'avril, il venait au noviciat de Saint-Maurice pour y faire sa retraite : elle devait être la dernière et comme sa préparation à la mort. En avait-il le pressentiment ? On ne saurait le dire. Parlant de cette retraite dans une lettre au Supérieur de la maison de Marseille, il disait : « Pour donner aux autres, il faut être plein de Dieu. »



Nous trouvons çà et là, dans ses lettres, écrites à des dates diverses, des passages qui démontrent à n'en point douter que le Serviteur de Dieu ne perdait pas de vue l'inévitable échéance de la mort. Une lettre à ses chères filles d'Angers se terminait par ce pressant appel : « Adieu, chères filles ; travaillez à être saintes, afin que le ciel fasse votre fête. Pour êtres saintes, aimez bien Notre-Seigneur et sacrifiez lui votre personnalité et consacrez-lui joyeusement votre vie. »

A l'occasion de la mort d'une religieuse de la même communauté, il avait écrit à la Mère Marguerite : « C'est la mort d'une adoratrice ! et quelle douce mort ! Et l'heureux réveil aux pieds de Jésus, roi de gloire, après avoir été le roi d'amour et le bon Maître, qu'elle a si bien servi et beaucoup aimé !

« Il fait bon mourir au service de Jésus-Eucharistie. *Que notre mort soit celle d'un bon serviteur !* »

Et aux Servantes du Très Saint Sacrement qui se préoccupaient à juste titre du vide que serait pour elle la mort de leur bien-aimé Père, il avait dit :

« Je mourrais, mes sœurs, que vous n'auriez rien à craindre, Vous êtes toutes à Jésus et il est tout à vous. Qu'avez-vous à craindre, petit troupeau, sous un si bon Pasteur ? Qui vous renversera si Jésus vous défend ? Qui vous tuera si Jésus est votre vie ? »

Et à la Mère Marguerite : « ... Ne craignez pas, ma chère fille, que je vous abandonne jamais : non, non. *Je vous serai dévoué à la vie et à la mort !* »

Et pourtant, bien que sa pensée se reportât fréquemment vers le jour éternel, il ne souhaitait point mourir. Et voici la raison qu'il en donnait : « Pour moi, je crains la mort et je demande au bon Dieu de l'éloigner encore. Quand je pense au prix de la vie présente, à ce qu'elle a coûté à Notre-Seigneur, à la gloire que nous pouvons procurer à Dieu, au mérite et à l'amour des souffrances, je ne puis me résigner à mourir, à m'en aller vers le Dieu de l'éternité comme l'enfant d'un jour. C'est une grande, une divine chose que de souffrir pour l'amour de Dieu et de lui sacrifier tout ce que l'on a et tout ce que l'on est. »

Mais s'il ne se résignait pas à mourir, il ne se résignait pas davantage à procurer à son corps les ménagements que réclamait une santé si fréquemment éprouvée.

Que n'avait-il mis en pratique cette recommandation qu'il adressait, à cette même époque, à une de ses dirigées : « De grâce ! soignez votre santé, évitez toute émotion et toute affaire pénible ;... car outrepasser vos forces, ce serait aller au delà de la sainte volonté de Dieu ! »

Mais comment eût-il agi ainsi, lui qui, dans une autre lettre, écrivait, à propos d'un mal qui l'avait fait souffrir : « Je suis trop sensible ; un autre n'y aurait pas fait attention. C'est bien humiliant de savoir si peu profiter des bonnes grâces de Dieu ! »

Toutefois, cette vie, uniquement consacrée à Dieu touchait à son terme. Le feu qui dévorait le

cœur du saint Fondateur, son zèle pour la gloire du Maître avaient totalement usé son organisme déjà si débilité.

Dans une de ses dernières lettres, datée du 26 juin, parlant de la Mère Marguerite, que des raisons de santé avaient obligée d'aller faire une cure à Vichy, le Serviteur de Dieu écrivait : « Sans doute Notre-Seigneur aurait pu la guérir à Angers; mais il a ses desseins de grâce. *Souvent on croit à un but, mais Notre-Seigneur en a un autre plus grand...* »

En écrivant ces paroles, pouvait-il prévoir que lui-même devrait bientôt quitter Paris pour aller prendre un repos nécessaire dans son pays natal, et qu'il s'en irait au repos éternel dans le beau pays de la Vision ?

Vers le milieu de juillet, le mal prenait un caractère plus accentué. « Vous voulez de mes nouvelles de ma santé vraie, écrivait-il; je souffre de douleurs rhumatismales, de goutte, tantôt plus, tantôt moins... Que Dieu en soit béni !.. Le docteur veut que j'aille à la campagne ou aux eaux de Nérès. »

On aurait pu croire qu'il en serait de cette fois comme des autres. Le P. Eymard lui-même ne voyait dans le mal dont il souffrait qu'une indisposition un peu plus accentuée, « un rhumatisme aigu au bras gauche ». Il pensait avec les médecins qu'une cure à Vichy, puis un peu de repos à la campagne, au cher pays natal, suffiraient à le remettre d'aplomb.

Il ne réduisit en rien sa correspondance, y

apportant le même zèle, la même paternelle sollicitude pour les âmes auxquelles s'adressaient ces lettres d'alors. Il hésitait même à quitter son poste d'honneur et de dévouement.

Toutefois sur les instances réitérées de sa famille religieuse, le Père finit par consentir à aller prendre un peu de repos dans son pays natal. On espérait que l'air des montagnes alpestres contribuerait à refaire ses forces épuisées.

Son départ de Paris eut lieu le 17 juillet. La veille encore, il avait tenu à prêcher aux fidèles adorateurs; mais ce fut au prix d'un douloureux effort, et presque en se traînant à la chapelle.

Dans cette dernière effusion de son cœur il eut des accents qui émurent le pieux auditoire et lui donnèrent l'impression que c'étaient bien les *ultima verba*, résumé de sa vie tout entière : « Oui, nous croyons à l'amour que Dieu a pour nous. Croire à l'amour, tout est là ! Il ne suffit pas de croire à la vérité : il faut croire à l'amour. Et l'amour, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ au Très Saint Sacrement. Voilà la foi qui fait aimer Notre-Seigneur. Demandez cette foi pure et simple à l'Eucharistie... *L'Eucharistie est ! Que voulez-vous de plus ?* »

Au cours du douloureux voyage de Paris à La Mure, le Serviteur de Dieu fit une halte à Grenoble, ce jour-là, 22 juillet, était le 33<sup>e</sup> anniversaire de sa première messe, célébrée dans un sanctuaire de Marie cher à son cœur. Par une coïncidence mys-

térieure, ce fut aussi dans une église dédiée à la Reine du ciel qui, à pareil jour, l'avait si particulièrement assisté, qu'il célébra pour la dernière fois l'auguste Sacrifice.

Après s'être un peu remis de ses émotions et de ses fatigues, le vénéré malade put continuer son voyage. Mais, durant le trajet, une congestion cérébrale se déclara; la paralysie gagna le cerveau et ôta au Père l'usage de la parole. A son arrivée à La Mure, il fut accueilli par sa vénérable sœur à qui le Seigneur, après l'avoir séparée de son frère qu'elle aimait à l'égal d'un fils, allait donner l'amère consolation de recevoir son dernier soupir.

Durant les quelques jours qui précédèrent sa sainte mort, il conserva assez de connaissance pour remplacer la parole par un sourire, qui traduisait la bonté de son cœur et sa reconnaissance pour les soins qui lui étaient prodigués.

A l'annonce de sa fin prochaine, deux de ses religieux étaient accourus de Paris auprès de lui. Son humilité s'en émut. « Pourquoi êtes-vous venus ? put-il leur dire. Cela n'en valait pas la peine. »

Grâce à la présence des Pères présents à son chevet, le malade eut la consolation d'assister au Saint Sacrifice offert dans sa chambre et de recevoir la Sainte Communion en viatique.

Comme l'état du vénéré Fondateur allait en empirant, sur sa demande, on lui administra le Sacrement de l'Extrême-Onction : après quoi, se tournant vers sa Sœur : « Adieu, sœur, murmura-t-il, c'est fini ! »

Et comme l'un des religieux lui demandait : « Père, avez-vous quelque recommandation à faire à vos enfants que nous pourrions leur transmettre ? » un simple mouvement de tête répondit négativement. Si ses lèvres avaient pu articuler encore quelques paroles, il aurait redit : « Que j'y sois ou que je n'y sois pas, qu'importe ? N'avez-vous pas toujours l'Eucharistie ? »

Quinze heures après, le Serviteur de Dieu, s'endormait de son dernier sommeil, sans agonie, les yeux doucement ouverts et fixés sur un tableau de Jésus Crucifié. Ses traits prirent une expression de béatitude, semblant indiquer qu'il venait d'entrer dans le repos des Saints. C'était le samedi, 1<sup>er</sup> août. Le P. Eymard avait cinquante-sept ans, cinq mois et vingt-sept jours.

Après la cérémonie des obsèques, accomplie au milieu d'un concours ému de la population tout entière et du clergé de la région, la dépouille mortelle du Serviteur de Dieu fut confiée à la terre et placée au chevet de l'église, la face tournée vers ce tabernacle où, petit enfant, il aimait venir avec sa pieuse mère, visiter Jésus, et d'où Jésus lui avait fait entendre son appel.

Après un laps de temps de quinze années environ, la famille religieuse du saint Fondateur obtint de transporter ses précieux restes dans la chapelle de la maison-mère, transférée à Paris, avenue de Friedland. Placés dans un caveau face au trône de l'Exposition perpétuelle, ces restes ont attendu jus-

qu'au 25 avril de l'année 1925 pour en être retirés, afin de recevoir la glorification des Bienheureux et, plus tard, s'il plaît à Dieu, après le jugement infail-  
libile de l'Église, la glorification des Saints.

## XVI

Avant de clore ces pages, qu'il nous soit permis d'exprimer une dernière réflexion, qui se dégage, d'ailleurs, de tout l'ensemble de cette étude biographique.

Il semble que le Seigneur, qui avait choisi le P. Eymard pour doter la Sainte Église d'un Institut religieux de plus, exclusivement consacré à la glorification de son Sacrement d'amour, n'ait voulu se servir de lui que pour poser les fondements de l'Œuvre dont il devait être l'ouvrier principal. Le 1<sup>er</sup> juin 1856, date de la fondation par l'ouverture de la première Maison d'adoration, au 1<sup>er</sup> août 1868, date de la mort du Serviteur de Dieu, douze années s'écoulèrent. C'est là un temps bien court pour asseoir une telle Œuvre !

Toutefois son zèle ardent pour la gloire eucharistique de Notre-Seigneur, en dépit d'une santé très souvent éprouvée par la maladie, ne cessa pas un seul instant de se dépenser sans compter à l'affermissement et à l'extension de l'Œuvre nouvelle. La rédaction des Constitutions de la Société du Très Saint Sacrement, véritable chef-d'œuvre de science et de piété eucharistiques,



celle des Constitutions et du *Directoire* des Servantes du Très Saint Sacrement, furent, on peut le dire, sa principale occupation, avec les fondations diverses entreprises par lui de son vivant

Au surplus, l'Esprit-Saint ne nous dit-il pas que les œuvres des justes et des saints les suivent après leur mort, et que les mérites que par elles ils ont acquis, tandis qu'ils vivaient sur terre, leur sont un principe de fécondité pour les œuvres qui restent à faire et que leur départ de ce monde ne leur a pas permis d'accomplir?

Cette promesse de nos Saints Livres a obtenu sa pleine réalisation.

Parlant des Saints dans une de ses instructions, le P. Eymard avait dit : « Ils ont passé sur la terre, non comme une dignité qui éblouit, comme une puissance qui domine, comme un courage armé qui règne par la défaite ou la mort de ses ennemis, mais, comme leur divin Maître, ils ont passé en faisant le bien, et *ce bien est resté comme une divine semence au sein de la pauvre humanité, qui germe et fleurit toujours à la gloire de Dieu et pour le bien de tous.* »

Ces paroles peuvent être littéralement appliquées au Serviteur de Dieu. Lui aussi a passé en faisant le bien; du bon trésor de son cœur il a tiré les inspirations d'une activité inlassablement bienfaisante à quiconque l'approchait; mais il est une œuvre qui reste comme une semence divine au sein de la pauvre humanité : c'est la double famille

des Prêtres et des Servantes du Très Saint Sacrement, « qui germe et fleurit toujours à la gloire de Dieu et au bien de tous ».

Après la bienheureuse mort de son Fondateur, cette famille s'est considérablement accrue dans l'Ancien et le Nouveau Monde. Elle compte, à l'heure actuelle, malgré les malheurs des temps, la difficulté du recrutement en France et le caractère spécial de la vocation, vingt-trois maisons, qui sont autant de foyers de piété et de zèle apostolique pour l'extension du Règne eucharistique de Jésus-Christ.

Par l'Œuvre fondée par lui, le Bienheureux Eymard a contribué au mouvement, de plus en plus accentué de nos jours, vers le Dieu vivant de l'Hostie, Roi et Sauveur du monde, à qui soit honneur et gloire à jamais !

FIN

25170



